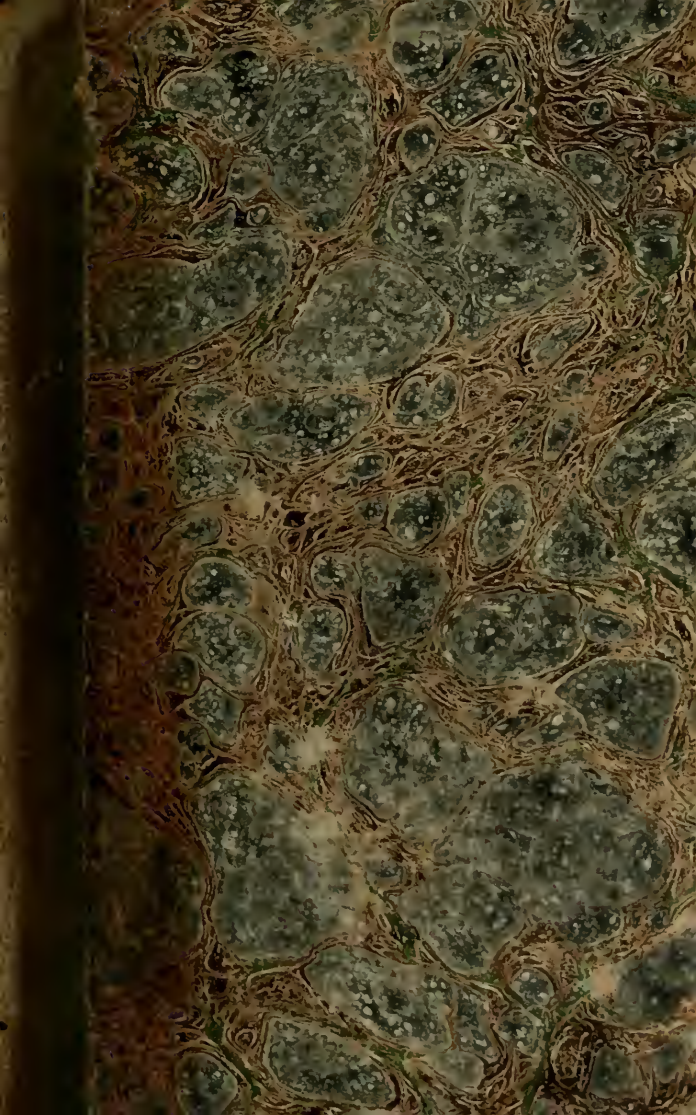



VITAM
IMPENDERE
VERO.



ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VINGT-UNIÈME.

A PARIS,

chez
Bélin, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
Caille, rue de la Harpe, n°. 150.
Grégoire, rue du Coq St. Honoré.
Volland, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

ROUSSEAU
JUGE
DE JEAN-JACQUES.
DIALOGUES.

ROUSSEAU
JUGE
DE JEAN-JACQUES.

Suite du deuxième Dialogue.

LE FRANÇAIS.

L'AVIDITÉ ne raisonne pas toujours bien.

ROUSSEAU.

L'animosité raisonne souvent plus mal encore. Cela se sent à merveille quand on examine les allures de vos messieurs, et leurs singuliers raisonnemens, qui les décèleraient bien vîte aux yeux de quiconque y voudrait regarder et ne partagerait pas leur passion.

Toutes ces objections m'étaient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme : mais en le voyant familièrement j'ai senti bientôt, et je sens mieux chaque jour, que les vrais motifs qui le déterminent dans son plus grand intérêt et jamais dans toute sa conduite se trouvent rarement dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher

plus près de lui si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudrait un qui lui manque, savoir celui de les faire valoir. Il faudrait intriguer, courir à son âge de maison en maison, faire sa cour aux grands, aux riches, aux femmes, aux artistes, à tous ceux dont on le laisserait approcher; car on mettrait le même choix aux gens dont on lui permettrait l'accès qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, et parmi lesquels je ne serais pas sans vous.

Il a fait assez d'expériences de la façon dont le traiteraient les musiciens, s'il se mettait à leur merci pour l'exécution des ses ouvrages, comme il y serait forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même, à force de manége, il pourrait réussir, il devrait toujours trouver trop chers des succès achetés à ce prix. Pour moi du-moins pensant autrement que le public sur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres, et faire par-tout le métier

métier de cajoleur et de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devrait sentir lui-même ; mais l'étude particulière de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. est indolent, paresseux, comme tous les contemplatifs : mais cette paresse n'est que dans sa tête. Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser, il s'effraie de tout ce qui l'y force, à quelque faible degré que ce soit ; et s'il faut qu'il réponde à un bon jour dit avec quelque tournure il en sera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux à sa manière. Il ne peut souffrir une oisiveté absolue : il faut que ses mains, que ses pieds, que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice, et que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient sa passion pour la promenade ; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le sommeil sans le concours de la volonté : on laisse à tout cela suivre sa marche, et l'on jouit sans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'est autre chose ; on y met du sien. Si-tôt que le raisonnement et la

réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos, elle est une action très-pénible ; et voilà la peine qui fait l'effroi de *J. J.* et dont la seule idée l'accable et le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'est avare ni de son temps, ni de sa peine, il ne peut rester oisif sans souffrir ; il passerait volontiers sa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à son aise ; mais ce serait pour lui le plus cruel supplice de la passer dans un fauteuil en fatigant sa cervelle à chercher des riens pour amuser les femmes.

De plus il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le fasse à son heure et non pas à celle d'autrui. Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son temps, qu'une simple au moment prescrit.

A-t-il une affaire, une visite, un voyage à faire, il ira sur-le-champ si rien ne le presse ; s'il faut aller à l'instant, il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défit de sa montre, fut un des plus doux de sa vie.

Grâces au ciel, s'écria-t-il, dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est !

S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, ce n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef. Jamais homme ne fut moins imitateur, et cependant moins capricieux. Ce n'est pas sa raison qui l'empêche de l'être, c'est sa paresse ; car les caprices sont des secousses de la volonté dont il craindrait la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne sait pas même obéir à la sienne ; ou plutôt il trouve si fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de sa vie suivre une impression purement machinale qui l'entraîne sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement et dès sa jeunesse le joug propre des hommes faibles et des vieillards, savoir celui de l'habitude. C'est par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, sans autre motif si ce n'est qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la suivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il est incroyable à quel point cette paresse de vouloir le subjugue. Cela se voit jusque dans ses promenades. Il répétera toujours la même jusqu'à ce que quelque

motif le force absolument d'en changer : ses pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il irait de cette façon toujours rêvant jusqu'à la Chine sans s'en appercevoir ou sans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaisent ; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction est nécessaire pour tourner et revenir sur ses pas ; et en compagnie il se met sans y penser à la suite des autres pour n'avoir pas besoin de penser à son chemin ; aussi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait seul.

Tous les hommes sont naturellement paresseux, leur intérêt même ne les anime pas, et les plus pressans besoins ne les font agir que par secousses ; mais à mesure que l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pousse, les tient sans cesse en haleine parce qu'il est la seule passion qui leur parle toujours : c'est ainsi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas, et qui ne va point chercher son bonheur loin de lui, est le seul qui connaisse l'incurie et les doux loisirs ; et *J. J.* est cet homme-là autant que

je puis m'y connaître. Rien n'est plus uniforme que sa manière de vivre : il se lève, se couche, mange, travaille, sort, et rentre aux mêmes heures, sans le vouloir et sans le savoir. Tous les jours sont jetés au même moule ; c'est le même jour toujours répété ; sa routine lui tient lieu de toute autre règle : il la suit très-exactement sans y manquer et sans y songer. Cette mole inertie n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections même de son cœur ; et lorsqu'il cherchait si passionnément des liaisons qui lui convinssent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le hasard lui présenta. L'indolence et le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchait. Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachemens et par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandait un choix, son humeur trop facile ne lui en laissa point faire. Il est peut-être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure ; parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, et qu'il se trouva toujours subjugué

avant d'avoir eu le temps de choisir. Du reste l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivrait éternellement du même mets, répéterait sans cesse le même air, relirait toujours le même livre, ne verrait toujours que la même personne. Enfin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'est par ces observations et d'autres qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel et des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, et non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du sien. C'est par paresse, par nonchalance, par aversion de la dépendance et de la gêne, que *J. J.* copie de la musique. Il fait sa tâche quand et comment il lui plaît, il ne doit compte de sa journée, de son temps, de son travail, de son loisir à personne. Il n'a besoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun souci de rien ; il n'a nulle dépense d'esprit à faire, il est lui et à lui tous les jours, tout le jour ; et le soir quand il se délasse et se promène, son ame ne sort du calme que pour se livrer à des émotions

délicieuses sans qu'il ait à payer de sa personne, et à soutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou savantes conversations qui feraient le tourment de sa vie sans flatter sa vanité.

Il travaille lentement, pesamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence sans cesse; cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage, quoiqu'il en sente mieux que personne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais, ni soins pour lui faire valoir son prix et il y met des attentions qui ne sont pas sans effet, et qu'on attendrait en vain des autres copistes. Ce prix même, quelque fort qu'il soit, serait peut-être au-dessous du leur, si l'on en déduisait ce qu'on s'amuse à lui faire perdre, soit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, soit en le détournant de son travail en mille manières dont les autres copistes sont exempts. S'il abuse en cela de sa célébrité, il le sent et s'en afflige; mais c'est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, et il ne saurait faire autrement sans s'exposer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de supporter. Au-lieu qu'avec

ce modique supplément acheté par son travail, sa situation présente est du côté de l'aisance telle précisément qu'il la faut à son humeur. Libre des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne sont qu'apparens et qui sont les plus coûteux. Plus pauvre il sentirait des privations, des souffrances; plus riche il aurait l'embarras des richesses, des soucis, des affaires, il faudrait renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés: en possédant davantage il jouirait beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse il ne peut espérer de vaquer long-temps encore à son travail; sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé, sa note se déforme, son activité diminue; il fait moins d'ouvrage et moins bien dans plus de temps; un moment viendra, (7) s'il vieillit beau-

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaise volonté du public me rend plus onéreuse qu'utile. C'est l'abord fréquent de quidams

coup, qui, lui ôtant les ressources qu'il s'est ménagées, le forcera de faire un tardif et dur apprentissage d'une frugalité bien austère. Il ne doute pas même que vos messieurs n'aient déjà pour ce temps qui s'approche et qu'ils sauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'est-à-dire de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume et boire la coupe d'humiliation. Il sent et prévoit très-bien tout cela; mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient est inévitable, c'est folie de s'en tourmenter; et ce serait s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au présent en ce qui dépend de lui, et laisse le soin de l'avenir à la Providence.

J'ai donc vu *J. J.* livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, se promenant toujours seul, pensant peu, rêvant beaucoup; travaillant presque machinalement, sans cesse occupé des mêmes cho-

étrangers ou inconnus qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, et qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi sans que je puisse pénétrer leur dessein.

ses sans s'en rebuter jamais, enfin plus gai, plus content, se portant mieux en menant cette vie presque automate, qu'il ne fit tout le temps qu'il consacra si cruellement pour lui, et si peu utilement pour les autres, au triste métier d'auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-dessus de sa valeur. Dès que cette vie simple et laborieuse n'est pas jouée, elle serait sublime dans un célèbre écrivain qui pourrait s'y réduire. Dans *J. J.* elle n'est que naturelle, parce qu'elle n'est l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raison, mais une simple impulsion du tempérament déterminé par la nécessité. Le seul mérite de celui qui s'y livre est d'avoir cédé sans résistance au penchant de la nature, et de ne s'être pas laissé détourner par une mauvaise honte, ni par une sotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ses journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paraît y prendre ; dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour son humeur et pour sa santé ; plus je vois que cette manière de vivre était celle pour laquelle il était né. Les hommes le figurant toujours à leur mode en ont fait

tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan, d'abord un prodige de vertu, puis un monstre de scélératesse, toujours l'être du monde le plus étrange et le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan, sensible, il est vrai, jusqu'au transport, idolâtre du beau, passionné pour la justice, dans de courts momens d'effervescence capable de vigueur et d'élévation, mais dont l'état habituel fut et sera toujours l'inertie d'esprit et l'activité machinale, et, pour tout dire en un mot, qui n'est rare que parce qu'il est simple. Une des choses dont il se félicite, est de se retrouver dans sa vieillesse à-peu-près au même rang où il est né, sans avoir jamais beaucoup ni monté, ni descendu dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avait placé la nature; il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces solutions si simples et pour moi si claires de mes premiers doutes, m'ont fait sentir de plus en plus que j'avais pris la seule bonne route, pour aller à la source des singularités de cet homme tant jugé et si peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'est pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de sa conduite; des gens si fins ne

s'en douteront jamais, (8) mais c'est de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire et eux de les savoir. Les gens même les plus équitables sont portés à chercher des causes bizarres à une conduite extraordinaire ; et au contraire, c'est à force d'être naturelle que celle de *J. J.* est peu commune : mais c'est ce qu'on ne peut sentir qu'après avoir fait une étude attentive de son tempérament, de son humeur, de ses goûts, de toute sa constitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour se juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproque-

(8) Les gens si fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, et ne connaîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voient par-tout que le mal, excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Aussi les observations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par hasard, ne font point autorité chez les sages.

Je ne connais pas deux français qui puissent parvenir à me connaître, quand même ils le désireraient de tout leur cœur ; la nature primitive de l'homme est trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point ; je di seulement que je n'en connais pas deux.

ment les motifs qui pourraient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il était à sa place ; et souvent ils rencontrent juste parce qu'ils sont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en font le cortége, et sur-tout par ce vif intérêt prévoyant et pourvoyant, qui les jette toujours loin du présent et qui n'est rien pour l'homme de la nature.

Mais ils sont si loin de remonter aux pures impulsions de cette nature et de les connaître, que s'ils parvenaient à comprendre enfin que ce n'est point par ostentation que *J. J.* se conduit si différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en conclurait aussi-tôt que c'est donc par bassesse d'ame, quelques-uns peut-être que c'est par une héroïque vertu ; et tous se tromperaient également. Il y a de la bassesse à choisir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par son travail ; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ses penchans pour faire son devoir, mais il n'y en a point à les suivre pour se

livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur *J. J.* est qu'on suppose toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au-lieu que, constitué comme il est, il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines, et dont le public se doute le moins, est qu'impatient, emporté, sujet aux plus vives colères, il ne connaît pas néanmoins la haine, et que jamais désir de vengeance n'entra dans son cœur. Si quelqu'un pouvait admettre un fait si contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donnerait aussitôt pour cause un effort sublime, la pénible victoire sur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis; et c'est simplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même, et trop avide de son propre bien pour avoir le temps de songer au mal d'un autre, il ne s'avise point de ces jalouses comparaisons d'amour-propre, d'où naissent les passions haineuses dont j'ai parlé. J'ose même dire qu'il n'y a point de constitution plus éloignée que la sienne de la

méchanceté ; car son vice dominant est de s'occuper de lui plus que des autres, et celui des méchans, au contraire, est de s'occuper plus des autres que d'eux ; et c'est précisément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoisme* dans son vrai sens, ils sont tous égoïstes et qu'il ne l'est point, parce qu'il ne se met ni à côté ni au-dessus, ni au-dessous de personne, et que le déplacement de personne n'est nécessaire à son bonheur. Toutes ses méditations sont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les situations pénibles il n'y pense que quand elles l'y forcent ; tous les momens qu'il peut leur dérober sont donnés à ses rêveries ; il sait se soustraire aux idées déplaisantes et se transporter ailleurs qu'où il est mal. Occupé si peu de ses peines, comment le serait-il beucoup de ceux qui les lui font souffrir? Il s'en venge en n'y pensant point, non par esprit de vengeance, mais pour se délivrer d'un tourment. Paresseux et voluptueux, comment serait-il haineux et vindicatif ? voudrait-il changer en supplices ses consolations, ses jouissances, et les seuls plaisirs qu'on lui laisse ici-bas ? Les hommes bilieux et méchans ne cherchent la retraite que quand ils sont tristes, et la retraite les

attriste encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la solitude par le plaisir qu'on prend à s'y livrer; mais ce triste et cruel plaisir dévore et consume celui qui s'y livre; il le rend inquiet, actif, intrigant : la solitude qu'il cherchait fait bientôt le supplice de son cœur haineux et tourmenté; il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais solitaires; sa passion animée par ses chagrines réflexions cherche à se satisfaire; et bientôt quittant sa sombre retraite il court attiser dans le monde le feu dont il veut consumer son ennemi. S'il sort des écrits de la main d'un tel solitaire, ils ne ressembleront sûrement ni à l'Emile, ni à l'Héloïse; ils porteront, quelqu'art qu'emploie l'auteur à se déguiser, la teinte de la bile amère qui les dicta. Pour *J. J.* les fruits de la solitude attestent les sentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus aussi-tôt qu'il vécut seul.

Cette répugnance à se nourrir d'idées noires et déplaisantes se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation, et sur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avait plus le temps d'être à lui, et où son cœur

s'est mis, pour ainsi dire, plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages entraîné par son sujet, indigné par le spectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivaient avec lui et qui dès-lors, peut-être, avaient déjà leurs vues, il s'est permis quelquefois de peindre les méchans et les vices en traits vifs et poignans, mais toujours prompts et rapides: et l'on voit qu'il ne se complaisait que dans les images riantes dont il aima de tout temps à s'occuper. Il se félicite à la fin de l'Héloïse d'en avoir soutenu l'intérêt durant six volumes, sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'est-là, ce me semble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

LE FRANÇAIS.

Eh comme vous vous abusez! Les bons peignent les méchans sans crainte; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits: mais un méchant n'ose peindre son semblable; il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monsieur, cette interprétation si naturelle est-elle de votre façon?

LE FRANÇAIS.

Non, elle est de nos messieurs. Oh moi, je n'aurais jamais eu l'esprit de la trouver !

ROUSSEAU.

Du moins, l'admettez-vous sérieusement pour bonne ?

LE FRANÇAIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans, et je ne crois pas qu'il s'ensuive de-là que je sois un méchant moi-même.

ROUSSEAU.

Il s'ensuit tout le contraire, et non-seulement les méchans aiment à vivre entre eux, mais leurs écrits comme leurs discours sont remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre, mais seulement pour les rendre odieuses : au-lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue. Ces différences se font bien sentir à la lecture, et les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des satires personnelles des autres. Rien n'est plus naturel

à un auteur que de s'occuper par préférence des matières qui sont le plus de son goût. Celui de *J. J.* en l'attachant à la solitude atteste par les productions dont il s'y est occupé, quelle espèce de charme a pu l'y attirer et l'y retenir. Dans sa jeunesse et durant ses courtes prospérités n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misère. Il se partageait alors avec délices entre les amis qu'il croyait avoir et la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement désabusé, il se livre à son goût dominant sans partage. Ce goût ne le tourmente, ni ne le ronge; il ne le rend ni triste, ni sombre; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même, moins soucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ses persécuteurs, plus content, ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de son propre fait vivant dans l'adversité. S'il était tel qu'on nous le représente, la prospérité de ses ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuissance de s'en venger l'auraient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche que le désespoir et la mort. Il y trouve le repos d'esprit, la douceur d'ame, la santé, la vie.

Tous les mystérieux argumens de vos messieurs n'ébrauleront jamais la certitude qu'opère celui-là dans mon esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur ? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant et tendre qui, nourri de visions délicieuses, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes et de sentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir ? pourquoi noyer son cœur de fiel et de bile, quand on peut l'abreuver de bienveillance et d'amour ? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait ni par la raison, ni par volonté ; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, sans doute ; mais il n'en a pas non plus l'instabilité. Celui qui durant soixante ans s'est livré aux seules impressions de la nature, est bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le mènent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le mènent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ses vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui seul. Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence ; sa paresse la lui a donnée, et sa raison l'y a souvent

confirmé : ne jamais faire de mal lui paraît une maxime plus utile, plus sublime et beaucoup plus difficile que celle même de faire du bien ; car souvent le bien qu'on fait sous un rapport devient un mal sous mille autres ; mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal positif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abstenir de nuire que de s'abstenir tout-à-fait d'agir ; et selon lui, le meilleur régime, tant moral que physique, est un régime purement négatif. Mais ce n'est pas celui qui convient à une philosophie ostentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat et n'apprend rien tant à ses sectateurs qu'à beaucoup se montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à sa paresse, mais qui se change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'est de ne se mettre jamais dans une situation qui lui fasse trouver son avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une situation pareille. Ils sont tous trop forts, trop vertueux, pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir ; et dans leur fière confiance ils provoquent sans crainte les tentations auxquelles ils se sentent si supérieurs. Félicitons-

les de leurs forces, mais ne blâmons pas le faible *J. J.* de n'oser se fier à la sienne, et d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu sûr du succès d'un pareil combat.

Cette seule indolence l'eût perdu dans la société, quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue insupportable, et ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auraient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque s'attache avec scrupule à tous ces petits détails, peut au surplus être noir, faux, fourbe, traître, et méchant, peu importe; pourvu qu'il soit exact aux règles des procédés, il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage, ou comme une monstrueuse ingratitude; et tel qui donnerait pour un autre sa bourse et son sang, n'en sera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. *J. J.* en dédaignant tout ce qui

est de pure formule et que font également bons et mauvais, amis et indifférens, pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs qui n'ont rien de l'usage ordinaire et font peu de sensation, a fourni les prétextes que vos messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'aurait rien dit; mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre, et je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans sa source et qui n'est tombé que sur lui, vient encore de cette indolence de caractère qui le domine et ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paraît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est avide, en ôtent la jouissance et le goût. Les pertes réelles, ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop désiré le bonheur pour désirer beaucop la richesse; et s'il eut quelques momens d'ambition, ses désirs comme ses

efforts ont été vifs et courts. Au premier obstacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'est rebuté ; et retombant aussi-tôt dans sa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvait atteindre. Il fut toujours si peu agissant, si peu propre au manége nécessaire pour réussir en toute entreprise, que les choses les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, sa paresse les lui rendait impossibles pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée, était pour lui l'incertitude que le temps jette sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés, mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de simples probabilités. La peine qu'il faut prendre est certaine, le prix en est toujours douteux ; et les projets éloignés ne peuvent paraître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel est et fut toujours *J. J.*; ardent et vif par tempérament, il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espèce de convoitise, et c'est beaucoup s'il

l'est

l'est toujours, même aujourd'hui. Mais quelque désir qu'il ait pu former, et quelqu'en ait pu être l'objet, si du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il paraît ne plus rien désirer. Indifférent sur le reste de sa carrière il en voit avec plaisir approcher le terme, mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux et plus sincèrement dit à DIEU, *que ta volonté soit faite ;* et ce n'est pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament et de l'âge dût souvent enflammer ses désirs, il en put former d'assez vifs, mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles quelquefois très-surmontables qui l'arrêtaient. En désirant beaucoup il dut obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, et qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auraient cédé quelquefois peut-être à la force du désir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les soins

qu'elle semblait exiger ; et c'est encore ici des clefs de son caractère celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occupêr de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses désirs, sa bienfesante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus ; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son désir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes ; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, et font que désirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un homme ainsi constitué soit sans goût pour la vie active ? Pour lui pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites et douteuses, elle lui ôterait celles qui vaient cent fois mieux et sont toujours en son pouvoir. Il est plus heureux et plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le serait par celle des biens plus réels si l'on veut, mais moins désirables qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux rians et remplis de charmes, rejette

obstinément les objets de douleur et de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir et l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant son esprit des moyens de les éviter ; mais ces maux sont-ils arrivés? il les sent vivement un moment et puis il les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il se soulage et se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'est plus forcé d'y penser pour s'en garantir ; c'est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume ; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le supporter, et s'il n'arrive pas, c'est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptait point du tout. Comme il aime mieux jouir que souffrir, il se refuse aux souvenirs tristes et déplaisans qui sont inutiles, pour livrer son cœur tout entier à ceux qui le flattent ; quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyait plus rien d'agréable à se rappeler, il en a perdu toute la mémoire, et rétrogradant vers les temps heureux de

son enfance et de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espère et qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement en ce monde. Plus souvent, laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur; et vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empyrée au milieu des objets charmans et presque angéliques dont il s'est entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainsi disposée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, monsieur, comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituelles de *J. J.*, ne méditera jamais de noirceurs.

La plus sublime des vertus, celle qui demande le plus de grandeur, de courage et de force d'ame, est le pardon des injures et l'amour de ses ennemis. Le faible *J. J.*, qui n'atteint pas même aux vertus médiocres, irait-il jusqu'à celle-là? je suis aussi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, si son naturel aimant et paisible le mène où l'aurait mené la vertu? Qu'eût pu faire en

lui la haine s'il l'avait connue ? Je l'ignore ; il l'ignore lui-même. Comment saurait-il où l'eût conduit un sentiment qui jamais n'approcha de son cœur ? Il n'a point eu là-dessus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ses facultés à ses jouissances pour les livrer aux passions irascibles et déchirantes, n'en est pas même une pour lui. C'est le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre et qui ne connaissent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette passion par choix, elle les tyrannise, et n'en laisse point d'autre en leur pouvoir.

Lorsqu'il entreprit ses Confessions, cet œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodiguant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avait déjà passé la maturité de l'âge et ignorait encore l'adversité. Il a dignement exécuté ce projet jusqu'au temps des malheurs de sa vie ; dès-lors il s'est vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries, il ne trouva ni courage, ni force pour soutenir la méditation de tant d'horreurs ; il n'aurait même pu s'en rappeler l'effroyable tissu quand il s'y serait obstiné. Sa mémoire a refusé de se souiller de ces affreux souvenirs ; il ne peut

se rappeler l'image que des temps qu'il verrait renaître avec plaisir. Ceux où il fut la proie des méchans en seraient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus si funestes, si les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveillaient quelquefois, malgré lui, l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait souffrir. En un mot, un naturel aimant et tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui fesant rejeter tout sentiment douloureux, écarte de son souvenir tout objet désagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenses, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ses ennemis, mais il ne pense point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que, ne le perdant jamais de vue, sans cesse occupés de lui pour l'enlacer de plus en plus dans leurs piéges, et ne le trouvant ni assez attentif pour les voir, ni assez actif pour s'en défendre, ils sont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand et comme il leur plaît, sans crainte de représailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent aussi de lui. Il s'aime, et ils le haïssent; voilà l'occupation des uns et des autres; il est tout pour lui-même; il est aussi tout pour eux : car quant à eux,

ils ne sont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes; et, pourvu que *J. J.* soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont, eux et lui chacun de leur côté, deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il est possible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, et lui, de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle seule pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela est d'entendre vos benins messieurs se lamenter, au milieu de leurs horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, et plaindre tendrement leur ami *J. J.* d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il faudrait qu'il fût insensible ou stupide pour ne pas voir et sentir son état; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul, il est heureux; et quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris et la dérision l'indignent, c'est un mouvement passager qui cesse aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes

et vives, mais rapides et peu durables, et cela se voit. Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux et sur son visage. On voit quand et comment il s'agite ou se calme, quand et comment il s'irrite ou s'attendrit ; et si-tôt que ce qu'il voit, ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractère ; mais, pour peu qu'on le tire de sa chère inertie, ce qui par malheur n'est que trop aisé, je le défie de cacher à personne ce qui se passe au fond de son cœur ; et c'est néanmoins de ce même naturel aussi ardent qu'indiscret qu'on a tiré, par un prestige admirable, le plus habile hypocrite et le plus rusé fourbe qui puisse exister.

Cette remarque était importante, et j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans est la prudence, c'est-à-dire, la dissimulation. Ayant tant de desseins et de sentimens à cacher, ils savent composer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, se rendre maîtres des

apparences : ils savent prendre leurs avantages et couvrir d'un vernis de sagesse les noires passions dont ils sont rongés. Les cœurs vifs sont bouillans, emportés, mais tout s'évapore au-dehors ; les méchans sont froids, posés, le venin se dépose et se cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en temps et lieux : jusqu'alors rien ne s'exhale, et, pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr, ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas seulement des tempéramens, mais aussi de la nature des passions. Celles des cœurs ardens et sensibles étant l'ouvrage de la nature, se montrent en dépit de celui qui les a ; leur première explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux, ou par sa rougeur, ou par sa voix, ou par son maintien, ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre et les mouvemens qui en dérivent, n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion, n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà

pourquoi ceux que ces sortes de passions gouvernent sont plus maîtres des apparences, que ceux qui se livrent aux impulsions directes de la nature. En général si les naturels ardens et vifs sont plus aimans, ils sont aussi plus emportés, moins endurans, plus colères; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquences, et si-tôt que le signe de la colère s'efface sur le visage, elle est éteinte aussi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques et froids, si doux, si patiens, si modérés à l'extérieur, en-dedans sont haineux, vindicatifs, implacables; ils savent conserver, déguiser, nourrir leur rancune jusqu'à ce que le moment de l'assouvir se présente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïssent, les seconds haïssent beaucoup plus qu'ils n'aiment, si tant est qu'ils sachent aimer. Les ames d'une haute trempe sont néanmoins très-souvent de celle-ci, comme supérieurs aux passions. Les vrais sages sont des hommes froids, je n'en doute pas; mais dans la classe des hommes vulgaires, sans le contrepoids de la sensibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance, et s'ils ne restent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs et sensibles qui ne laissent pas d'être méchans, haineux et rancuniers. Je n'en crois rien, mais il faut s'entendre. Il y a deux sortes de vivacité, cellè des sentimens et celle des idées. Les ames sensibles s'affectent fortement et rapidement. Le sang enflammé par une agitation subite porte à l'œil, à la voix, au visage ces mouvemens impétueux qui marquent la passion. Il est au contraire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés, et qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paraît aussi dans les yeux, dans le geste, et accompagne la parole; mais par des signes tout différens, pantomimes et comédiens plutôt qu'animés et passionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produisent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement, leur esprit toujours présent et pénétrant leur fournit sans cesse des pensées neuves, des saillies, des réponses heureuses; quelque force et quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude et le sel de leurs réparties, et ne restent jamais court. Dans les choses même de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé, qu'on les croirait émus jusqu'au

fond du cœur, si cette justesse même d'expression n'attestait que c'est leur esprit seul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils sentent, soignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche; il leur semble, dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent, que ce qu'ils sentent devrait se faire jour, et pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministère de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher, combiner, choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve; et quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage? Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques et vigoureuses; mais ce sont d'heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému est-il en état de prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui, pour y approprier sa réponse

ou

ou son propos ? Je ne dis pas que tous seront aussi distraits, aussi étourdis, aussi stupides que *J. J.*; mais je doute que quiconque a reçu du ciel un naturel vraiment ardent, vif, sensible, et tendre, soit jamais un homme bien preste à la riposte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs sensibles, des cerveaux brûlés dont le seul désir de briller anime les discours, les actions, les écrits, et qui, pour être applaudis des jeunes gens et des femmes, jouent de leur mieux la sensibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'est-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent sur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laissent leurs cœurs vides de tout sentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement sensible et remarquable au-dehors. Ainsi tranquilles et de sang-froid sur toutes choses, ils ne songent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, et ne laissant jamais échapper aucune occasion, s'occupent sans cesse, avec un succès qui n'a rien d'étonnant, à rabaisser leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller

dans le monde, à primer dans les lettres, et à déprimer tout ce qui n'est pas attaché à leur char. Que de tels hommes soient méchans ou malfesans, ce n'est pas une merveille; mais qu'ils éprouvent d'autre passion que l'égoïsme qui les domine, qu'ils aient une véritable sensibilité, qu'ils soient capables d'attachement, d'amitié, même d'amour, c'est ce que je nie. Ils ne savent pas seulement s'aimer eux-mêmes; ils ne savent que haïr ce qui n'est pas eux.

Celui qui sait régner sur son propre cœur, tenir toutes ses passions sous le joug, sur qui l'intérêt personnel et les désirs sensuels n'ont aucune puissance, et qui, soit en public, soit tout seul et sans témoin, ne fait en toute occasion que ce qui est juste et honnête, sans égard aux vœux secrets de son cœur; celui-là seul est homme vertueux. S'il existe, je m'en réjouis pour l'honneur de l'espèce humaine. Je sais que des foules d'hommes vertueux ont jadis existé sur la terre; je sais que *Fénélon, Catinat*, d'autres moins connus, ont honoré les siècles modernes, et parmi nous j'ai vu *George Keith* suivre encore leurs sublimes vestiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes,

que forfanterie, hypocrisie, et vanité. Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui est du-moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né qui n'a reçu du ciel que des passions expansives et douces, que des penchans aimans et aimables, qu'un cœur ardent à désirer, mais sensible, affectueux dans ses désirs, qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, et qui comptant pour rien l'apparence des choses, et pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en-dedans sans égard aux usages suivis et aux préjugés reçus. Cet homme ne sera pas vertueux, puisqu'il ne vaincra pas ses penchans; mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que ferait, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commisération, la générosité, ces premières inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi, ne s'érigeront point dans sa tête en d'austères devoirs; mais elles seront des besoins de son cœur, qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera guère à réduire en règles. L'instinct de la nature est

moins pur peut-être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appétits plus délicats, mais non moins simples que dans sa première grossièreté. Les fantaisies d'autorité, de célébrité, de prééminence, ne sont rien pour lui ; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable et qu'il possède en effet. L'esprit, les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite, et ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses, et qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais surbordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable et bon, et qui lui font priser l'ordre, la justice, la droiture, et l'innocence au-dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité, et à s'y soumettre, à ne murmurer jamais contre la Providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à son cœur des biens plus précieux encore,

mais qui, pour réparer les injustices de la fortune et des hommes, choisit son heure et non pas la nôtre, et dont les vues sont trop au-dessus de nous pour qu'elle nous doive compte de ses moyens. L'homme de la nature est assujéti par elle, et pour sa propre conservation, à des transports irascibles et momentanés, à la colère, à l'emportement, à l'indignation, jamais à des sentimens haineux et durables, nuisibles à celui qui en est la proie, et à celui qui en est l'objet, et qui ne mènent qu'au mal et à la destruction sans servir au bien ni à la conservation de personne; enfin l'homme de la nature, sans épuiser ses débiles forces à se construire ici-bas des tabernacles, des machines énormes de bonheur ou de plaisir, jouit de lui-même et de son existence, sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes, et sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent *J. J.* sans affectation, sans apprêt, livré par goût à ses douces rêveries, pensant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir, et aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort sa tête par la raison.

Je l'ai vu mener par goût une vie égale, simple, et routinière, sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie, et la douceur qu'il y trouve, montrent que son ame est en paix. S'il était mal avec lui-même, il se lasserait enfin d'y vivre; il lui faudrait des diversions que je ne lui vois point chercher; et si par un tour d'esprit difficile à concevoir, il s'obstinait à s'imposer ce genre de supplice, on verrait à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur, sur son teint, sur sa santé. Il jaunirait, il languirait, il deviendrait triste et sombre, il dépérirait. Au contraire (9) il se porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le temps qu'il se mêla d'écrire, métier aussi funeste à sa constitution que contraire à son goût, et qui l'eût enfin mis au tombeau s'il eût continué plus long-temps. Depuis qu'il a repris les doux

(9) Tout à son terme ici-bas. Si ma santé décline et succombe enfin sous tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si long-temps.

loisirs de sa jeunesse il en a repris la sérénité; il occupe son corps et repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans lui l'homme de ses livres, sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il était vrai qu'il en fût l'auteur.

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire; c'est au sujet du Devin du village. Ce que vous m'aviez dit là-dessus m'avait tellement frappé que je n'aurais pas été tranquille, si je ne m'en fusse particulièrement éclairci. On ne conçoit guère comment un homme de quelque génie et de talens, par lesquels il pourrait aspirer à une gloire méritée, pour se parer effrontément d'un talent qu'il n'aurait pas, irait se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris et des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence, un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire; qu'un homme aussi timide, aussi peu suffisant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien, et qu'il les accuse de ne pas entendre, c'est assurément une chose des

plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre suppose tant de pauvreté d'esprit, une vanité si puérile, un jugement si borné, que quiconque peut s'y résoudre ne fera jamais rien de grand, d'élevé, de beau dans aucun genre, et que, malgré toutes mes observations, il serait toujours resté impossible à mes yeux que *J. J.* se donnant faussement pour l'auteur du Devin du village, eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, et qui certainement ont trop de force et d'élévation pour avoir pu sortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me semblait tellement incompatible, que j'en revenais toujours à ma première conséquence de *tout ou rien.*

Une chose encore animait le zèle de mes recherches. L'auteur du Devin du village n'est pas, quel qu'il soit, un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette pièce une douceur, un charme, une simplicité sur-tout qui la distinguent sensiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni situations vives, ni belles sentences, ni pompeuse mo-

rale : il n'y a dans la musique ni traits savans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni harmonie pathétique. Le sujet en est plus comique qu'attendrissant, et cependant la pièce touche, remue, attendrit jusqu'aux larmes ; on se sent ému sans savoir pourquoi. D'où ce charme secret qui coule ainsi dans les cœurs tire-t-il sa source ? Cette source unique, où nul autre n'a puisé, n'est pas celle de l'Hypocrène : elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être aussi singulier que la pièce est originale. Si connaissant déjà *J. J.* j'avais vu pour la première fois le Devin du village sans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurais dit sans balancer, c'est celui de la nouvelle Héloïse, c'est *J. J.*, et ce ne peut être que lui. *Colette* intéresse et touche comme *Julie* sans magie de situations, sans apprêts d'évènemens romanesques ; même naturel, même douceur, même accent ; elles sont sœurs ou je serais bien trompé. Voilà ce que j'aurais dit ou pensé. Maintenant on m'assure au contraire que *J. J.* se donne faussement pour l'auteur de cette pièce, et qu'elle est d'un autre : qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voie comment il est fait. Si ce n'est pas *J. J.*, il doit

du-moins lui ressembler beaucoup, puisque leurs productions si originales, si caractérisées, se ressemblent si fort. Il est vrai que je ne puis avoir vu des productions de *J. J.* en musique, puisqu'il n'en sait pas faire ; mais je suis sûr que s'il en savait faire, elles auraient un caractère très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement cette musique est de lui ; par les preuves que l'on me donne, elle n'en est pas : que dois-je croire ? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article, qu'il ne me pût rester là-dessus aucun doute ; et je m'y suis pris de la façon la plus courte, la plus sûre pour y parvenir.

LE FRANÇAIS.

Rien n'est plus simple. Vous avez fait comme tout le monde ; vous lui avez présenté de la musique à lire, et voyant qu'il ne fesait que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, et vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'est point là ce que j'ait fait, et ce n'était point de cela non plus qu'il s'agissait ; car il ne s'est pas donné, que je sache, pour un croquesol, ni pour un chantre de cathé-

drale. Mais en donnant de la musique pour être de lui, il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avais à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique non à lire, mais à faire. C'était aller, ce me semble, aussi directement qu'il était possible au vrai point de la question. Je l'ai prié de composer cette musique en ma présence sur des paroles qui lui étaient inconnues, et que je lui ai fournies sur-le-champ

LE FRANÇAIS.

Vous aviez bien de la bonté; car enfin vous assurer qu'il ne savait pas lire la musique, n'était-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en savait pas composer?

ROUSSEAU.

Je n'en sais rien; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir, ni rendre celles des autres; et puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il sait si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que je sais bien, c'est que si de l'acte au possible la conséquence est valable, lui voir sous mes yeux composer de la musique, était m'assurer qu'il en savait composer.

LE FRANÇAIS.

D'honneur, voici qui est curieux! Hé bien, Monsieur, de quelle défaite vous paya-t-il? Il fit le fier, sans doute, et rejeta la proposition avec hauteur?

ROUSSEAU.

Non, il voyait trop bien mon motif pour pouvoir s'en offenser, et me parut même plus reconnaissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations et les âges. « Considérez, me dit-il, quelle dif-« férence vingt-cinq ans d'intervalle, de longs « serremens de cœur, les ennuis, le décou-« ragement, la vieillesse doivent mettre dans « les productions du même homme. Ajoutez « à cela la contrainte que vous m'imposez, et « qui me plaît parce que j'en vois la raison, « mais qui n'en met pas moins des entraves « aux idées d'un homme qui n'a jamais su « les assujétir, ni rien produire qu'à son « heure, à son aise, et à sa volonté ».

LE FRANÇAIS.

Somme toute, avec de belles paroles, il refusa l'épreuve proposée?

ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur, et s'en tira mieux qu'il n'avait espéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours présent, de la musique aussi fraîche, aussi chantante, aussi bien traitée que celle du Devin, et dont le style assez semblable à celui de cette pièce, mais moins nouveau qu'il n'était alors, est tout aussi naturel, tout aussi expressif, et tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès « Le « désir, me dit-il, que je vous ai vu de me voir « réussir, m'a fait réussir davantage. La dé- « fiance m'étourdit, m'appesantit, et me « resserre le cerveau comme le cœur; la con- « fiance m'anime, m'épanouit, et me fait « planer sur des aîles. Le ciel m'avait fait « pour l'amitié : elle eût donné un nouveau « ressort à mes facultés, et j'aurais doublé « de prix par elle «.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du village, elle suffit au-moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait, à la-

quelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre observation qui achève de détruire mes doutes, et me confirme ou me ramène dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve, j'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris, et qui ne laisse pas de faire un recueil considérable, et j'y ai trouvé une uniformité de style et de faire qui tomberait quelquefois dans la monotonie, si elle n'était autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. *J. J.*, avec un cœur trop porté à la tendresse, eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux ; et cet accent se fait par-tout sentir le même que dans le Devin du village. Un connaisseur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne se trompe au faire des peintres. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'oserois dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non-seulement elle n'a besoin ni de trilles, ni de petites notes, ni d'agrémens

ou de fleuretis d'aucune espèce, mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort et du doux, vrai caractère d'une bonne mélodie ; cette mélodie y est toujours une et bien marquée, les accompagnemens l'animent sans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs ; *doux, plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au seul Devin du village. S'il n'a pas fait cette pièce, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ses ordres pour lui composer de nouvelle musique, toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire sous son nom, car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique, on n'y trouvera ni ressemblance, ni réminiscences, ni traits pris ou imités d'autres auteurs ; cela n'est vrai d'aucune musique que je connaisse. Mais, soit que ces imitations soient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que la manière dont l'auteur les emploie les lui approprie ; je dis que l'abondance des idées dont il est plein, et qu'il associe à celles-là, ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fonds qu'il se les attribue ; c'est paresse ou préci-

pitation, mais ce n'est pas pauvreté : il lui est trop aisé de produire pour avoir jamais besoin de piller (10).

(10) Il y a trois seuls morceaux dans le Devin du village qui ne sont pas uniquement de moi, comme dès le commencement je l'ai dit sans cesse à tout le monde, tous trois dans le divertissement. 1°. Les paroles de la chanson qui sont, en partie, et du-moins l'idée et le refrain, de M. *Collé*. 2°. Les paroles de l'ariette qui sont de M. *Cahusac*, lequel m'engagea à faire après coup cette ariette pour complaire à Mlle. *Fel*, qui se plaignait qu'il n'y avait rien de brillant pour sa voix dans son rôle. 3°. L'entrée des bergères que, sur les vives instances de M. d'*Holbach*, j'arrangeai sur une pièce de clavecin d'un recueil qu'il me présenta. Je ne dirai pas quelle était l'intention de M. d'*Holbach*, mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil que je ne pus, dans cette bagatelle, résister obstinément à son désir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantôt de Languedoc, tantôt de nos pseaumes, et tantôt de je ne sais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainsi que toute la pièce. Je la composai revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avais entendue, et dont on n'avait encore aucune connaissance à Paris. Quand cette connaissance commença de s'y répandre, on aurait bientôt découvert mes pillages si j'avais fait comme font les compositeurs français, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils

Je lui ai conseillé de rassembler toute cette musique, et de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer son travail, mais de tâcher sur toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles et sûres qui ne le laissent ni détruire ni diviser : car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira, ce me semble, une forte preuve que toute la musique qui le compose est d'un seul et même auteur. (11)

ne connaissent pas même le vrai chant, et que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. *Vernes*, pour faire croire au public que je me l'attribuais. Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avait pas besoin de s'attribuer faussement le moindre.

(11) J'ai mis fidèlement dans ce recueil toute la musique de toute espèce que j'ai composée depuis mon retour à Paris, et dont j'aurais beaucoup retranché si je n'y avais laissé que ce qui me paraît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût

Tout ce qui est sorti de la plume de *J. J.* durant son effervescence, porte une empreinte impossible à méconnaître, et plus impossible à imiter. Sa musique, sa prose, ses vers, tout dans ces dix ans est d'un coloris, d'une teinte qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répète, si j'ignorais quel est l'auteur du Devin du village, je le sentirais à cette conformité. Mon doute levé sur cette pièce achève de lever ceux qui pouvaient me rester sur son auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'est pas de lui, ne sert plus qu'à détruire dans mon esprit celle des crimes dont on l'accuse, et tout cela ne me laisse plus qu'une surprise ;

discerner tout ce qu'on m'attribue aussi faussement qu'impudemment, même en ce genre, dans le public, dans les journaux, et jusque dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles soient grossières et malhonnêtes, pourvu que les airs soient maussades et plats, on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, et que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions et m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces messieurs, et la plus sûre pour me décrier.

c'est comment tant de mensonges peuvent être si bien prouvés.

J. J. était né pour la musique ; non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès et y faire des découvertes. Ses idées dans l'art, et sur l'art, sont fécondes, intarissables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus simples, qui facilitent, les unes la composition, les autres l'exécution, et auxquelles il ne manque pour être admises que d'être proposées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, sûr d'avance qu'elle serait rebutée, ou ne lui attirerait, comme dans le Devin du village, que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs sur les mêmes paroles, sans que cette abondance lui coûte ou l'épuise. Je l'ai vu lire aussi fort bien la musique, mieux que plusieurs de ceux qui la professent. Il aura même en cet art l'*impromptu* de

(*) Les éditeurs sont persuadés que l'auteur a laissé quelques écrits sur la découverte intéressante dont il parle, mais il ne leur a pas été possible de les recouvrer.

l'exécution, qui lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, et qu'il ne peut plus rappeler dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui? C'est qu'alors personne ne doutait du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuse, et qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa tête et ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connaisse point, je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou qu'elle ne dise rien, qu'il la déchiffre encore à la première vue, et la chante passablement. Mais si, lisant dans le cœur de cet homme, il le voit mal intentionné, il n'en dira pas une note, et voilà parmi les spectateurs la conclusion tirée sans autre examen. *J. J.* est sur la musique, et sur les choses qu'il sait le mieux, comme il était jadis aux échecs. Jouait-il avec un plus fort que lui qu'il croyait plus faible, il le battait le plus souvent; avec un plus faible qu'il croyait plus fort, il était battu; la suffisance des autres l'intimide,

et le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué, ou plutôt, en toute chose, comme il le dit lui-même, c'est au degré de sa confiance que se monte celui de ses facultés. Le plus grand mal est ici que sentant en lui sa capacité, pour désabuser ceux qui en doutent, il se livre sans crainte aux occasions de la montrer, comptant toujours pour cette fois rester maître de lui-même; et toujours intimidé, quoi qu'il fasse, il ne montre que son ineptie. L'expérience là-dessus a beau l'instruire, elle ne l'a jamais corrigé.

Les dispositions d'ordinaire annoncent l'inclination et réciproquement. Cela est encore vrai chez *J. J.* Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique, mais seulement pour celle qui parle à son cœur; c'est pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, sur-tout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'aussi bien appropriée à lui que la sienne. Il la chante avec une voix faible et cassée, mais encore animée et douce; il l'accompagne non sans peine, avec des doigts tremblans, moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à cet amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, et il est aisé de voir

qu'il s'en fait une aimable diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse, et lui fournit à-la-fois des chants et des larmes. Dans les rues il se distrait des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête; plusieurs romances de sa façon d'un chant triste et languissant, mais tendre et doux, n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractère lui plaît, et le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol, il aime les gémissemens de la tourterelle, et les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs : les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéressent. Sa passion la plus vive et la plus vaine était d'être aimé; il croyait se sentir fait pour l'être: il satisfait du-moins cette fantaisie avec les animaux. Toujours il prodigua son temps et ses soins à les attirer, à les caresser; il était l'ami, presque l'esclave de son chien, de sa chatte, de ses serins : il avait des pigeons qui le suivaient par-tout, qui lui volaient sur les bras, sur la tête, jusqu'à l'importunité : il apprivoisait les oiseaux,

es poissons, avec une patience incroyable, et il est parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans sa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laissaient même enfermer sans s'effaroucher. En un mot, ses amusemens, ses plaisirs, sont innocens et doux comme ses travaux, comme ses penchans; il n'y a pas dans son ame un goût qui soit hors de la nature, ni coûteux, ou criminel à satisfaire; et, pour être heureux autant qu'il est possible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité; il ne lui fallait que la santé, le nécessaire, le repos et l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, et je me suis borné dans mes descriptions, non-seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif et non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien, ni mal en soi, ne peut être affecté long-temps par hypocrisie. Quant à ce qui, quoique vrai, n'est pas vraisemblable, tout ce qui n'est connu que du ciel et de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes; ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienséance, n'espérez pas que

je vous en parle, non plus que ceux dont il est connu; si tout son prix est dans les suffrages des hommes, c'est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices; non qu'il n'en ait de très-grands, mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, et qu'il n'en doit aucun compte aux autres: le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire, quand on tait le bien qui le rachète. Il n'a pas été si discret dans ses Confessions, et peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrais ajouter aux précédens, n'en sont que des conséquences, qu'en raisonnant bien, chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connaître à fond le naturel de l'homme et son caractère. Je ne saurais aller plus loin, sans manquer aux engagemens par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront tout ce que je puis exiger et attendre de *J. J.* est qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle et raisonnée de sa conduite en toute occasion; car il serait injuste et absurde d'exiger qu'il répondit aux charges qu'il ignore, et qu'on ne permet pas de lui déclarer; et tout ce que je puis ajouter du mien à cela, est de m'assurer que

cette

cette explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait : ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse, ou montrez-moi comment mon *J. J.* peut s'accorder avec celui de vos messieurs, ou convenez enfin que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇAIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au-lieu de vous croiser par mes idées, je vous ai suivi dans les vôtres ; et si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'était lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulais avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignais d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus ; évitez, si vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, et je conviens franchement que votre *J. J.* et celui de nos messieurs ne sauraient être le même homme.

L'un, j'en conviens encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entre eux des incompatibilités qui ne frapperaient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude et le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inalliables avec les noires et fougueuses passions des méchans; et je réponds que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature, et n'écrira dans six ans huit mille pages de musique. (12) Ainsi, dès la premiere esquisse, nos messieurs et vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts; le mensonge n'est pas de la vôtre, j'en suis très-sûr; mais l'erreur y peut être. Qui m'assurera qu'elle n'y est pas en effet? Vous accusez nos messieurs d'être prévenus quand ils le décrient, n'est-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance et seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais; et c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon registre, puisqu'au bout de cinq ans et demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, et sur lesquelles on ne peut contester.

penchant pour lui rend ce doute très-raisonnable. Il faudrait, pour démêler sûrement la vérité, des observations impartiales; et quelques précautions que vous ayiez prises, les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoi que vous en puissiez dire, n'est pas entré dans le complot. Je connais d'honnêtes gens qui ne haïssent point *J. J.*, c'est-à-dire, qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui, selon vous, n'est qu'une haine plus meurtrière. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, et n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étalait avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un

homme parfait, mais je méprise un homme abject, et ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans *J. J.* puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde, mais dont l'omission affectée d'une seule formalité énerve, selon vous, toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire; des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, et qu'il nie ensuite d'avoir empruntés; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les paiemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres; mais ce qui est généralement vu par tout le monde ne saurait l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie, une timidité de vierge, est si bien connu pour un satyre plein d'impudence, que, dans les maisons même où l'on tâchait de l'attirer à son arrivée à Paris, on fesait, dès qu'il paraissait, retirer la fille de la maison, pour ne pas l'exposer à la bruta-

lité de ses propos et de ses manières. Cet homme qui vous paraît si doux, si sociable, fuit tout le monde sans distinction, dédaigne toutes les caresses, rebute toutes les avances, et vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, et s'extasie avec des chimères : mais s'il méprise et repousse les humains, si son cœur se ferme à leur société, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires ? Depuis qu'on s'est avisé de l'éplucher avec plus de soin, on l'a trouvé non-seulement différent de ce qu'on le croyait, mais contraire à tout ce qu'il prétendait être. Il se disait honnête, modeste, on l'a trouvé cynique et débauché ; il se vantait de bonnes mœurs, et il est pourri de vérole ; il se disait désintéressé, et il est de la plus basse avidité ; il se disait humain, compatissant, il repousse durement tout ce qui lui demande assistance ; il se disait pitoyable et doux, il est cruel et sanguinaire ; il se disait charitable, et il ne donne rien à personne ; il se disait liant, facile à subjuguer, et il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en est dédaigné : on a beau prendre, en l'accostant, un air béat, un ton

patelin, dolent, lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui signifier net qu'on va se tuer à l'instant si l'on n'est admis; il n'est ému de rien, il serait homme à laisser faire ceux qui seraient assez sots pour cela; et les plaignans qui affluent à sa porte s'en retournent tous sans consolation. Dans une situation pareille à la sienne, se voyant observé de si près, ne devrait-il pas s'attacher à rendre contens de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre, à force de douceur et de bonnes manières, les noires impressions qu'ils ont sur son compte, à substituer dans leurs ames la bienveillance à l'estime qu'il a perdue, et à les forcer aumoins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au-lieu de cela il concourt, par son humeur sauvage et par ses rudes manières, à nourrir, comme à plaisir, la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur, si repoussant, si peu traitable, ils reconnaissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint; et ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes, qu'on n'a point exagéré son caractère, et qu'il est aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez sans doute que ce n'est

point là l'homme que vous avez vu : mais c'est l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres observations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres; vous êtes seul contre tous; la vraisemblance est-elle pour vous? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage, qu'aux suffrages unanimes de tout le public? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouviez rien à répondre? Si ces preuves sont autant d'impostures et de sophismes, que faut-il donc penser du genre-humain? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le suffoquer, pour ainsi dire, dans le bourbier de la diffamation? tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence et de la noirceur de ses ennemis? Prenez garde, monsieur *Rousseau*; c'est

vous-même qui prouvez trop. Si *J. J.* était tel que vous l'avez vu, serait-il possible que vous fussiez le premier et le seul à l'avoir vu sous cet aspect? Ne reste-t-il donc que vous seul d'homme juste et sensé sur la terre? S'il en reste un autre qui ne pense pas ici comme vous, toutes vos observations sont anéanties; et vous restez seul chargé de l'accusation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous désiriez de voir, et non ce qui était en effet. Répondez à cette seule objection, mais répondez juste, et je me rends sur tout le reste.

ROUSSEAU.

Pour vous rendre ici franchise pour franchise, je commence par vous déclarer que cette seule objection à laquelle vous me sommez de répondre, est à mes yeux un abyme de ténèbres, où mon entendement se perd. *J. J.* lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer, d'entendre la conduite publique à son égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empresse d'adopter un plan si exécrable, la lui rend incompréhensible. Il n'y voit ni des bons, ni des méchans, ni des hommes:

il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore, ni ne les méprise, ni ne les conçoit; il ne sait pas ce que c'est. Son ame incapable de haine aime mieux se reposer dans cette entière ignorance, que de se livrer, par des interprétations cruelles, à des sentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, et je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond, je me surprends souvent à les juger malgré moi: ma raison fait son office en dépit de ma volonté, et je prends le ciel à témoin que ce n'est pas ma faute si ce jugement leur est si désavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion vous resterez dans la vôtre : car j'avoue que cette solution m'est impossible, sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion commencée par la marche clandestine et tortueuse de vos messieurs,

et confirmée ensuite par la connaissance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne saurait être et n'être pas; et tout ce que disent avoir vu vos messieurs est, de votre propre aveu, entièrement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matière de foi. Je cède à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit que ceux qui opèrent ma persuasion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberais dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrais donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfère, et je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumières pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous qu'en

prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos messieurs soient déterminés par un motif plus impartial ?

Ne cherchant pas à vous surprendre, je vous devais d'abord cette déclaration. A présent jetons un coup d'œil sur vos difficultés, si ce n'est pour les résoudre, au-moins pour y chercher, s'il est possible, quelque sorte d'explication.

La principale, et qui fait la base de toutes les autres, est celle que vous m'avez ci-devant proposée sur le concours unanime de toute la génération présente à un complot d'impostures et d'iniquité, contre lequel il serait, ou trop injurieux au genre-humain de supposer qu'aucun mortel ne réclame s'il en voyait l'injustice, ou, cette injustice étant aussi évidente qu'elle me paraît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le sens commun de croire qu'elle n'est apperçue par personne autre.

Fesons pour un moment cette supposition triviale, que tous les hommes ont la jaunisse, et que vous seul ne l'avez pas....... Je préviens l'interruption que vous me préparez.... *Quelle plate comparaison? qu'est-ce que c'est que cette jaunisse?..... Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous*

seul? C'est poser la même question en d'autres termes, mais ce n'est pas la résoudre, ce n'est pas même l'éclaircir. Vouliez-vous dire autre chose en m'interrompant?

LE FRANÇAIS.

Non; poursuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir, quoi que vous en puissiez dire, lorsque je fais entendre qu'il est, pour ainsi dire, des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion, parce que l'esprit humain, naturellement paresseux, aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres, sur-tout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux passions des hommes; l'engouement général, maladie si commune dans votre nation, n'a point d'autre source, et vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappelez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la supposition de l'innocence de *J. J.*, que vous ne lui pardonneriez point votre injustice envers lui. Ainsi

Ainsi par la peine que vous donnerait son souvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où règne l'amour de la justice et de la raison? Si vous eussiez réfléchi là-dessus pour chercher en vous-même la cause d'un sentiment si injuste, et qui vous est si étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïssez dans *J. J.* non-seulement le scélérat qu'on vous avait peint, mais *J. J.* lui-même; que cette haine excitée d'abord par ses vices, en était devenue indépendante, s'était attachée à sa personne; et qu'innocent ou coupable, il était devenu, sans que vous vous en apperçussiez vous-même, l'objet de votre aversion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, si je vous rappelais vos raisonnemens dans nos premiers entretiens, vous sentiriez qu'ils n'étaient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une passion fougueuse qui vous dominait à votre insçu. Voilà, Monsieur, cette cause étrangère qui séduisait votre cœur si juste, et fascinait votre jugement si sain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaise face à tout ce qui venait de cet infortuné,

et une bonne à tout ce qui tendait à le diffamer ; les perfidies, les trahisons, les mensonges, perdaient à vos yeux toute leur noirceur lorsqu'il en était l'objet ; et pourvu que vous n'y trempassiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir sans horreur dans autrui : mais ce qui n'était en vous qu'un égarement passager, est devenu pour le public un délire habituel, un principe constant de conduite, une jaunisse universelle, fruit d'une bile âcre et répandue, qui n'altère pas seulement le sens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, et tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui serait demeuré bien constitué sans elle. Si *J. J.* n'eût point existé, peut-être la plupart d'entre eux n'auraient-ils rien à se reprocher. Otez ce seul objet d'une passion qui les transporte, à tout autre égard ils sont honnêtes gens, comme tout le monde.

Cette animosité, plus vive, plus agissante que la simple aversion, me paraît, à l'égard de *J. J.*, la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont il est regardé passant dans les rues, montre évidemment cette disposition qui se gêne et se contraint quelquefois dans ceux qui le ren-

contrent, mais qui perce et se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier et badaud de s'arrêter, de se retourner, de le fixer, de le suivre, au chuchotement ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendrait moins pour d'honnêtes gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, et qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur. Voyez-le entrant au spectacle entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus et de cannes, dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise! A quoi sert cette barrière? S'il veut la forcer, résistera-t-elle? non sans doute. A quoi sert-elle donc? uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, et à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent se font un plaisir d'être, à son égard, autant d'argousins et d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on ne manque pas de cracher sur lui toutes les fois qu'il passe à portée, et qu'on le peut sans être apperçu de lui? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur en-

core plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y joindre une insulte ouverte et directe, lui sont prodigués de toutes parts; et tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avait besoin d'une assistance réelle, on le verrait périr avec joie sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue Saint-Honoré faire presque sous un carrosse une chûte très-périlleuse; on court à lui, mais si-tôt qu'on reconnaît *J. J.*, tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques; et il serait resté seul dans cet état, si un pauvre mercier rustre et mal instruit ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, et si une servante tout aussi peu philosophe ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel est en réalité l'intérêt si vif et si tendre dont l'heureux *J. J.* est l'objet.

Une animosité de cette espèce ne suit pas, quand elle est forte et durable, la route la plus courte, mais la plus sûre pour s'assouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le

plan de vos messieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confidence, n'a plus eu qu'à suivre cette route; et tous, avec le même secret entre eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'est là ce qui s'est fait; mais comment cela s'est-il pu faire? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animosité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y sont livrés, au point de leur faire voir la bonté, la générosité, la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'est plus facile à concevoir. Chacun sait trop que les passions violentes, commençant toujours par égarer la raison, peuvent rendre l'homme injuste et méchant dans le fait, et pour ainsi dire, à l'insçu de lui-même, sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'ame, ou du-moins d'aimer la justice et la vertu.

Mais cette haine envenimée, comment est-on venu à bout de l'allumer? comment a-t-on pu rendre odieux à ce point l'homme du monde le moins fait pour la haine; qui n'eût jamais ni intérêt, ni désir de nuire à autrui; qui ne fit, ne voulut, ne rendit jamais de mal à personne; qui, sans jalousie, sans concurrence, n'aspirant à rien, et

marchant toujours seul dans sa route, ne fut en obstacle à nul autre ; et qui, au-lieu des avantages attachés à la célébrité, n'a trouvé dans la sienne qu'outrages, insultes, misère et diffamation ? J'entrevois bien dans tout cela la cause secrète qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que *J. J.* avait prise était trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnassent de donner un exemple qu'ils ne voulaient pas suivre, et d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenait pas de souffrir. Outre ces causes générales, et celles que vous-même avez assignées, cette haine primitive et radicale de vos dames et de vos messieurs en a d'autres particulières et relatives à chaque individu, qu'il n'est ni convenable de dire, ni facile de croire, et dont je m'abstiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité ; et l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'assouvissant. Mais plus cette haine individuelle se décèle, moins on comprend comment on est parvenu à y faire participer tout le monde, et ceux même sur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvait

agir. Malgré l'adresse des chefs du complot, la passion qui les dirigeait était trop visible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venait de leur part. Comment, écartant des soupçons si légitimes, l'ont-ils fait entrer si aisément, si pleinement dans toutes leurs vues, jusqu'à le rendre aussi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'est pas facile à comprendre et à expliquer.

Leurs marches souterraines sont trop ténébreuses pour qu'il soit possible de les y suivre. Je crois seulement appercevoir, d'espace en espace, au-dessus de ces gouffres, quelques soupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien, plusieurs de ces manœuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; destinées au contraire à faire paraître tel un homme qui n'est rien moins, elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï, soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusque-là ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin: il ne s'agit pas seulement

de haine, il s'agit d'animosité; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre et de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place, qui peut et veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animosité par la crainte; et le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir : mais l'impuissance jointe à la méchanceté, ne peut produire que le mépris et l'éloignement; un méchant sans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animosité. On frémit à sa vue; loin de le poursuivre on le fuit; et rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un souris insultant et et moqueur. Laissant au ministère public le soin du châtiment qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y aurait même dans ce châtiment d'autre peine afflictive que l'ignominie, et

d'être exposé à la risée publique, quel est l'homme d'honneur qui voudrait prêter la main à cette œuvre de justice, et attacher le coupable au carcan ? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs, que, si l'on en voit un poursuivi par la justice, et près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera sauver s'il peut, son péril fesant oublier qu'il est criminel, pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opère la haine que les bons ont pour les méchans ; c'est une haine de répugnance et d'éloignement, d'horreur même et d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper ; mais la haine contre *J. J.* est active, ardente, infatigable ; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empressement pour en faire son plaisir. Le tissu de ses malheurs, l'œuvre combinée de sa diffamation, montre une ligue très-étroite et très-agissante, où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahisons et de pièges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité

de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur et sa réputation, à lui cacher tous ses ennemis, tous ses accusateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense; on s'inquiète de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire; chacun paraît agité de l'effroi de voir paraître de lui quelque apologie. On l'observe, on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé, sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public: on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne suffisent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence allait enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne serait-ce point pour le corps des gens-de-lettres, pour celui des médecins, pour les grands, pour les magistrats, pour tout le monde? Oui, si forçant ses contemporains à le reconnaître honnête homme, il parvenait à confondre enfin ses accusateurs, sa pleine

justification serait la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont *J. J.* est l'objet, n'est point la haine du vice et de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper; et pour peu qu'on connaisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne servirait qu'à le rendre plus odieux encore, et à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudrait l'accabler; on lui pardonnerait bien moins les torts qu'on se reprocherait envers lui; et puisque vous-même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste, ces gens si pétris d'amour-propre supporteraient-ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience et à sa douceur? Eh! soyez certain que, si c'était en effet un monstre, on le fuirait davantage, mais on le haïrait beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles dispositions, je ne puis penser autre chose, sinon qu'on s'est servi pour exciter dans le public cette violente animosité, de motifs semblables à ceux qui l'avaient fait naître

dans l'ame des auteurs du complot. Ils avaient vu cet homme adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir, ne suivre ni parti, ni secte, ne dire que ce qui lui semblait vrai, bon, utile aux hommes, sans consulter en cela son propre avantage ni celui de personne en particulier. Cette marche et la supériorité qu'elle lui donnait sur eux, fut la grande source de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux sa morale à son profit, de tenir si peu à son intérêt et au leur; et de montrer tout franchement l'abus des lettres et la forfanterie du métier d'auteur, sans se soucier de l'application qu'on ne manquerait pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établissait, ni la fureur qu'il allait inspirer à ceux qui se vantent d'être les arbitres de la renommée, les distributeurs de la gloire et de la réputation des actions des hommes, mais qui ne se vantent pas, que je sache, de faire cette distribution avec justice et désintéressement. Abhorrant la satire autant qu'il aimait la vérité, on le vit toujours distinguer honorablement les particuliers et les combler de sincères éloges, lorsqu'il avançait des vérités générales dont ils auraient pu s'offenser. Il fesait

sentir que le mal tenait à la nature des choses, et le bien aux vertus des individus. Il fesait et pour ses amis, et pour les auteurs qu'il jugeait estimables, les mêmes exceptions qu'il croyait mériter; et l'on sent en lisant ses ouvrages, le plaisir que prenait son cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en sentaient moins dignes qu'il ne les avait crus, et dont la conscience repoussait en secret ces éloges, s'en irritant à mesure qu'ils les méritaient moins, ne lui pardonnèrent jamais d'avoir si bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchaient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par sa conduite déprisé tacitement, quoiqu'involontairement, la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs, leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencèrent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain sévère en un brouillon séditieux, son amour pour la liberté légale en une licence effrénée, et son respect pour les lois en aversion pour les princes. Ils l'accusèrent de vouloir renverser en tout l'ordre de la société, parce qu'il s'indignait qu'osant consacrer sous ce nom les

plus funestes désordres, on insultât aux misères du genre-humain, en donnant les plus criminels abus pour les lois dont ils sont la ruine. Sa colère contre les brigandages publics, sa haine contre les puissans fripons qui les soutiennent, son intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les remplissent, on l'accusa de les mépriser personnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il fesait à tous, furent tournés en autant de satires particulières, dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inspire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de ses intentions l'audace de prononcer hautement et sans crainte, des jugemens dictés par le seul amour de la justice et de la vérité : mais rien n'expose en même-temps à tant de dangers et de risques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace qui précipite un homme ardent dans tous les piéges qu'ils lui tendent, et le livrant à une impétuosité sans règle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche et genéreuse, mais qu'ils savent

transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de sentimens élevés et nobles, n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent; et ne pouvant croire que l'amour de la justice et du bien public puisse exciter un pareil zèle, ils leur controuvent toujours des motifs personnels semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux, et sans lesquels on ne les verrait jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins est un mépris mérité. Celui que *J. J.* avait marqué pour tout cet ordre social prétendu, qui couvre en effet les plus cruels désordres, tombait bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent, et qui, par cette constitution même, sont nécessités à être ce qu'ils sont. Il avait toujours fait une distinction très-judicieuse entre les personnes et les conditions, estimant souvent les premières, quoique livrées à l'esprit de leur état, lorsque le naturel reprenait de temps à autre quelque ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui sont bien nés. L'art de vos messieurs fut de présenter les choses sous un

tout autre point de vue, et de montrer en lui comme haine des hommes, celle que, pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils se font. Il paraît qu'ils ne s'en sont pas tenus à ces imputations générales, mais que, lui prêtant des discours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions, ni mensonges, pour irriter contre lui l'amour-propre, et dans tous les états, et chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, si elle est juste, peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que dans les écrits qu'on fait passer sous son nom, l'on a pris un soin particulier de lui faire insulter brutalement tous les états de la société, et de changer en odieuses personnalités les reproches francs et forts qu'il leur fait quelquefois. Ce soupçon lui est venu (13) sur ce que dans plusieurs lettres anonymes et autres, on lui rappelle des choses comme étant dans ses écrits, qu'il n'a jamais songé à y mettre.

(13) C'est ce qu'il m'est impossible de vérifier, parce que ces messieurs ne laissent parvenir jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer sous mon nom.

Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaisamment en question si les marins étaient des hommes.* Dans un autre, un officier lui avoue modestement que, selon l'expression de lui *J. J.*, lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ses camarades.* Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue faussement, avec la plus grande confiance, et qui sont outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de temps qu'un homme-de-lettres de sa plus ancienne connaissance, et pour lequel il avait conservé de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui, on l'en guérit en lui persuadant que *J. J.* travaillait à une critique amère de ses écrits.

Tels sont à-peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer et fomenter cette animosité si vive et si générale dont il est l'objet, et qui, s'attachant particulièrement à sa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour sa personne, le soin de l'avilir encore par cet air de faveur et de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent sont plus dans le cas de s'appli-

quer les reproches qu'il fait à son siècle et à ses contemporains. Les fripons publics, les intrigans, les ambitieux, dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion, de toute conscience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr et le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes gens trompés. En l'entendant seulement nommer les premiers ont peine à se contenir, et la modération qu'ils tâchent d'affecter se dément bien vîte, s'ils n'ont pas besoin de masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'était que celle du vice, la proportion se renverserait; la haine des gens de bien serait plus marquée, les méchans seraient plus indifférens. L'observation contraire est générale, frappante, incontestable, et pourrait fournir bien des conséquences : contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée s'étend, se communique de proche en proche, dans les familles, dans les sociétés, et devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermit dans les enfans par l'éducation, et dans

les jeunes gens par l'opinion publique. C'est encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération secrète de vos dames et de vos messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse est nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos messieurs, dont les plus adroits se sont chargés de ce département. C'est d'eux que tous les apprentifs philosophes prennent l'attache; c'est de leurs mains que sont placés les gouverneurs des enfans, les secrétaires des pères, les confidens des mères; rien dans l'intérieur des familles ne se fait que par leur direction, sans qu'ils paraissent se mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine et leur animosité dans les séminaires, dans les colléges; et toute la génération naissante leur est dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des jésuites ils furent leurs plus ardens ennemis, sans doute par jalousie de métier; et maintenant gouvernant les esprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernaient les consciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils savent mieux se cacher en agissant, et subs-

tituant peu-à-peu l'intolérance philosophique à l'autre, ils deviennent, sans qu'on s'en apperçoive, aussi dangereux que leurs prédécesseurs. C'est par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à *J. J.* d'être moins tourmentée dans son enfance, plus saine, et mieux constituée dans tous les âges, loin de lui en savoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés, et dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait, lui fait chercher à l'avilir et le déprimer avec plus de zèle encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues et aux promenades l'infortuné *J. J.* entouré de gens qui, moins par curiosité que par dérision, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent, s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité française : vous trouverez toujours que les plus insultans, les plus moqueurs, les plus acharnés sont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage et de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siècle : mais celui-ci est particu-

lièrement un siècle haineux et malveillant par caractère. (14) Cet esprit cruel et méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans toutes les affaires publiques; il suffit seul pour mettre à la mode, et faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode, la lui a fait adopter avec fureur et prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont accoutumés à porter dans la société ce même ton de maître sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte, et à traiter avec un mépris apparent, qui n'est qu'une haine plus insolente, tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions irrascibles qui tiennent à l'amour-

(14) *Fréron* vient de mourir. On demandait qui ferait son épitaphe. *Le premier qui crachera sur sa tombe*, répondit à l'instant M. *M****. Quand on ne m'aurait pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurais deviné qu'il partait d'une bouche philosophe, et qu'il était de ce siècle-ci.

propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans, ils ont fini par prescrire en leur propre nom les lois que ceux-là leur avaient dictées, et à voir dans toute résistance la plus coupable rébellion. Une génération de despotes ne peut être ni fort douce ni fort paisible; et une doctrine si hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'est pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, et réprimante pour soi, l'orgueil des sectateurs. De-là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames, ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui, plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour savoir s'occuper de soi; on ne sait plus que haïr, et l'on ne tient point à son propre parti par attachement, encore moins par estime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos messieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, et qu'ils n'out eu qu'à tourner en-

suite contre *J. J.* (15) qui, tout aussi peu propre à recevoir la loi qu'à la faire, ne pouvait par cela seul manquer dans ce nouveau système, d'être l'objet de la haine des chefs et du dépit des disciples : la foule empressée à suivre une route qui l'égare, ne voit pas avec plaisir ceux qui, prenant une route contraire, semblent par-là lui reprocher son erreur (16).

Qui connaîtrait bien toutes les causes concourantes, tous les différens ressorts mis en

(15) Dans cette génération nourrie de philosophie et de fiel, rien n'est si facile aux intrigans que de faire tomber sur qui il leur plaît cet appétit général de haïr. Leurs succès prodigieux en ce point, prouvent encore moins leurs talens que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime et d'attachement pour les uns, ne sont en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurais dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs, qui est de satisfaire à mes dépens leurs passions haineuses, de faire le mal par leurs satellites, et de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *Système de la nature*, la *Philosophie de la nature*, la note du roman de Mme. d'*Ormoy*, etc. etc.

œuvre pour exciter dans tous les états cet engouement haineux, serait moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle est donné, chacun suivant le torrent, en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment, quand on le voit être celui de tout le monde ? comment douter que l'objet d'une haine aussi universelle soit réellement un homme odieux ? Alors plus les choses qu'on lui attribue sont absurdes et incroyables, plus on est prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule est par cela seul assez prouvé. S'il s'agissait d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croirait à ses propres yeux, ou bientôt une interprétation subite la changerait du blanc au noir. Les méchans ne croient ni à la vertu ni même à la bonté ; il faut être déjà bon soi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi, et il est presque impossible qu'un homme réellement bon demeure ou soit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainsi disposés, tout le reste devint facile. Dès-lors vos messieurs auraient pu, sans aucun détour, persécuter ouvertement *J. J.* avec l'approbation publique ; mais

mais ils n'auraient assouvi qu'à demi leur vengeance ; et se compromettre vis-à-vis de lui, était risquer d'être découverts. Le système qu'ils ont adopté, remplit mieux toutes leurs vues et prévient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sûreté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, et chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre ; il est si doux d'assouvir saintement une passion, et de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu ! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disait avec complaisance : « Ah que je suis généreux ! C'est « pour son bien que je le diffame, c'est pour « le protéger que je l'avilis ; et l'ingrat loin « de sentir mon bienfait s'en offense ! mais « cela ne m'empêchera pas d'aller mon train « et de le servir de la sorte en dépit de lui ». Voilà comment, sous le prétexte de pourvoir à sa sûreté, tous, en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos messieurs, et, comme écrivait *J. J.* à

*M. **, sont si fiers d'être des traitres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable et voir les choses comme elles sont ? On verrait *Socrate*, *Aristide*, on verrait un ange, on verrait DIEU même avec des yeux ainsi fascinés, qu'on croirait toujours voir un monstre infernal.

Mais quelque facile que soit cette pente, il est toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle soit universelle, que tous la suivent sans exception, que pas un seul n'y résiste et ne proteste, que la même passion entraîne en aveugle une génération toute entière, et que le consentement soit unanime dans un tel renversement du droit de la nature et des gens.

Je conviens que le fait est très-extraordinaire, mais en le supposant très-certain, je le trouverais bien plus extraordinaire encore, s'il avait la vertu pour principe : car il faudrait que toute la génération présente se fût élevée par cette unique vertu, à une sublimité qu'elle ne montre assurément en nulle autre chose, et que parmi tant d'ennemis qu'a *J. J.*, il ne s'en trouvât pas un seul qui eût la maligne franchise de gâter la

merveilleuse œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits, puissans, intrigans, concertés de longue main, abusant les uns par de fausses apparences, et animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes, en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication, il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout d'un coup toute entière, et sans aucune exception, en autant d'anges célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à protéger et à laisser libre, malgré les attentats et les crimes qu'il continue de commettre tout à son aise, sans que personne au monde ose, tant on craint de lui déplaire, songer à l'en empêcher, ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux suppositions vous paraît la plus raisonnable et la plus admissible ?

Au reste, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premièrement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la

pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal secret entre un petit nombre de conjurés ; ils n'ont laissé voir au reste des hommes que ce qu'il fallait pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvait l'émouvoir, et n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeait la partie de l'exécution qui lui était confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tient le fond de la trame ; et de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connaissent assez leur victime, pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier complot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reste des complices, plus ou moins coupables, se fait illusion sur des manœuvres qui, selon eux, tendent moins à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractère particulier, par sa passion favorite. S'il était possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât et s'éclairât par des confidences réciproques, ils seraient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveraient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, et des motifs non-seule-

ment différens, mais souvent contraires, par lesquels on les a fait concourir tous à l'œuvre commune, sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. *J. J.* lui-même sait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers, à Trye, à Monquin, des personnes d'un vrai mérite, qui trompées plutôt que séduites, et qui, sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laissé, malgré l'opinion qu'elles avaient de lui, de le rechercher avec le même empressement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les ois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable; et l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manières, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dérision comme infortuné.

De plus; quoique personne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui serait se compromettre à pure perte, pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant

tant de manœuvres et de mines souterraines ; s'en indignent, refusent d'y concourir, et gémissent en secret sur l'innocence opprimée ! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de pièges, refusent de le juger sans l'avoir entendu, et jugeant seulement ses adroits persécuteurs, pensent que des gens à qui la ruse, la fausseté, la trahison, coûtent si peu, pourraient bien n'être pas plus scrupuleux sur l'imposture ! Suspendus entre la force des preuves qu'on leur allègue, et celles de la malignité des accusateurs, ils ne peuvent accorder tant de zèle pour la vérité avec tant d'aversion pour la justice, ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent, avec tant d'art à gauchir devant lui et se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité, sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahison, sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste, mais faible, se retire alors de la foule, reste dans son coin, et n'osant s'exposer, plaint tout bas l'opprimé, craint l'oppresseur, et se tait. Qui peut savoir combien d'honnêtes gens sont dans ce cas ? ils ne se font ni voir, ni sentir ; ils laissent le champ

libre à vos messieurs jusqu'à ce que le moment de parler sans danger arrive. Fondé sur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raisonnable peut-on soutenir que cela n'est pas? Voilà, Monsieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduisez, et qu'au reste je ne me charge pas de résoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne puisse ébranler la persuasion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, et j'ai compris que c'était pour me reprocher le soin superflu de vous établir un fait, dont vous convenez si bien vous-même que vous le tournez en objection contre moi, savoir qu'il n'est pas vrai que tout le monde soit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paraissant nous accorder sur ce point, nous sommes néanmoins de sentimens tout contraires, en ce que, selon vous, ceux qui ne sont pas du complot pensent sur *J. J.* tout comme ceux qui en sont, et que, selon moi, ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre exception que je n'admets pas, et la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant

sur des personnes différentes, s'excluent mutuellement ou du-moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire sur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à présent.

D'honnêtes gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot et ne pas haïr *J. J.*, voient cependant en lui tout ce que disent y voir ses plus mortels ennemis; comme s'il en avait qui convinssent de l'être et ne se vantassent pas de l'aimer! En me fesant cette objection, vous ne vous êtes pas rappelé celle-ci qui la prévient et la détruit. S'il y a complot, tout par son effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne sont pas du complot; et quand ils croient voir par leurs yeux, ils voient, sans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces personnes dont vous parlez ne sont pas de mauvaise foi, du-moins elles sont certainement prévenues comme tout le public, et doivent par cela seul voir et juger comme lui. Et comment vos messieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auraient-ils négligé de porter cet avantage aussi loin qu'il pouvait aller? Ceux qui dans cette persuasion générale ont écarté la plus sûre épreuve pour distinguer le vrai du faux, ont

beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela seul ils en sont aux miens : et moi qui sens dans ma conscience, qu'où ils croyent voir la certitude et la vérité il n'y a qu'erreur, mensonge, imposture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur persuasion, et que s'ils avaient aimé sincèrement la vérité, ils ne l'eussent bientôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abusés? Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, et qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent et détournent tout au gré de leur passion ; et à force de subtilités, donnent aux choses les plus contraires à leurs idées, l'interprétation qui les y peut ramener. Les personnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions nécessaires pour surmonter ces illusions ?

LE FRANÇAIS.

Mais, monsieur *Rousseau*, y pensez-vous, et qu'exigez-vous là du public? Avez-vous pu croire qu'il examinerait la chose aussi scrupuleusement que vous ?

ROUSSEAU.

Il en eût été dispensé sans doute, s'il se fût abstenu d'une décision si cruelle : mais en prononçant souverainement sur l'honneur et sur la destinée d'un homme, il n'a pu, sans crime, négliger aucun des moyens essentiels et possibles de s'assurer qu'il prononçait justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject, et ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans *J. J.* puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je pense exactement comme vous sur cet article, mais je suis aussi certain que d'aucune vérité qui me soit connue, que cette abjection que vous lui reprochez est de tous les vices le plus éloigné de son naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire, il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. *J. J.* est faible sans doute, et peu capable de vaincre ses passions ! Mais il ne peut avoir que les passions relatives à son caractère, et des tentations basses ne sauraient approcher de son cœur. La source de toutes ses consolations est dans l'estime de lui-même. Il serait le plus vertueux des

hommes, si sa force répondait à sa volonté. Mais avec toute sa faiblesse il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans son ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le seul qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte, contre laquelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardens désirs de son cœur, et le force à leur donner le change en mille façons souvent blâmables. Voilà l'unique source de tout le mal qu'il a pu faire, mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh! comment ne voyez-vous pas combien vos messieurs eux-mêmes sont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'est que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire, et d'une rage qu'ils cachent très-mal? La preuve en est manifeste. On ne s'inquiète point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils sont; on fait à leur égard, non pas ce que font vos messieurs à l'égard de *J. J.*, mais ce que lui-

même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue; tous ces procédés sont très-concordans de leur part : mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont guère de la sienne; et ces indignités auxquelles vous revenez, sont-elles mieux prouvées que les crimes sur lesquels vous n'insistez plus? Non, Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milieu possible entre tout admettre et tout rejeter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes et faux, mais rendus croyables à force de prévention; tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les basses friponneries; les autres sur des faits vrais, mais faussement interprétés; tels que sa dureté, son dédain, son humeur colère et repoussante, l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages, sur-tout aux quidams cajoleurs et pleureux, et aux arrogans malappris.

Comme je ne défendrai jamais *J. J.* accusé d'assassinat et d'empoisonnement, je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles, un monstre de débauche, un petit

petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte, je ne puis que le plaindre, et vous plaindre aussi, vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice, en y regardant de plus près, et fesant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du sexe! Eh! j'ai grand'peur que ce ne soit l'excès contraire qui l'a perdu, et que, s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il est bien aisé de faire à son arrivée retirer les filles de la maison; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon la maligne disposition des parens envers lui?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre et si affectée? et qu'en dut-il penser à son arrivée à Paris, lui qui venait de vivre à Lyon très-familièrement dans une maison très-estimable, où la mère et trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge et de la beauté, l'accablaient à l'envi d'amitiés et de caresses? Est-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes, est-ce par des manières ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne et nouvel accueil qui

l'attendait à Paris en les quittant ? et même encore aujourd'hui, des mères très-sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible satyre, devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs chez elles et en leur présence ? En vérité, que des farces aussi grossières puissent abuser un moment les gens sensés, il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eût osé publier tout cela dix ans plutôt, et lorsque l'estime des honnêtes gens, qu'il eut toujours dès sa jeunesse, était montée au plus haut degré ; ces opinions, quoique soutenues des mêmes preuves, auraient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empressent de les adopter ? Non, sans doute ; ils les auraient rejetées avec indignation. Ils auraient tous dit : « Quand un homme est « parvenu jusqu'à cet âge avec l'estime pu- « blique, quand sans patrie, sans fortune « et sans asile, dans une situation gênée, et « forcé, pour subsister, de recourir sans « cesse aux expédiens, on n'en a jamais em- « ployé que d'honorables, et qu'on s'est « fait toujours considérer et bien vouloir « dans sa détresse, on ne commence pas

« après l'âge mûr, et quand tous les yeux
« sont ouverts sur nous, à se dévoyer de la
« droite route pour s'enfoncer dans les sen-
« tiers bourbeux du vice ; on n'associe point
« la bassesse des plus vils fripons avec le
« courage et l'élévation des ames fières, ni
« l'amour de la gloire aux manœuvres des
« filoux ; et si quarante ans d'honneur per-
« mettaient à quelqu'un de se démentir si
« tard à ce point, il perdrait bientôt cette
« vigueur de sentiment, ce ressort, cette
« franchise intrépide qu'on n'a point avec
« des passions basses, et qui jamais ne sur-
« vit à l'honneur. Un fripon peut être lâche,
« un méchant peut être arrogant ; mais la
« douceur de l'innocence et la fierté de la
« vertu ne peuvent s'unir que dans une belle
« ame ».

Voilà ce qu'ils auraient tous dit ou pensé, et ils auraient certainement refusé de le croire atteint de vices aussi bas, à moins qu'il n'en eût été convaincu sous leurs yeux. Ils auraient du-moins voulu l'étudier eux-mêmes, avant de le juger si décidément et si cruellement. Ils auraient fait ce que j'ai fait ; et avec l'impartialité que vous leur supposez, ils auraient tiré de leurs recherches la même

conclusion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela ; les preuves les plus ténébreuses, les témoignages les plus suspects leur ont suffi pour se décider en mal sans autre vérification, et ils ont soigneusement évité tout éclaircissement qui pouvait leur montrer leur erreur. Donc, quoi que vous en puissiez dire, ils sont du complot ; car ce que j'appelle en être n'est pas seulement être dans le secret de vos messieurs, je présume que peu de gens y sont admis ; mais c'est adopter leur inique principe ; c'est se faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde, et de cacher au seul accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui, et les raisons sur lesquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, et de faire entendre les siennes : car si-tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé, et il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés, et mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendait de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son

esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, et à le couvrir même d'un vernis de bénéficence et de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimait que par force, et dont les singularités n'étaient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la première accusation qui l'a fait déchoir tout-d'un-coup du titre d'honnête homme qu'il avait porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'ame saine et croit vraiment à la probité, ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrais commettre un crime, s'il était possible, ou faire une action basse à milord *Maréchal* (17) que je n'en croirais pas à mes yeux. Quand j'ai cru de *J. J.* tout ce que vous m'avez prouvé c'était en le sup-

(17) Il est vrai que milord *Maréchal* est d'une illustre naissance, et *J. J.* un homme du peuple ; mais il faut penser que *Rousseau*, qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien sublime de la haute vertu des gens de qualité, et que l'histoire de *J. J.* ne doit pas naturellement aggrandir cette opinion.

posant convaincu. Changer à ce point, sur le compte d'un homme estimé durant toute sa vie, n'est pas une chose facile : mais aussi ce premier pas fait, tout le reste va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un seul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'est moins surprenant que le passage de la méchanceté à l'abjection, et ce n'est pas la peine de mesurer si soigneusement l'intervalle qui peut quelquefois séparer un scélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à son aise l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela, ses actions bonnes ou indifférentes changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés et un peu d'interprétation, et l'on rétracte alors ses jugemens avec autant d'assurance que si ceux qu'on leur substitue étaient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on sait ou qu'on croit savoir d'ailleurs. Rien n'est si manifeste aussi-tôt qu'on y regarde; on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt ; mais c'est qu'on était si distrait, ou si prévenu, qu'on ne portait pas son attention de ce côté; c'est qu'on est si bien soi-

même, qu'on ne peut supposer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engouement devenu général parvient à l'excès, on ne se contente plus de tout croire ; chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, et tout le monde s'affectionnant à ce systeme, se pique d'y apporter du sien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne sont pas plus empressés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation passe en preuve invincible, et si l'on apprenait aujourd'hui qu'il s'est commis un crime dans la lune, il serait prouvé demain, plus clair que le jour, à tout le monde, que c'est *J. J.* qui en est l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée, une fois bien établie, il est donc très-naturel qu'il en résulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce sera toujours à dessein ; est-elle à son avantage ? c'est une friponnerie : est-elle à son préjudice ? c'est une ruse. Un homme ainsi vu, quelque sujet qu'il soit aux oublis, aux distractions, aux balourdises, ne peut plus rien avoir de tout cela : tout ce qu'il fait par inadvertance est toujours vu comme fait exprès. Au contraire, les oublis, les omis-

sions, les bévues des autres à son égard, ne trouvent plus créance dans l'esprit de personne ; s'il les relève, il ment ; s'il les endure, c'est à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquo dont il restera chargé ; et ce sera beaucoup si des laquais gagnés ou peu fidèles, trop instruits des sentimens des maîtres à son égard, ne sont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ses dépens ; bien sûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en sa présence, et que quand cela arriverait, un peu d'effronterie, aidée des préjugés des maîtres, les tirerait d'affaire aisément.

J'ai supposé, comme vous, ceux qui traitent avec lui, tous sincères et de bonne foi ; mais si l'on cherchait à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité sa vivacité, son étourderie, ses distractions, sa mauvaise mémoire ne donneraient-elles pas pour cela ?

D'autres causes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos messieurs par ses confessions, qu'ils appellent ses mémoires, une prise sur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont si peu d'hommes étaient capables, et dont bien

moins encore étaient dignes, a initié le public dans toutes ses faiblesses, dans toutes ses fautes les plus secrètes. L'espoir que ses confessions ne seraient vues qu'après sa mort, lui avait donné le courage de tout dire, et de se traiter avec une justice souvent même trop rigoureuse. Quand il se vit défiguré parmi les hommes au point d'y passer pour un monstre, la conscience, qui lui fesait sentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui seul peut-être eut, et aura jamais de se montrer tel qu'il était; il crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son ame, et révélant ses confessions, l'explication si franche, si simple, si naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite, portant avec elle son propre témoignage, ferait sentir la vérité de ses déclarations, et la fausseté des idées horribles et fantastiques qu'il voyait répandre de lui, sans en pouvoir découvrir la source. Bien loin de soupçonner alors vos messieurs, la confiance en eux de cet homme si défiant, alla non-seulement jusqu'à leur lire cette histoire de son ame, mais jusqu'à leur en laisser le dépôt assez long-temps. L'usage qu'ils ont fait de cette imprudence, a été d'en

tirer parti pour diffamer celui qui l'avait commise; et le plus sacré dépôt de l'amitié est devenu dans leurs mains l'instrument de la trahison. Ils ont travesti ses défauts en vices, ses fautes en crimes, les faiblesses de sa jeunesse en noirceurs de son âge mûr : ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis d'aimable et de bon dans son ame; et ce qui n'est que des singularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide, est devenu par leurs soins une horrible dépravation de cœur et de goût. Enfin toutes leurs manières de procéder à son égard, et des allures dont le vent m'est parvenu, me portent à croire que pour décrier ses confessions après en avoir tiré contre lui tous les avantages possibles, ils ont intrigué, manœuvré dans tous les lieux où il a vécu, et dont il leur a fourni les renseignemens, pour défigurer toute sa vie, pour fabriquer avec art des mensonges qui en donnent l'air à ses confessions, et pour lui ôter le mérite de la franchise, même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh! puisqu'ils savent empoisonner ses écrits qui sont sous les yeux de tout le monde, comment n'empoisonneraient-ils pas sa vie, que

le public ne connaît que sur leur rapport ?

L'Héloïse avait tourné sur lui les regards des femmes ; elles avaient des droits assez naturels sur un homme qui décrivait ainsi l'amour ; mais n'en connaissant guère que le physique, elles crurent qu'il n'y avait que des sens très-vifs qui pussent inspirer des sentimens si tendres : et cela put leur donner de celui qui les exprimait, plus grande opinion qu'il ne la méritait peut-être. Supposez cette opinion portée chez quelques-unes jusqu'à la curiosité, et que cette curiosité ne fût pas assez tôt devinée ou satisfaite par celui qui en était l'objet, vous concevrez aisément dans sa destinée, les conséquences de cette balourdise.

Quant à l'accueil sec et dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai souvent été le témoin moi-même, et je conviens qu'en pareille situation cette conduite serait fort imprudente dans un hypocrite démasqué qui, trop heureux qu'on voulût bien feindre de prendre le change, devrait se prêter, avec une dissimulation pareille, à cette feinte, et aux apparens ménagemens qu'on ferait semblant d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher

à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, et de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat? De quel œil voulez-vous qu'il envisage les perfides empressemens des traîtres qui l'obsèdent, et qui tout en affectant le plus pur zèle, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les piéges de ceux qui les emploient? Il faudrait, pour les accueillir, qu'il fût en effet tel qu'ils le supposent; il faudrait qu'aussi fourbe qu'eux, et feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendît trahison pour trahison. Tout son crime est d'être aussi franc qu'ils sont faux; mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les signes les plus manifestes de son impatience ou de son dédain, n'ont rien qui les rebute. Il les outragerait ouvertement, qu'ils ne s'en iraient pas pour cela. Tous de concert laissant à sa porte les sentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'insensibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, et sont auprès de lui comme il devrait être auprès d'eux, s'il était tel qu'ils le représentent; et comment voulez-vous qu'il leur montre une estime qu'ils ont pris si grand soin de ne lui pas laisser? Je conviens que le mépris d'un

homme qu'on méprise soi-même est facile à supporter : mais encore n'est-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage insidieux, pour peu qu'il croie appercevoir au fond des ames des sentimens naturellement honnêtes, et quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguer. Je ris de sa simplicité, et je l'en fais rire lui-même. Il espère toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du-moins n'auront plus le courage de le haïr, et croit, à force de franchise, toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit ; il le voit lui-même, et après tant de tristes expériences, il doit enfin savoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggère, et les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévèrement un infortuné, vous auriez senti que dans une situation pareille à la sienne, et victime d'aussi détestables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du-moins se livrer, pour ce qui l'entoure, à ses penchans naturels, dont vos messieurs se sont servis si long-temps, et avec tant de succès, pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus,

sans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus sur ses œuvres présentes qu'il faut le juger, même quand on pourrait en avoir le narré fidèle. Il faut rétrograder vers les temps où rien ne l'empêchait d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intùs et in cute*, pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les temps heureux de sa vie, et dans ceux même où, déjà la proie de vos messieurs, il ne s'en doutait pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfesant et doux qu'il était, et passait pour être, avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis, dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractère, les regrets des habitans l'ont toujours suivi dans sa retraite; et seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos dames et vos messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'est seulement tandis qu'elles étaient encore fraîches, qu'on a pu les distinguer. Montmorenci,

plus près de nous, offre un exemple frappant de ces différences. Grâce à des personnes que je ne veux pas nommer, et aux oratoriens devenus, je ne sais comment, les plus ardens satellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement, et j'ose dire, de la vénération qu'on y eut jadis pour *J. J.*, et tant qu'il y vécut, et après qu'il en fut parti : mais les traditions du-moins en restent encore dans la mémoire des honnêtes gens, qui fréquentaient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à se livrer, et souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines ; et j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte, n'ôtait rien à l'impression qu'elles font sur son cœur. Celles que le temps adoucit le moins, se réduisent à deux principales, qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses ennemis. La première est de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes, et secourable aux malheureux, soit en lui en ôtant les moyens, soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passe-port, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéresser pour eux, qu'afin de s'insinuer dans sa confiance,

l'épier et le trahir. La façon dont ils se présentent, le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décèle en eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont, avec des lieux communs de collége, et des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent, que de sottes déclamations contre les grands et les riches, par lesquelles on croit bien le leurrer, d'amers sarcasmes sur tous les états, d'aigres reproches à la fortune, de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre, et par compagnie, l'autre grand homme à qui elle s'adresse, des honneurs et des biens qui leur étaient dus, pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées de-là, qu'il n'existe point de providence; de pathétiques déclarations de la prompte assistance dont on a besoin, suivies de fières protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire, par la confidence de la ferme résolution où l'on est de se tuer, et par l'avis que cette résolution sera mise en exécution *sonicà*, si l'on

ne reçoit bien vîte une réponse satisfesante à la lettre.

Après avoir été plusieurs fois très-sottement la dupe de ces menaçans suicides, il a fini par se moquer et d'eux, et de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, et substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures et les outrages qu'elle essuie journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés, à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amène, et des gens qui les envoient. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille, et de ne vouloir pas s'en laisser subjuguer ? Il lui faudrait vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre ; car son temps et sa peine ne coûtent rien à vos messieurs (18) : il lui

(18) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines, et qui sont en assez grand nombre. Au moment même où

faudrait dix mains et dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets, dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume, et la grande bonté de son cœur; car c'est toujours là l'ordinaire refrein de ces personnages sincères. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des essaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise, sans qu'il ose s'y dérober; et tout ce qui peut lui arriver de plus heureux, est de s'en délivrer avec de l'argent, dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'est enfin déterminé, par une réflexion très-simple, à se conduire comme il fait, avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés et de soins généreux, vos messieurs parvenus à le rendre exécrable à tout le monde, ne lui ont plus laissé l'estime

j'écris ceci, une dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des innocens. J'y aurais pu faire assez bien mes affaires.

de personne. Tout homme ayant de la droiture et de l'honneur, ne peut plus qu'abhorrer et fuir un être ainsi défiguré ; nul homme sensé n'en peut rien espérer de bon. Dans cet état, que peut-il donc penser de ceux qui s'adressent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des services ou son amitié, qui, dans l'opinion qu'ils ont de lui, désirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des scélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de personne, l'intérêt qu'il pourrait prendre à eux ne ferait que leur nuire aussi bien qu'à lui ; que tout l'effet de sa recommandation, serait, ou de les perdre s'ils avaient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres, destinés à l'enlacer par ses propres bienfaits. En toute supposition possible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laisse pas de recourir à lui, n'est-il pas lui-même un homme jugé ; et quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils misérables ! S'ils n'étaient pas des fourbes, ne seraient-ils pas toujours des infâmes? et qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il méprise,

n'est-il pas lui-même encore plus méprisable que lui ?

Si tous ces empressés ne venaient que pour voir, et chercher ce qui est, sans doute il aurait tort de les éconduire ; mais pas un seul n'a cet objet, et il faudrait bien peu connaître les hommes, et la situation de *J. J.*, pour espérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui sont payés veulent gagner leur argent, et ils savent bien qu'ils n'ont qu'un seul moyen pour cela, qui est de dire, non ce qui est, mais ce qui plaît, et qu'ils seraient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mus par leur passion, ne verront jamais que ce qui la flatte ; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interprêter à sa mode. Le blanc et le noir, le pour et le contre, leur servent également. Donne-t-il l'aumône ? ah, le caffard ! la refuse-t-il ? voilà cet homme si charitable ! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'est un tartuffe ; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'est un satyre ; s'il lit la gazette (19), il médite une conspiration ;

(19) A la grande satisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triste lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu

s'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient. Trouvez à un homme ainsi vu, quelque propos qui soit innocent, quelque action qui ne soit pas un crime, je vous en défie.

Si l'administration publique elle-même eût été moins prévenue, ou de bonne foi, la constante uniformité de sa vie égale et simple l'eût bientôt désabusée; elle aurait compris qu'elle ne verrait jamais que les mêmes choses, et que c'était bien perdre son argent, son temps, et ses peines, que d'espionner un homme qui vivait ainsi. Mais comme ce n'est pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, et qu'au-lieu d'étudier son caractère, on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il se conduise bien ou mal, et qu'il soit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, est d'être assez au fait de sa conduite; pour avoir des points fixes sur lesquels on puisse appuyer le système d'im-

tout-à-fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni frères; habitée par des êtres qui ne me sont rien, elle est pour moi comme une autre sphère; et je suis aussi peu curieux désormais d'apprendre ce qui se fait dans le monde, que ce qui se passe à bicêtre ou aux petites-maisons.

postures dont il est l'objet, sans s'exposer à être convaincus de mensonge, et voilà à quoi l'espionnage est uniquement destiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ses accusateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai sans peine, mais avec cette différence, qu'en parlant d'eux, *Rousseau* ne s'en cache pas. Je ne pense même, et ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir croire que le gouvernement est à son égard dans l'erreur, de bonne foi, mais c'est ce qui m'est impossible. Quand je n'aurais nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on suit avec lui, m'en fournirait une invincible. Ce n'est point aux méchans qu'on fait toutes ces choses-là, ce sont eux qui les font aux autres.

Pesez la conséquence qui suit de-là. Si l'administration, si la police elle-même trempe dans le complot, pour abuser le public sur le compte de *J. J.*, quel homme au monde, quelque sage qu'il puisse être, pourra se garantir de l'erreur à son égard ?

Que de raisons nous font sentir que dans l'étrange position de cet homme infortuné, personne ne peut plus juger de lui avec cer-

titude, ni sur le rapport d'autrui, ni sur aucune espèce de preuve. Il ne suffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par soi-même, ou s'abstenir de juger. Ici, par exemple, il est clair comme le jour, qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté et d'incommisération, mérité ou non, lui serait toujours également inévitable : car supposé un moment qu'il remplît de toutes ses forces les devoirs d'humanité, de charité, de bienfesance dont tout homme est sans cesse entouré, qui est-ce qui lui rendrait dans le public la justice de les avoir remplis ? Ce ne serait pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne serait pas ceux envers qui il les aurait remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres et créatures de vos messieurs ; ce serait encore moins vos messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourrait chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui fesant des devoirs à leur mode, pour le blâmer de ne les pas remplir, ils tairaient les véritables qu'il aurait remplis de tout son cœur, et lui

feraient le même reproche avec le même succès ; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il était bienfesant et bon, quand livré sans gêne à son naturel, il suivait en toute liberté ses penchans ; et maintenant qu'il se sent entravé de mille piéges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans ; maintenant qu'il ne sait pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit noté, c'est ce temps qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie, et se livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de band ts dont l'accuse aujourd'hui le public ! Convenez que voilà un hypocrite bien bête, et un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurais rien vu par moi-même, cette seule réflexion me rendrait suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudrait-il pas, dans sa position, qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étaient réels, d'en dérober un moment la connaissance au public ?

Ces réflexions sur les friponneries qu'il s'est mis à faire, et sur les bonnes œuvres qu'il ne

ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait et publie encore, et dont il se cache si heureusement que tout le monde, aussi-tôt qu'ils paraissent, est instruit qu'il en est l'auteur. Quoi! Monsieur, ce mortel si ombrageux, si farouche, qui voit à peine approcher de lui un seul homme qu'il ne sache, ou ne croie être un traître; qui sait ou qui croit que le vigilant magistrat, chargé des deux départemens de la police et de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets, ne laisse pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, et de les confier sans crainte au tiers et au quart pour les faire imprimer en grand secret? Ces livres s'impriment, se publient, se débitent hautement sous son nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avait peur de n'être pas connu; et mon butor, sans voir, sans soupçonner même cette manœuvre si publique, sans jamais croire être découvert, va toujours prudemment son train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours se confiant à des confidens si discrets, et toujours ignorant qu'ils se moquent de lui! Que de stupidité pour tant de finesse! que de confiance pour un homme aussi soupçonneux!

Tout cela vous paraît-il donc si bien arrangé, si naturel, si croyable ? Pour moi, je n'ai vu dans *J. J.* aucun de ces deux extrêmes. Il n'est pas aussi fin que vos messieurs, mais il n'est pas non plus aussi bête que le public, et ne se payerait pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à sa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui proposent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voisinage, ces visites, ces lettres lui viennent de plus loin ; et tandis que tant de gens se tourmentent à lui faire faire des livres, dont le dernier cuistre rougirait d'être l'auteur, il pleure amèrement les dix ans de sa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monsieur, les raisons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, et de résister aux penchans de son cœur, pour ne pas s'enlacer lui-même dans les piéges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide, et son goût éloigné de toute ostentation, ne sont pas propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien, et peuvent même, dans une

situation si triste, l'arrêter quand il aurait l'air de se mettre en scène. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris, s'abstenir, malgré lui, d'une bonne œuvre qui se présentait, ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cents personnes; et dans un quartier peu éloigné, mais moins fréquenté, je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte, ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné, sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien sera mal interprété. Il vaudrait mieux sans doute braver l'injustice du public; mais avec une ame haute, et un naturel timide, qui peut se résoudre, en fesant une bonne action qu'on accusera d'hypocrisie, de lire dans les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent? Dans une pareille situation, celui qui voudrait faire encore du bien, s'en cacherait comme d'une mauvaise œuvre, et ce ne serait pas ce secret-là qu'on irait épiant pour le publier.

Quant à la seconde, et à la plus sensible des peines que lui ont faites les barbares qui le tourmentent, il la dévore en secret, elle reste en réserve au fond de son cœur, il ne

s'en est ouvert à personne, et je ne la saurais pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'est par elle que lui ôtant toutes les consolations qui restaient à sa portée, ils lui ont rendu la vie à charge, autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos messieurs, par toute leur conduite à son égard, ce but paraît être de l'amener par degrés, et toujours sans qu'il y paraisse, jusqu'au plus violent désespoir, et sous l'air de l'intérêt et de la commisération, de le contraindre, à force de secrètes angoisses, à finir par les délivrer de lui. Jamais, tant qu'il vivra, ils ne seront, malgré toute leur vigilance, sans inquiétude de se voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténèbres qu'ils renforcent sans cesse autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumière ne perce par quelque fissure, et n'éclaire leurs travaux souterrains. Ils espèrent, quand il n'y sera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils se sont abstenus jusqu'ici de disposer tout-à-fait de lui, soit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat aussi caché que les autres, soit qu'ils se fassent encore un scrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer;

soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complète de sa misère. Quel que soit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre, à force de déchiremens, le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singulièrement appliqués à le navrer de profondes et continuelles blessures, par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savaient combien il était ardent et sincère dans tous ses attachemens, ils se sont appliqués sans relâche à ne lui pas laisser un seul ami. Ils savaient que, sensible à l'honneur, et à l'estime des honnêtes gens, il fesait un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les siens, en couvrant d'opprobre son caractère. Ils ont vanté son esprit pour déshonorer son cœur. Ils le connaissaient ouvert et franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystère et la fausseté; ils l'ont entouré de trahisons, de mensonges, de ténèbres, de duplicité. Ils savaient combien il chérissait sa patrie; ils n'ont rien épargné pour la rendre méprisable, et pour l'y faire haïr. Ils connaissaient son dédain pour le métier d'auteur, combien il déplorait le court

temps de sa vie qu'il perdit à ce triste metier ; et parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font incessamment barbouiller des livres, et ils ont grand soin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils sortent, déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la misère, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvait le plus l'affliger. A force d'outrages sanglans, mais tacites, à force d'attroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels et farouches, ou insultans et moqueurs, ils sont parvenus à le chasser de toute assemblée, de tout spectacle, des cafés, des promenades publiques ; leur projet est de le chasser enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir investi par leurs satellites, de lui rendre enfin la vie si douloureuse, qu'il ne la puisse plus endurer. En un mot, en lui portant à-la-fois toutes les atteintes qu'ils savaient lui être les plus sensibles, sans qu'il puisse en parer aucune, et ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence et

de la résignation. Malgré l'âge et l'adversité, sa santé s'est raffermie et se maintient : le calme de son ame semble le rajeunir ; et quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jeté sur vos objections et vos doutes l'éclaircissement qui dépendait de moi. Cet éclaircissement, je le répète, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux ; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelqu'autre cause encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverais rien du tout à vous répondre, que je n'en resterais pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi et le personnage jugé, et que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choses que je n'ai pu vérifier, et qui me tiendraient peut-être encore en doute, si l'on ne prouvait tout aussi bien beaucoup d'autres choses que je sais très-certainement être fausses ; et quelle autorité peut rester pour être crue en aucune

chose, à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité ? Au-reste, souvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité pour vous ; mais, après les détails dans lesquels je viens d'entrer, vous ne sauriez blâmer qu'il le fasse pour moi, et, quelque appareil de preuves qu'on m'étale en se cachant de l'accusé, tant qu'il ne sera pas convaincu en personne, et moi présent, d'être tel que l'ont peint vos messieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A présent que j'ai fait ce que vous avez désiré, il est temps de vous expliquer à votre tour, et de m'apprendre, d'après vos lectures, comment vous l'avez vu dans ses écrits.

LE FRANÇAIS.

Il est tard pour aujourdhui ; je pars demain pour la campagne : nous nous verrons à mon retour.

Fin du deuxième Dialogue.

TROISIÈME DIALOGUE.

ROUSSEAU.

Vous avez fait un long séjour en campagne.

LE FRANÇAIS.

Le temps ne m'y durait pas. Je le passais avec votre ami.

ROUSSEAU.

Oh ! s'il se pouvait qu'un jour il devînt le vôtre !

LE FRANÇAIS.

Vous jugerez de cette possibilité par l'effet de votre conseil. Je les ai lus enfin, ces livres si justement détestés.

ROUSSEAU.

Monsieur !....

LE FRANÇAIS.

Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre, mais assez pour y avoir trouvé, nombré, recueilli des crimes irrémissibles, qui n'ont pu manquer de faire de leur auteur le plus odieux de tous les monstres, et l'horreur du genre-humain.

ROUSSEAU.

Que dites-vous ? est-ce bien vous qui parlez, et faites-vous à votre tour des énigmes ? De grâce, expliquez-vous promptement.

LE FRANÇAIS.

La liste que je vous présente vous servira de réponse et d'explication. En la lisant, nul homme raisonnable ne sera surpris de la destinée de l'auteur.

ROUSSEAU.

Voyons donc cette étrange liste.

LE FRANÇAIS.

La voilà. J'aurais pu la rendre aisément dix fois plus ample, sur-tout si j'y avais fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur et le corps des gens-de-lettres ; mais ils sont si connus, qu'il suffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute espèce auxquels je me suis borné, et que j'ai notés sans ordre comme ils se sont présentés, je n'ai fait qu'extraire et transcrire fidèlement les passages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, et des qualifications que dut espérer leur auteur si-tôt qu'on put l'en charger impunément.

EXTRAITS.

LES GENS-DE-LETTRES.

1. « Qui est-ce qui nie que les savans sachent mille choses vraies que les ignorans « ne sauront jamais? Les savans sont-ils pour « cela plus près de la vérité ? tout au con- « traire, ils s'en éloignent en avançant, « parce que la vanité de juger fesant encore « plus de progrès que les lumières, chaque « vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec « cent jugemens faux. Il est de la dernière « évidence que les compagnies savantes de « l'Europe ne sont que des écoles publiques « de mensonge; et très-sûrement il y a plus « d'erreurs dans l'académie des sciences, « que dans tout un peuple de Hurons ». *Emile*, *l.* 3.

2. « Tel fait aujourd'hui l'esprit fort et le « philosophe qui, par la même raison, n'eût « été qu'un fanatique du temps de la ligue ». *Préface du discours de Dijon.*

3. « Les hommes ne doivent point être « instruits à demi. S'ils devaient rester dans

« l'erreur, que ne les laissiez-vous dans l'igno-« rance ! A quoi bon tant d'écoles et d'uni-« versités pour ne leur apprendre rien de ce « qui leur importe à savoir ? Quel est donc « l'objet de vos colléges, de vos académies, « de toutes vos fondations savantes ? Est-ce « de donner le change au peuple, d'altérer « sa raison d'avance, et de l'empêcher d'al-« ler au vrai ? Professeurs de mensonge, « c'est pour l'égarer que vous feignez de « l'instruire ; et comme ces brigands qui « mettent des fanaux sur les écueils, vous « l'éclairez pour le perdre ». *Lettre à M. de Beaumont.*

4. « On lisait ces mots gravés sur un mar-« bre aux Thermopyles : *Passant, va dire « à Sparte que nous sommes morts ici pour « obéir à ses saintes lois.* On voit bien que « ce n'est pas l'académie des inscriptions qui « a composé celle-là » *Emile*, *l.* 4.

LES MÉDECINS.

5. « UN corps débile affaiblit l'ame. De-« là l'empire de la médecine : art plus perni-« cieux aux hommes, que tous les maux qu'il « prétend

« prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de
« quelle maladie nous guérissent les médecins;
« mais je sais qu'ils nous en donnent de bien
« funestes, la lâcheté, la pusillanimité, la
« terreur de la mort; s'ils guérissent le corps,
« ils tuent le courage. Que nous importe
« qu'ils fassent marcher des cadavres? ce
« sont des hommes qu'il nous faut, et l'on
« n'en voit point sortir de leurs mains.

« La médecine est à la mode parmi nous;
« elle doit l'être. C'est l'amusement des gens
« oisifs qui, ne sachant que faire de leur
« temps, le passent à se conserver. S'ils avaient
« eu le malheur de naître immortels, ils se-
« raient les plus misérables des êtres. Une
« vie qu'ils n'auraient jamais peur de perdre,
« ne serait pour eux d'aucun prix. Il faut à ces
« gens-là des médecins qui les effraient pour
« les flatter, et qui leur donnent chaque
« jour le seul plaisir dont ils soient suscep-
« tibles, celui de n'être pas morts.

« Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur
« la vanité de la médecine. Mon objet n'est
« de la considérer que par le côté moral. Je
« ne puis pourtant m'empêcher d'observer
« que les hommes font sur son usage les
« mêmes sophismes que sur la recherche de

« la vérité : ils supposent toujours qu'en « traitant une maladie on la guérit, et qu'en « cherchant une vérité on la trouve. Ils ne « voient pas qu'il faut balancer l'avantage « d'une guérison que le médecin opère par « la mort de cent malades qu'il a tués, et « l'utilité d'une vérité découverte par le tort « que font les erreurs qui s'établissent en « même-temps. La science qui instruit, et « la médecine qui guérit, sont fort bonnes « sans doute ; mais la science qui trompe, « et la médecine qui tue, sont mauvaises. « Apprenez-nous donc à les distinguer. Voi- « là le nœud de la question. Si nous savions « ignorer la vérité, nous ne serions jamais « les dupes du mensonge : si nous savions « ne vouloir pas guérir malgré la nature, « nous ne mourrions jamais par la main du « médecin. Ces deux abstinences seraient « sages ; on gagnerait évidemment à s'y sou- « mettre. Je ne disconviens pas que la mé- « decine ne soit utile à quelques hommes ; « mais je dis qu'elle est nuisible au genre- « humain.

« On me dira, comme on fait sans cesse, « que les fautes sont du médecin, mais que « la médecine en elle-même est infaillible.

« A la bonne heure, mais qu'elle vienne « donc sans le médecin ; car tant qu'ils « viendront ensemble, il y aura cent fois « plus à craindre des erreurs de l'artiste, « qu'à espérer des secours de l'art. « *Emile*, « *liv.* 1.

6. « Vis selon la nature, sois patient et « chasse les médecins. Tu n'éviteras pas la « mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, « au-lieu qu'ils la portent chaque jour dans « ton imagination troublée, et que leur art « mensonger, au-lieu de prolonger tes « jours, t'en ôte la jouissance. Je deman- « derai toujours quel vrai bien cet art a fait « aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il « guérit mourraient, il est vrai ; mais des « milliers qu'il tue resteraient en vie. Homme « sensé, ne mets point à cette loterie où trop « de chances sont contre toi. Souffre, meurs « ou guéris, mais sur-tout vis jusqu'à ta « dernière heure. « *Emile*, *liv.* 1.

7. « Inoculerons-nous notre élève ? Oui « et non, selon l'occasion, les temps, les « lieux, les circonstances. Si on lui donne « la petite vérole, on aura l'avantage de « prévoir et connaître son mal d'avance ; « c'est quelque chose : mais s'il la prend

« naturellement, nous l'aurons préservé du « médecin, c'est encore plus. « *Emile*, *l.* 3.

8. « S'agit-il de chercher une nourrice, on « la fait choisir par l'accoucheur. Qu'arrive-« t-il de-là ? que la meilleure est toujours « celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc « point chercher un accoucheur pour celle « d'*Emile* ; j'aurai soin de la choisir moi-« même. Je ne raisonnerai pas là-dessus si « disertement qu'un chirurgien, mais à coup « sûr je serai de meilleure foi, et mon zèle me « trompera moins que son avarice. « *Emile*, « *liv.* 1.

LES ROIS, LES GRANDS, LES RICHES.

9. « Nous étions faits pour être hommes, « les lois et la société nous ont replongés « dans l'enfance. Les rois, les grands, les « riches, sont tous des enfans qui, voyant « qu'on s'empresse à soulager leur misère, « tirent de cela même une vanité puérile, « et sont tout fiers de soins qu'on ne leur « rendrait pas s'ils étaient hommes faits. « *Emile*, *liv.* 2.

10. « C'est ainsi qu'il dut venir un temps

« où les yeux du peuple furent fascinés à « tel point, que ses conducteurs n'avaient « qu'à dire au plus petit des hommes : Sois « grand, toi et toute ta race ; aussi-tôt il « paraissait grand aux yeux de tout le monde « et aux siens, et ses descendans s'élevaient « encore à mesure qu'ils séloignaient de lui : « plus la cause était reculée et incertaine, « et plus l'effet l'augmentait; plus on pouvait « compter de fainéans dans une famille, et « plus elle devenait illustre. « *Discours sur* « *l'inégalité.*

11. « Les peuples, une fois accoutumés à « des maîtres, ne sont plus en état de s'en « passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils « s'éloignent d'autant plus de la liberté que, « prenant pour elle une licence effrénée qui « lui est opposée, leurs révolutions les livrent « presque toujours à des séducteurs qui, sous « le leurre de la liberté, ne font qu'aggraver « leurs chaînes. « *Epit. dédic. du Disc. sur* « *l'inégalité.*

12. « *Ce petit garçon que vous voyez là,* « disait Thémistocle à ses amis, *est l'arbitre* « *de la Grèce ; car il gouverne sa mère,* « *sa mère me gouverne, je gouverne les* « *Athéniens, et les Athéniens gouvernent*

« *les Grecs*. Oh quels petits conducteurs on
« trouverait souvent aux plus grands Etats,
« si du prince on descendait par degrés jus-
« qu'à la première main qui donne le branle
« en secret ! *Emile*, *liv.* 2.

13. « Je me suppose riche. Il me faut donc
« des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs;
« voici de tout autres affaires. Il me faut des
« terres, des bois, des gardes, des redevances,
« des honneurs seigneuriaux, sur-tout de
« l'encens et de l'eau-bénite.

« Fort bien ; mais cette terre aura des
« voisins, jaloux de leurs droits, et désireux
« d'usurper ceux des autres : nos gardes se
« chamailleront, et peut-être les maîtres ;
« voilà des altercations, des querelles, des
« haines, des procès tout au-moins : cela
« n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux
« ne verront point avec plaisir labourer leurs
« blés par mes lièvres, et leurs fèves par mes
« sangliers : chacun n'osant tuer l'ennemi
« qui détruit son travail, voudra du-moins
« le chasser de son champ : après avoir passé
« le jour à cultiver leurs terres, il faudra
« qu'ils passent la nuit à les garder ; ils
« auront des mâtins, des tambours, des
« cornets, des sonnettes. Avec tout ce tin-

« tamarre, ils troubleront mon sommeil. Je « songerai, malgré moi, à la misère de ces « pauvres gens, et ne pourrai m'empêcher « de me la reprocher. Si j'avais l'honneur « d'être prince, tout cela ne me toucherait « guère ; mais moi, nouveau parvenu, « nouveau riche, j'aurai le cœur encore un « peu roturier.

« Ce n'est pas tout, l'abondance du gibier « tentera les chasseurs ; j'aurai des braconniers à punir ; il me faudra des prisons, « des geoliers, des archers, des galères. Tout « cela paraît assez cruel. Les femmes de ces « malheureux viendront assiéger ma porte, « et m'importuner de leurs cris ; il faudra « qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les « pauvres gens qui n'auront point braconné, « et dont mon gibier aura fourragé la récolte, « viendront se plaindre de leur côté. Les uns « seront punis pour avoir tué le gibier, les « autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle « triste alternative ! Je ne verrai de tous « côtés qu'objets de misère, je n'entendrai « que gémissemens ; cela doit troubler beau« coup, ce me semble, le plaisir de massacrer « à son aise des foules de perdrix et de « lièvres presque sous ses pieds.

« Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs « peines ? ôtez-en l'exclusion ...... Le plaisir « n'est donc pas moindre, et l'inconvénient « en est ôté quand on n'a ni terre à garder, « ni braconnier à punir, ni misérable à tour- « menter. Voilà donc une solide raison de « préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tour- « mente point sans fin les hommes, qu'on « n'en reçoive aussi quelque mal-aise ; et les « longues malédictions du peuple, rendent « tôt ou tard le gibier amer. « *Emile, l.* 4.

14. « Tous les avantages de la société ne « sont-ils pas pour les puissans et les riches ? « Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas « remplis par eux seuls ? toutes les grâces, « toutes les exemptions ne leur sont-elles pas « réservées ? l'autorité publique n'est-elle pas « toute en leur faveur ? Qu'un homme de « considération vole ses créanciers, ou fasse « d'autres friponneries, n'est-il pas toujours « sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il « distribue, les violences qu'il commet, les « meurtres même, et les assassinats dont il « se rend coupable, ne sont-ce pas des bruits « passagers qu'on assoupit, et dont au bout « de six mois il n'est plus question ? Que ce « même homme soit volé lui-même, toute

« la police est aussi-tôt en mouvement, et « malheur aux innocens qu'il soupçonne ! « Passe-t-il dans un lieu dangereux ? voilà « les escortes en campagne : l'essieu de sa « chaise vient-il à rompre ? tout vole à son « secours : fait-on du bruit à sa porte ? il « dit un mot, et tout se tait : la foule l'in- « commode-t-elle ? il fait un signe, et tout « se range : un charretier se trouve-t-il sur « son passage ? ses gens sont prêts à l'assom- « mer, et cinquante honnêtes piétons allant « à leurs affaires, seraient plutôt écrasés cent « fois, qu'un faquin oisif un moment retardé « dans son équipage. Tous ces égards ne lui « coûtent pas un sou ; ils sont le droit de « l'homme riche, et non le prix de la richesse. « Que le tableau du pauvre est différent ! « plus l'humanité lui doit, plus la société « lui refuse : toutes les portes lui sont fer- « mées quand il a le droit de se les faire « ouvrir, et si quelquefois il obtient justice, « c'est avec plus de peine qu'un autre n'ob- « tiendrait grâce. S'il y a des corvées à faire, « une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne « la préférence. Il porte toujours, outre sa « charge, celle dont son voisin plus riche « a le crédit de se faire exempter. Au moindre

« accident qui lui arrive, chacun s'éloigne « de lui. Si sa pauvre charrette renverse, « loin d'être aidé par personne, il aura du « bonheur s'il évite, en passant, les avanies « des gens lestes d'un jeune duc. En un mot, « toute assistance gratuite le fuit au besoin, « précisément parce qu'il n'a pas de quoi « la payer ; mais je le tiens pour un homme « perdu, s'il a le malheur d'avoir l'ame « honnête, une fille aimable, et un puissant « voisin. « *Discours sur l'économ. polit.*

LES FEMMES.

15. « FEMMES de Paris et de Londres, « pardonnez-le moi ; mais si une seule de « vous a l'ame vraiment honnête, je n'en- « tends rien à nos institutions ». *Emile*, *l.* 4.

16. « Il jouit de l'estime publique, il la « mérite. Avec cela, fût-il le dernier des « hommes, encore ne faudrait-il pas ba- « lancer ; car il vaut mieux déroger à la « noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un « charbonnier est plus respectable que la « maîtresse d'un prince ». *Nouv. Héloïse*, *Ve. Partie*, *lettre* 13.

LES ANGLAIS.

17. Les choses ont changé depuis que j'écrivais ceci, (en 1756) mais mon principe sera toujours vrai. « Il est, par exemple, « très-aisé de prévoir que dans vingt ans « d'ici, (1) l'Angleterre avec toute sa gloire « sera ruinée, et de plus aura perdu le reste « de sa liberté. Tout le monde assure que « l'agriculture fleurit dans cette île, et moi « je parie qu'elle y dépérit. Londres s'ag- « grandit tous les jours ; donc le royaume « se dépeuple. Les Anglais veulent être con- « quérans ; donc ils ne tarderont pas d'être « esclaves ». *Extrait du projet de paix per- « pétuelle*, *note* 2.

18. « Je sais que les Anglais vantent beau- « coup leur humanité, et le bon naturel de « leur peuple, qu'ils appellent *good natured* « *people*. Mais ils ont beau crier cela tant « qu'ils peuvent, personne ne le répète après « eux ». *Emile*, *l.* 2.

(1) Il est bon de remarquer que ceci fut écrit et publié en 1760, l'époque de la plus grande prospérité de l'Angleterre, durant le ministère de M. *Pitt* aujourd'hui lord *Chattham*.

Vous auriez trop à faire, s'il fallait achever, et vous voyez que cela n'est pas nécessaire. Je savais que tous les états étaient maltraités dans les écrits de *J. J.*; mais les voyant tous s'intéresser néanmoins si tendrement pour lui, j'étais fort éloigné de comprendre à quel point son crime envers chacun d'eux était irrémissible. Je l'ai compris durant ma lecture; et seulement en lisant ces articles, vous devez sentir comme moi, qu'un homme isolé et sans appui, qui, dans le siècle où nous sommes, ose ainsi parler de la médecine et des médecins, ne peut manquer d'être un empoisonneur; que celui qui traite ainsi la philosophie moderne, ne peut être qu'un abominable impie; que celui qui paraît estimer si peu les femmes galantes, et les maîtresses des princes, ne peut être qu'un monstre de débauche; que celui qui ne croit pas à l'infaillibilité des livres à la mode, doit voir brûler les siens par la main du bourreau; que celui qui, rebelle aux nouveaux oracles, ose continuer de croire en Dieu, doit être brûlé lui-même à l'inquisition philosophique, comme un hypocrite et un scélérat; que celui qui ose réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de

paysans, contre de si respectables droits de chasse, doit être traité des princes comme les bêtes fauves qu'ils ne protégent que pour les tuer à leur aise, et à leur mode. A l'égard de l'Angleterre, les deux derniers passages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de *J. J.* à l'y envoyer, et celle de *David Hume* à l'y conduire, pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs, et de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles, encore aggravés par les circonstances des temps et des lieux, prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable, et qu'il ne se soit bien attiré. *Molière*, je le sais, plaisantait les médecins; mais outre qu'il ne fesait que plaisanter, il ne les craignait point. Il avait de bons appuis, il était aimé de *Louis XIV*; et les médecins qui n'avaient pas encore succédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étaient pas alors versés comme aujourd'hui, dans l'art des secrètes intrigues. Tout a bien changé pour eux, et depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les affaires privées et publiques, pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit, d'oser parler d'eux librement; jugez comme un *J. J.* y

dut être bienvenu ! Mais sans nous embarquer ici dans d'inutiles et dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste, il surpasse seul tous les autres.

19. « Mais s'il est difficile qu'un grand « Etat soit bien gouverné, il l'est beaucoup « plus qu'il soit gouverné par un seul homme, « et chacun sait ce qu'il arrive quand le roi « se donne des substituts.

« Un défaut essentiel et inévitable, qui « mettra toujours le gouvernement monar-« chique au-dessous du républicain, est que « dans celui-ci la voix publique n'élève pres-« que jamais aux premières places que des « hommes éclairés et capables, qui les rem-« plissent avec honneur ; au-lieu que ceux « qui parviennent dans les monarchies, ne « sont le plus souvent que de petits brouillons, « de petits fripons, de petits intrigans, à « qui les petits talens, qui font parvenir dans « les cours aux grandes places, ne servent « qu'à montrer au public leur ineptie, aussi-« tôt qu'ils y sont parvenus. Le peuple se « trompe bien moins sur ce choix, et un « homme d'un vrai mérite est presqu'aussi « rare dans le ministère, qu'un sot à la tête « d'une république. Aussi quand par quel-

« que heureux hasard, un de ces hommes « nés pour gouverner, prend le timon des « affaires dans une monarchie abymée par « ces tas de jolis régisseurs, on est tout sur- « pris des ressources qu'il trouve, et cela « fait époque dans un pays. » *Contrat social*, *l.* 3. *ch.* 6.

Je n'ajouterai rien sur ce dernier article, sa seule lecture vous a tout dit. Tenez, monsieur, il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'étonne ; c'est qu'un étranger isolé, sans parens, sans appui, ne tenant à rien sur la terre, et voulant dire toutes ces choses-là, ait cru les pouvoir dire impunément.

ROUSSEAU.

Voilà ce qu'il n'a point cru, je vous assure. Il a dû s'attendre aux cruelles vengeances de tous ceux qu'offense la vérité, et il s'y est attendu. Il savait que les grands, les visirs, les robins, les financiers, les médecins, les prêtres, les philosophes, et tous les gens de parti, qui font de la société un vrai brigandage, ne lui pardonneraient jamais de les avoir vus et montrés tels qu'ils sont. Il a dû s'attendre à la haine, aux persécutions de

toute espèce, non au déshonneur, à l'opprobre, à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de misères et d'infortunes, mais non d'infamie et de mépris. Il est, je le répète, des genres de malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé, et ce sont ceux-là précisément qu'on a choisis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'est laissé abattre, et ne s'est pas relevé sans peine : il lui a fallu du temps pour reprendre son courage et sa tranquillité. Pour les conserver toujours, il eût eu besoin d'une prévoyance qui n'était pas dans l'ordre des choses, non plus que le sort qu'on lui préparait. Non, monsieur, ne croyez point que la destinée dans laquelle il est enseveli, soit le fruit naturel de son zèle à dire sans crainte tout ce qu'il crut être vrai, bon, salutaire, utile ; elle a d'autres causes plus secrètes, plus fortuites, plus ridicules, qui ne tiennent en aucune sorte à ses écrits. C'est un plan médité de longue main, et même avant sa célébrité : c'est l'œuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le persécuteur de *Job* aurait pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel

malheureux. Si cet homme ne fût point né, *J. J.*, malgré l'audace de ses censures, eût vécu dans l'infortune et dans la gloire; et les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir, l'auraient illustré davantage. Non, jamais un projet aussi exécrable n'eût été inventé par ceux même qui se sont livrés, avec le plus d'ardeur, à son exécution : c'est une justice que *J. J.* aime encore à rendre à la nation qui s'empresse à le couvrir d'opprobres. Le complot s'est formé dans le sein de cette nation, mais il n'est pas venu d'elle. Les Français en sont les ardens exécuteurs; c'est trop, sans doute; mais du-moins ils n'en sont pas les auteurs. Il a fallu, pour l'être, une noirceur méditée et réfléchie, dont ils ne sont pas capables; au-lieu qu'il ne faut, pour en être les ministres, qu'une animosité qui n'est qu'un effet fortuit de certaines circonstances, et de leur penchant à s'engouer tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇAIS.

Quoi qu'il en soit de la cause et des auteurs du complot, l'effet n'en est plus étonnant pour quiconque à lu les écrits de

J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, sont de ces traits dont la blessure ne se ferme jamais dans les cœurs qui s'en sentent atteints. De tous ceux qui se font avec tant d'ostentation ses patrons et ses protecteurs, il n'y en a pas un sur qui quelqu'un de ses traits n'ait porté jusqu'au vif. De quelle trempe sont donc ces divines ames, dont les poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bienveillance et l'amour, et par le plus frappant de tous les prodiges, d'un scélérat qu'elles devaient abhorer, ont fait l'objet de leur plus tendre sollicitude ?

Si c'est là de la vertu, elle est bizarre, mais elle est magnanime, et ne peut appartenir qu'à des ames fort au-dessus des petites passions vulgaires ; mais comment accorder des motifs si sublimes, avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en disent animés ? Vous le savez, quelque prévenu, quelqu'irrité que je fusse contre *J. J.*, quelque mauvaise opinion que j'eusse de son caractère et de ses mœurs, je n'ai jamais pu goûter le systême de nos messieurs, ni me résoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de bassesse, que de fausseté, dans cette maligne ostentation

de bienfesance, qui n'avait pour but que d'en avilir l'objet. Il est vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves si claires, je ne doutais pas un moment que *J. J.* ne fût un détestable hypocrite, et un monstre qui n'eût jamais dû naître; et cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils disaient avoir à le confondre, j'admirais leur patience et leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs, sans jamais s'en émouvoir, et sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvant le convaincre si aisément, je voyais une héroïque modération à n'en rien faire; et même en blâmant la méthode qu'ils voulaient suivre, je ne pouvais qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes, dans nos premiers entretiens, la confiance que j'avais dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystère. En y repensant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenait de les cacher à l'accusé, que je ne l'avais été de leur force; et je commençais à trouver sophistiques et faibles, les motifs qu'on alléguait de cette conduite. Ces doutes

étaient augmentés par mes réflexions sur cette affectation d'intérêt et de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice ; mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux ; et pour s'obstiner à le laisser en liberté, malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort que la commisération naturelle et l'humanité, qui demanderaient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela, je le sentais ; et le zèle très-singulier de nos messieurs pour l'impunité du coupable, ainsi que pour sa diffamation, me présentait des foules de contradictions et d'inconséquences, qui commençaient à troubler ma première sécurité.

J'étais dans ces dispositions quand, sur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de *J. J.*, je tombai successivement sur les passages que j'ai transcrits, et dont je n'avais auparavant nulle idée ; car en me parlant de ses durs sarcasmes, nos messieurs m'avaient fait un secret de ceux qui les regardaient ; et à la manière dont ils s'intéressaient à l'auteur, je n'aurais jamais pensé qu'ils eussent des

griefs particuliers contre lui. Cette découverte, et le mystère qu'ils m'avaient fait, achevèrent de m'éclaircir sur leurs vrais motifs; toute ma confiance en eux s'évanouit, et je ne doutai plus que ce que sur leur parole j'avais pris pour bienfesance et générosité ne fût l'ouvrage d'une animosité cruelle, masquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçait les précédentes. De si sublimes vertus ne vont point seules. Elle ne sont que des branches de la vertu : je cherchais le tronc, et ne le trouvais point. Comment nos messieurs, d'ailleurs si vains, si haineux, si rancuniers, s'avisaient-ils une seule fois en leur vie d'être humains, généreux, débonnaires, autrement qu'en paroles, et cela précisément pour le mortel, selon eux, le moins digne de cette commisération qu'ils lui prodiguaient malgré lui ? Cette vertu si nouvelle, et si déplacée, eût dû m'être suspecte quand elle eût agi tout à découvert, sans déguisement, sans ténèbres; qu'en devais-je penser en la voyant s'enfoncer avec tant de soin dans des routes obscures et tortueuses, et surprendre en trahison celui qui en était l'objet, pour le

charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits ?

Plus, ajoutant ainsi mes propres observations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditais sur ce même sujet, plus je m'étonnais de l'aveuglement où j'avais été jusqu'alors sur le compte de nos messieurs, et ma confiance en eux s'évanouit au point de ne plus douter de leur fausseté. Mais la duplicité de leur manœuvre, et l'adresse avec laquelle ils cachaient leurs vrais motifs, n'ébranla pas à mes yeux la certidude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçaient, dans des vues injustes, un acte de justice ; et tout ce que je concluais de l'art avec lequel ils enlaçaient leur victime, était qu'un méchant était en proie à d'autres méchans.

Ce qui m'avait confirmé dans cette opinion, était celle où je vous avais vu vous-même, que *J. J.* n'était point l'auteur des écrits qui portent son nom. La seule chose qui pût me faire bien penser de lui, était ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un si bel éloge, et dont j'avais ouï quelquefois parler avantageusement par d'autres. Mais dès qu'il n'en était pas l'auteur, il ne me

restait aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impressions que j'avais reçues sur son compte ; et il n'était pas étonnant qu'un homme aussi abominable en toute chose, fût assez impudent, et assez vil, pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à-peu-près les reflexions que je fis sur notre premier entretien, et sur la lecture éparse et rapide qui me désabusa sur le compte de nos messieurs. Je n'avais commencé cette lecture que par une espèce de complaisance pour l'intérêt que vous paraissiez y prendre. L'opinion où je continuais d'être que ces livres étaient d'un autre auteur, ne me laissait guère pour leur lecture qu'un intérêt de curiosité.

Je n'allai pas loin sans y joindre un autre motif qui répondait mieux à vos vues. Je ne tardai pas à sentir, en lisant ces livres, qu'on m'avait trompé sur leur contenu, et que ce qu'on m'avait donné pour de fastueuses déclamations, ornées de beau langage, mais décousues, et pleines de contradictions, étaient des choses profondément pensées, et formant un système lié, qui pouvait n'être pas vrai, mais qui n'offrait rien de contradictoire. Pour juger du

vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à éplucher çà et là quelques phrases éparses et séparées ; mais me consultant moi-même, et durant ces lectures, et en les achevant, j'examinais, comme vous l'aviez désiré, dans quelles dispositions d'ame elles me mettaient et me laissaient, jugeant comme vous, que c'était le meilleur moyen de pénétrer celle où était l'auteur en les écrivant, et l'effet qu'il s'était proposé de produire. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au-lieu des mauvaises intentions qu'on lui avait prêtées, je n'y trouvai qu'une doctrine aussi saine que simple qui, sans épicuréisme et sans cafardage, ne tendait qu'au bonheur du genre-humain. Je sentis qu'un homme bien plein de ces sentimens, devait donner peu d'importance à la fortune et aux affaires de cette vie ; j'aurais craint moi-même en m'y livrant trop, de tomber bien plutôt dans l'incurie et le quiétisme, que de devenir factieux, turbulent, et brouillon, comme on prétendait qu'était l'auteur, et qu'il voulait rendre ses disciples.

S'il ne se fût agi que de cet auteur, j'aurais dès-lors été désabusé sur le compte de *J. J.* ; mais cette lecture, en me pénétrant

pour

pour l'un de l'estime la plus sincère, me laissait pour l'autre dans la même situation qu'auparavant, puisqu'en paraissant voir en eux deux hommes différens, vous m'aviez inspiré autant de vénération pour l'un que je me sentais d'aversion pour l'autre. La seule chose qui résultât pour moi de cette lecture, comparée à ce que nos messieurs m'en avaient dit, était que, persuadés que ces livres étaient de *J. J.*, et les interprétant dans un tout autre esprit que celui dans lequel ils étaient écrits, ils m'en avaient imposé sur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avait commencé notre entretien, savoir, de m'ôter toute l'estime et la confiance qui m'avaient fait livrer aux impressions de la ligue, mais sans changer de sentimens sur l'homme qu'elle avait diffamé. Les livres qu'on m'avait dit être si dangereux, n'étaient rien moins : ils inspiraient des sentimens tout contraires à ceux qu'on prêtait à leur auteur ; mais si *J. J.* ne l'était pas, de quoi servaient-ils à sa justification ? Le soin que vous m'aviez fait prendre, était inutile pour me faire changer d'opinion sur son compte ; et restant dans celle que vous m'aviez donnée, que ces livres étaient l'ouvrage d'un homme

d'un tout autre caractère, je ne pouvais assez m'étonner que jusques-là vous eussiez été le premier et le seul à sentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées était inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendais avec empressement l'histoire de vos observations, pour savoir à quoi m'en tenir sur le compte de notre homme ; car, déjà flottant sur le jugement que, fondé sur tant de preuves, j'en portais auparavant ; inquiet depuis notre entretien, je l'étais devenu davantage encore depuis que mes lectures m'avaient convaincu de la mauvaise foi de nos messieurs. Ne pouvant plus les estimer, fallait-il donc n'estimer personne, et ne trouver par-tout que des méchans ? Je sentais peu-à-peu germer en moi le désir que *J. J.* n'en fût pas un. Se sentir seul plein de bons sentimens, et ne trouver personne qui les partage, est un état trop cruel. On est alors tenté de se croire la dupe de son propre cœur, et de prendre la vertu pour une chimère.

Le récit de ce que vous aviez vu, me frappa. J'y trouvai si peu de rapport avec les relations des autres, que forcé d'opter pour l'exclusion, je penchais à la donner

tout-à-fait à ceux pour qui j'avais déjà perdu toute estime. La force même de leurs preuves me retenait moins. Les ayant trouvés trompeurs en tant de choses, je commençai de croire qu'ils pouvaient bien l'être en tout, et à me familiariser avec l'idée qui m'avait paru jusqu'alors si ridicule, de *J. J.* innocent et persécuté. Il fallait, il est vrai, supposer dans un pareil tissu d'impostures, un art et des prestiges qui me semblaient inconcevables : mais je trouvais encore plus d'absurdités entassées dans mon premier sentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je résolus de relire ses écrits avec plus de suite et d'attention que je n'avais fait jusqu'alors. J'y avais trouvé des idées et des maximes très-paradoxes, d'autres que je n'avais pu bien entendre. J'y croyais avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avais pas saisi l'ensemble assez, pour juger solidement d'un systême aussi nouveau pour moi. Ces livres-là ne sont pas comme ceux d'aujourd'hui, des agrégations de pensées détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer. Ce sont les méditations d'un solitaire ; elles deman-

dent une attention suivie, qui n'est pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir bien en suivre le fil, il y faut revenir avec effort, et plus d'une fois. Je l'avais trouvé passionné pour la vertu, pour la liberté, pour l'ordre, mais d'une véhémence qui souvent l'entraînait au-delà du but. En tout je sentais en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire, mais dont le caractère et les principes ne m'étaient pas encore assez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ses ouvrages, et comparant soigneusement l'auteur avec l'homme que vous m'aviez peint, je parviendrais à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, et à m'assurer si tout était bien d'accord, et appartenait incontestablement au même individu. Cette question décidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irrésolution sur son compte; et prenant un plus vif intérêt à ces recherches, que je n'avais fait jusqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir, en joignant mes réflexions aux lumières que je tenais de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jeté, et à juger l'accusé par moi-même, après avoir jugé ses accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite et de recueillement, j'allai passer quelques mois à la campagne, et j'y portai les écrits de *J. J.*, autant que j'en pus faire le discernement parmi les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avais senti, dès ma première lecture, que ces écrits marchaient dans un certain ordre qu'il fallait trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avais cru voir que leur ordre était rétrograde à celui de cette publication, et que l'auteur remontant de principes en principes, n'avait atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il fallait donc, pour marcher par synthèse, commencer par ceux-ci, et c'est ce que je fis, en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini ; les deux autres écrits qu'il a publiés depuis, ne fesant plus partie de son systême, et n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie et de son honneur.

ROUSSEAU.

Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement sous son nom, et dont on a soin de farcir les

recueils de ses écrits, pour qu'on ne puisse plus discerner les véritables ?

LE FRANÇAIS.

J'ai pu m'y tromper, tant que j'en jugeai sur la parole d'autrui ; mais après l'avoir lu moi-même, j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir suivi les manœuvres de nos messieurs, je suis surpris, à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres, qu'ils ne lui en attribuent pas davantage ; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard, il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable, qu'on ne s'empresse à croire être de lui, si-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi, quand même j'ignorerais que depuis douze ans il a quitté la plume, un coup-d'œil sur les écrits qu'ils lui prêtent me suffirait pour sentir qu'ils ne sauraient être de l'auteur des autres : non que je me croie un juge infaillible en matière de style ; je je sais que fort peu de gens le sont, et j'ignore jusqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le style d'un autre, comme *Boileau* a imité *Voiture* et *Balzac*. Mais c'est sur les choses mêmes que je crois ne

pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de *J. J.* pleins d'affections d'ame, qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manières de sentir et de voir, qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son temps, et de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'est, comme vous le disiez, un habitant d'une autre sphère, où rien ne ressemble à celle-ci. Son systême peut être faux ; mais en le développant, il s'est peint lui-même au vrai, d'une façon si caractéristique et si sûre, qu'il m'est impossible de m'y tromper. Je ne suis pas à la seconde page de ses sots ou malins imitateurs, que je sens la singerie ; (2) et combien, croyant

(2) Voyez, par exemple, *la Philosophie de la nature* qu'on a brûlée au châtelet. Livre exécrable et couteau à deux tranchans, fait tout exprès pour me l'attribuer, du-moins en province et chez l'étranger, pour agir en conséquence, et propager à mes dépens la doctrine de ces messieurs sous le masque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre, et j'espère, ne le verrai jamais; mais j'ai lu tout cela dans le réquisitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, et je suis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie ressemblance entre ce livre et les miens, parce qu'il n'y en a aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis

dire comme lui, ils sont loin de sentir et penser comme lui ; en le copiant même, ils le dénaturent par la manière de l'encadrer. Il est bien aisé de contrefaire le tour de ses phrases ; ce qui est difficile à tout autre, est de saisir ses idées, et d'exprimer ses sentimens. Rien n'est si contraire à l'esprit philosophique de ce siècle, dans lequel ses faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette seconde lecture, mieux ordonnée et plus réfléchie que la première, suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis par-tout le développement de son grand principe, que la nature a fait l'homme heureux et bon, mais que la société le déprave, et le rend misérable. L'Emile, en particulier, ce livre tant lu, si peu entendu, et si mal apprécié, n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors, et l'altèrent insensiblement. Dans ses premiers écrits, il s'attache davantage à détruire ce prestige

qu'on a su que j'avais vu ce réquisitoire, on a pris de nouvelles mesures pour qu'il ne me parvînt rien de pareil à l'avenir.

d'illusion, qui nous donne une admiration stupide pour les instrumens de nos misères, et à corriger cette estimation trompeuse, qui nous fait honorer des talens pernicieux, et mépriser des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'espèce humaine meilleure, plus sage, et plus heureuse dans sa constitution primitive; aveugle, misérable et méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugemens, pour retarder le progrès de nos vices, et de nous montrer que là où nous cherchons la gloire et l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs et misères.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas, et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité, quand une fois on s'en est éloigné ; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvait être de ramener les peuples nombreux, ni les grands Etats à leur première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il était possible, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société, et vers la détérioration de l'espèce. Ces distinctions méritaient d'être faites, et ne

l'ont point été. On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies, et replonger l'univers dans sa première barbarie; et il a toujours insisté, au contraire, sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne ferait qu'ôter les palliatifs, en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. Il avait travaillé pour sa patrie, et pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvait être aux autres de quelque utilité, c'était en changeant les objets de leur estime, et retardant peut-être ainsi leur décadence, qu'ils accélèrent par leurs fausses appréciations. Mais, malgré ces distinctions si souvent et si fortement répétées, la mauvaise foi des gens-de-lettres, et la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avait pour objet que les petites républiques; et l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversemens et de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux lois et aux constitutions nationales, et qui a le plus d'aversion pour les

révolutions, et pour les ligueurs de toute espèce, qui la lui rendent bien.

En saisissant peu-à-peu ce systême par toutes ses branches, dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à son rapport avec le caractère de celui dont elle portait le nom; et sur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut si frappant, que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre et l'apologiste de la nature, aujourd'hui si défigurée et si calomniée, peut-il avoir tiré son modèle, si ce n'est de son propre cœur? Il l'a décrite comme il se sentait lui-même. Les préjugés, dont il n'était pas subjugué, les passions factices, dont il n'était pas la proie, n'offusquaient point à ses yeux comme à ceux des autres, ces premiers traits si généralement oubliés, ou méconnus. Ces traits si nouveaux pour nous, et si vrais, une fois tracés, trouvaient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse, mais jamais ils ne s'y seraient remontrés d'eux-mêmes, si l'historien de la nature n'eut commencé par ôter la rouille qui les cachait. Une vie retirée et solitaire, un goût vif de rêverie

et de contemplation, l'habitude de rentrer en soi, et d'y rechercher, dans le calme des passions, ces premiers traits disparus chez la multitude, pouvaient seuls les lui faire retrouver. En un mot, il fallait qu'un homme se fût peint lui-même, pour nous montrer ainsi l'homme primitif; et si l'auteur n'eût été tout aussi singulier que ses livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où est-il cet homme de la nature, qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui, se conduit uniquement d'après ses penchans et sa raison, sans égard à ce que le public approuve, ou blâme? On le chercherait en vain parmi nous. Tous, avec un beau vernis de paroles, tâchent en vain de donner le change sur leur vrai but; aucun ne s'y trompe, et pas un n'est la dupe des autres, quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne se soucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paraître: tous, esclaves et dupes de l'amour-propre, ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'eussiez dépeint votre *J. J.*, j'aurais cru que l'homme naturel n'existait plus; mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint,

peint, avec l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laisserait pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurais nulle autre raison de le croire. Ce rapport marqué me décide; et sans m'embarrasser du *J. J.* de nos messieurs, plus monstrueux encore par son éloignement de la nature, que le vôtre n'est singulier pour en être resté si près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données; et si votre *J. J.* n'est pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon estime, sans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerai peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi; mais je l'honore, parce que je veux être juste, que je le crois innocent, et que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait, en pensant si mal de lui, était l'effet d'une erreur presque invincible, dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'aversion que j'eus pour lui, durerait dans toute sa force, je n'en serais pas moins disposé à l'estimer et le plaindre. Sa destinée est un exemple peut-être unique de toutes les humiliations possibles, et d'une patience presque invincible à les supporter. Enfin, le souvenir de l'illusion dont je sors sur son

compte, me laisse un grand préservatif contre une orgueilleuse confiance en mes lumières, et contre la suffisance du faux-savoir.

ROUSSEAU.

C'est vraiment mettre à profit l'expérience, et rendre utile l'erreur même, que d'apprendre ainsi, de celle où l'on a pu tomber, à compter moins sur les oracles de nos jugemens, et à ne négliger jamais, quand on veut disposer arbitrairement de l'honneur et du sort d'un homme, aucun des moyens prescrits par la justice et par la raison, pour constater la vérité. Si malgré toutes ces précautions, nous nous trompons encore, c'est un effet de la misère humaine, et nous n'aurons pas du-moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuser ceux qui, rejetant obstinément et sans raison les formes les plus inviolables, et tout fiers de partager avec des grands et des princes une œuvre d'iniquité, condamnent sans crainte un accusé, et disposent en maîtres de sa destinée et de sa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, et qu'il leur plaît de voir la justice et l'évidence où la

fraude et l'imposture sauteraient à des yeux non prévenus.

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de *J. J.*, et si je m'abuse en le jugeant innocent, ce n'est du-moins qu'après avoir pris toutes les mesures qui étaient en ma puissance, pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout-à-fait dire autant encore, puisque vous ne l'avez ni vu, ni étudié par vous-même, et qu'au milieu de tant de prestiges, d'illusions, de préjugés, de mensonges, et de faux témoignages, c'est, selon moi, le seul moyen sûr de le connaître. Ce moyen en amène un autre non moins indispensable, et qui devrait être le premier, s'il était permis de suivre ici l'ordre naturel; c'est la discussion contradictoire des faits, par les parties elles-mêmes, ensorte que les accusateurs et l'accusé soient mis en confrontation, et qu'on l'entende dans ses réponses. L'effroi que cette forme si sacrée paraît faire aux premiers, et leur obstination à s'y refuser, font contr'eux, je l'avoue, un préjugé très-fort, très-raisonnable, et qui suffirait seul pour leur condamnation, si la foule et la force de leurs preuves si frappantes, si éblouissantes, n'arrêtait en quelque sorte

l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accusé peut répondre; mais enfin jusqu'à ce qu'il ait donné ou refusé ses réponses, nul n'a droit de prononcer pour lui, qu'il n'a rien à répondre, ni, se supposant parfaitement instruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu, tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait justifié, tant qu'il n'a pas confondu ses accusateurs.

Voilà, monsieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens sur cette affaire. Hommes, et sujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable, comme en jugeant coupable un innocent. La première erreur semble, il est vrai, plus excusable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire, et dont on s'est pu garantir? Non, tant qu'il reste un moyen possible d'éclaircir la vérité, et qu'on le néglige, l'erreur n'est point involontaire, et doit être imputée à celui qui veut y rester. Si donc vous prenez assez d'intérêt aux livres que vous avez lus, pour vouloir vous décider sur l'auteur, et si vous haïssez assez l'injustice, pour vouloir réparer celle que d'une façon si cruelle vous avez pu commettre à

son égard, je vous propose premièrement de voir l'homme ; venez, je vous introduirai chez lui sans peine. Il est déjà prévenu ; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard, sans blesser mes engagemens. Il sait d'avance, que si jamais vous vous présentez à sa porte, ce sera pour le connaître, et non pas pour le tromper. Après avoir refusé de le voir, tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde, votre première visite sera pour lui la consolante preuve que vous ne désespérez plus de lui devoir votre estime, et d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si-tôt que, cessant de le voir par les yeux de vos messieurs, vous le verrez par les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, et que, retrouvant en lui l'auteur de ses livres, vous ne restiez persuadé, comme moi, qu'il est l'homme de la nature, et point du tout le monstre qu'on vous a peint sous son nom. Mais enfin, pouvant nous abuser l'un et l'autre dans des jugemens destitués de preuves positives et régulières, il nous restera toujours une juste crainte, fondée sur la possibilité d'être dans l'erreur, et sur la difficulté d'expliquer, d'une manière satisfaisante, les faits allégués contre

lui. Un pas seul alors nous reste à faire ; pour constater la vérité, pour lui rendre hommage, et la manifester à tous les yeux : c'est de nous réunir, pour forcer enfin vos messieurs à s'expliquer hautement en sa présence, et à confondre un coupable aussi impudent, ou du-moins à nous dégager du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime sera le premier pas......

LE FRANÇAIS.

Arrêtez....... Je frémis, seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la justice et à la vérité. Je veux être juste, mais sans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement, sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, et c'est ce que je ferais en suivant votre conseil ; c'est ce que vous feriez vous-même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis et veux faire, et n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir *J. J.*, pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit, et ce que j'infère moi-même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'est superflue, et sans y recourir, je sais d'avance

à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je sois maintenant plus décidé que vous, sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter ; mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insistez encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos messieurs. Cette force est désormais nulle pour moi, qui en ai démêlé tout l'artifice, depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez ; j'ai lu si clairement dans les cœurs, avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé, le désir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre ; j'ai vu tant de concert, de soin, d'activité, de chaleur, dans les mesures prises pour cet effet, que des preuves administrées de cette manière, par des gens si passionnés, perdent toute autorité dans mon esprit, vis-à-vis de vos observations. Le public est trompé, je le vois, je le sais ; mais il se plaît à l'être, et n'aimerait pas à se voir désabuser. J'ai moi-même été dans ce cas, et ne m'en suis pas tiré sans peine. Nos messieurs avaient ma confiance, parce qu'ils flattaient le penchant qu'ils m'avaient donné ; mais jamais ils n'ont eu pleinement mon estime, et quand je vous vantais leurs vertus,

je n'ai pu me résoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler, la tromper, la circonvenir à leur exemple ; et la même répugnance que je voyais dans votre cœur, était dans le mien, quand je cherchais à la combattre. J'approuvais leurs manœuvres, sans vouloir les adopter. Leur fausseté, qu'ils appelaient bienveillance, ne pouvait me séduire, parce qu'au-lieu de cette bienveillance dont ils se vantaient, je ne sentais pour celui qui en était l'objet, qu'antipathie, répugnance, aversion. J'étais bien aise de les voir nourrir pour lui une sorte d'affection méprisante et dérisoire, qui avait tous les effets de la plus mortelle haine : mais je ne pouvais ainsi me donner le change à moi-même, et ils me l'avaient rendu si odieux, que je le haïssais de tout mon cœur, sans feinte, et tout à découvert. J'aurais craint d'approcher de lui comme d'un monstre effroyable, et j'aimais mieux n'avoir pas le plaisir de lui nuire, pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raison, vous m'avez inspiré autant d'estime pour sa patience et sa douceur, que de compassion pour ses infortunes. Ses livres ont achevé

l'ouvrage que vous aviez commencé. J'ai senti en les lisant, quelle passion donnait tant d'énergie à son ame, et de véhémence à sa diction. Ce n'est pas une explosion passagère, c'est un sentiment dominant et permanent qui peut se soutenir ainsi durant dix ans, et produire douze volumes toujours pleins du même zèle, toujours arrachés par la même persuasion. Oui, je le sens, et le soutiens comme vous, dès qu'il est auteur des écrits qui portent son nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive et réfléchie a pleinement achevé dans mon esprit la révolution que vous aviez commencée. C'est en fesant cette lecture avec le soin qu'elle exige, que j'ai senti toute la malignité, toute la détestable adresse de ses amers commentateurs. Dans tout ce que je lisais de l'original, je sentais la sincérité, la droiture d'une ame haute et fière, mais franche et sans fiel, qui se montre sans précaution, sans crainte, qui censure à découvert, qui loue sans réticence, et qui n'a point de sentiment à cacher. Au contraire, tout ce que je lisais dans les réponses, montrait une brutalité féroce, ou une politesse insidieuse, traîtresse, et cou-

vrait du miel des éloges le fiel de la satire, et le poison de la calomnie. Qu'on lise avec soin la lettre honnête mais franche à M. d'*Alembert* sur les spectacles, et qu'on la compare avec la réponse de celui-ci ; cette réponse si soigneusement mesurée, si pleine de circonspection affectée, de complimens aigre-doux, si propre à faire penser le mal, en feignant de ne le pas dire ; qu'on cherche ensuite sur ces lectures, à découvrir lequel des deux auteurs est le méchant, croyez-vous qu'il se trouve dans l'univers un mortel assez impudent pour dire que c'est *J. J.* ?

Cette différence s'annonce dès l'abord, par leurs épigraphes. Celle de votre ami, tirée de l'Enéïde, est une prière au ciel, de garantir les bons d'une erreur si funeste, et de la laisser aux ennemis. Voici celle de M. d'*Alembert* tirée de *la Fontaine* :

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

L'un ne songe qu'à prévenir un mal, l'autre dès l'abord oublie la question, pour ne songer qu'à nuire à son adversaire ; et dans l'examen de l'utilité des théâtres, adresse très-à-propos à *J. J.* ce même vers que, dans *la Fontaine*, le serpent adresse à l'homme.

Ah! subtil et rusé d'*Alembert*, si vous n'avez pas une serpe, instrument très-utile, quoi qu'en dise le serpent, vous avez en revanche un stilet bien affilé qui n'est guère, sur-tout dans vos mains, un outil de bienfesance.

Vous voyez que je suis plus avancé que vous dans votre propre recherche; puisqu'il vous reste à cet égard des scrupules que je n'ai plus. Non, monsieur, je n'ai pas même besoin de voir *J. J.*, pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il est la victime, pour laisser dans mon esprit la moindre autorité à tout ce qui peut en résulter. Ce qu'il était aux yeux du public, lors de la publication de son premier ouvrage, il le redevient aux miens, parce que le prestige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer est détruit, et que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore, que fraude, mensonge, illusion.

Vous demandiez s'il existait un complot. Oui, sans doute, il en existe un, et tel qu'il n'y en eut et n'y en aura jamais de semblable. Cela n'était-il pas clair dès l'année du décret, par la brusque et incroyable sortie de tous les imprimés, de tous les journaux,

de toutes les gazettes, de toutes les brochures contre cet infortuné? ce décret fut le tocsin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux, quelque méchans, quelque vils qu'ils pussent être, se fussent ainsi déchaînés de concert, en loups enragés, contre un homme alors et dès-lors en proie aux plus cruelles adversités? Pouvez-vous croire qu'on eût insolemment farci les recueils de ses propres écrits, de tous ces noirs libelles, si ceux qui les écrivaient, et ceux qui les employaient, n'eussent été inspirés par cette ligue qui depuis long-temps graduait sa marche en silence, et prit alors en public son premier essor. La lecture des écrits de *J. J.* m'a fait faire en même-temps celle de ces venimeuses productions, qu'on a pris grand soin d'y mêler. Si j'avais fait plutôt ces lectures, j'aurais compris dès-lors tout le reste. Cela n'est pas difficile à qui peut les parcourir de sang-froid. Les ligueurs eux-mêmes l'ont senti, et bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réussi. C'est de n'attaquer *J. J.* en public qu'à mots couverts, et le plus souvent sans nommer ni lui, ni ses livres; mais de faire ensorte que l'application de ce qu'on en dirait fût

si claire, que chacun la fît sur-le-champ. Depuis dix ans que l'on suit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop grossiers qui, par cela seul, peuvent déplaire au public, ou lui devenir suspects. C'est dans les entretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités secrets, dans tous ces petits tribunaux littéraires, dont les femmes sont les présidens, que s'affilent les poignards dont on le crible sous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier sans emploi, sans projet, sans parti, sans crédit, a pu faire une affaire aussi importante, et aussi universelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entreprise a pu paraître assez belle, pour que tous les rangs, sans exception, se soient empressés d'y concourir *per fas et nefas*, comme à l'œuvre la plus glorieuse. Si les auteurs de cet étonnant complot, si les chefs qui en ont pris la direction, avaient mis à quelque honorable entreprise la moitié des soins, des peines, du travail, du temps, de la dépense, qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet, ils auraient pu se couronner d'une gloire immortelle à beau-

coup moins de frais, (3) qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténèbres, dont il ne peut résulter pour eux ni bien, ni honneur, mais seulement le plaisir d'assouvir en secret la plus lâche de toutes les passions, et dont encore la patience et la douceur de leur victime ne les laissera jamais jouir pleinement.

Il est impossible que vous ayiez une juste idée de la position de votre *J. J.*, ni de la manière dont il est enlacé. Tout est si bien concerté à son égard, qu'un ange descendrait du ciel pour le défendre, sans y pouvoir parvenir. Le complot dont il est le sujet, n'est pas de ces impostures jetées au hasard, qui font un effet rapide mais passager, et qu'un instant découvre et détruit. C'est, comme il l'a senti lui-même, un projet médité de longue-main, dont l'exécution lente et graduée ne s'opère qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à mesure qu'elle avance, et les traces des routes qu'elle a suivies, et les vestiges de la vérité qu'elle

(3) On me reprochera, j'en suis très-sûr, de me donner une importance prodigieuse. Ah, si je n'en avais pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon sort serait moins à plaindre!

a fait disparaître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de soin toute espèce d'explication, les auteurs et les chefs de ce complot négligent de détruire et dénaturer tout ce qui pourrait un jour servir à les confondre ; et depuis plus de quinze ans qu'il est en pleine exécution, n'ont-ils pas eu tout le temps qu'il leur fallait pour y réussir ? Plus ils avancent dans l'avenir, plus il leur est facile d'oblitérer le passé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur disposition, ils pourraient, sans risque, lever le voile impénétrable qu'ils ont mis sur les yeux de leur victime. Qui sait si ce moment n'est pas déjà venu ? Si, par les mesures qu'ils ont eu tout le temps de prendre, ils ne pourraient pas dès-à-présent s'exposer à des confrontations qui confondraient l'innocence, et feraient triompher l'imposture ? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paraître changer de maximes, et si vous voulez, par un reste de crainte attachée au mensonge, de n'avoir jamais assez tout prévu. Je vous le répète, ils ont travaillé sans relâche à disposer toutes choses pour n'avoir rien à craindre d'une discussion régulière, si jamais ils

étaient forcés d'y acquiescer ; et il me paraît qu'ils ont eu tout le temps et tous les moyens de mettre le succès de leur entreprise à l'abri de tout événement imprévu. Eh ! quelles seraient désormais les ressources de *J. J.* et de ses défenseurs, s'il s'en osait présenter ? Où trouverait-il des juges qui ne fussent pas du complot, des témoins qui ne fussent pas subornés, des conseils fidèles qui ne l'égarassent pas ? Seul contre toute une génération liguée, d'où réclamerait-il la vérité, que le mensonge ne répondît à sa place ? Quelle protection, quel appui trouverait-il pour résister à cette conspiration générale ? Existe-t-il, peut-il même exister parmi les gens en place un seul homme assez intègre pour se condamner lui-même, assez courageux pour oser défendre un opprimé, dévoué depuis si long-temps à la haine publique, assez généreux pour s'animer d'un pareil zèle, sans autre intérêt que celui de l'équité ? Soyez sûr que, quelque crédit, quelque autorité que pût avoir celui qui oserait élever la voix en sa faveur, et réclamer pour lui les premières lois de la justice, il se perdrait sans sauver son client, et que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire, commen-

çant par l'écarter de manière ou d'autre, finirait par tenir, comme auparavant, sa victime à sa merci. Rien ne peut plus la soustraire à sa destinée; et tout ce que peut faire un homme sage qui s'intéresse à son sort, est de rechercher en silence les vestiges de la vérité, pour diriger son propre jugement, mais jamais pour le faire adopter par la multitude, incapable de renoncer par raison au parti que la passion lui a fait prendre.

Pour moi, je veux vous faire ici ma confession sans détour. Je crois *J. J.* innocent et vertueux, et cette croyance est telle au fond de mon ame, qu'elle n'a pas besoin d'autre confirmation. Bien persuadé de son innocence, je n'aurai jamais l'indignité de parler là-dessus contre ma pensée, ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait jusqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aille étourdiment me porter à découvert pour son défenseur, et forcer ses délateurs à quitter leur masque pour l'accuser hautement en face. Je ferais en cela une démarche aussi imprudente qu'inutile, à laquelle je ne veux point m'exposer. J'ai un état, des amis à conserver, une famille à soutenir, des pa-

trons à ménager. Je ne veux point ici faire le dom *Quichotte*, et lutter contre les puissances, pour faire un moment parler de moi, et me perdre pour le reste de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné *J. J.*, et lui être utile sans m'exposer, à la bonne heure, je le ferai de tout mon cœur. Mais si vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette, et m'expose au blâme des miens, détrompez-vous ; je n'irai jamais jusques-là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait, sans manquer à votre parole, et me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne sortirions ni l'un ni l'autre aussi aisément que vous l'avez présumé.

ROUSSEAU.

Rassurez-vous, je vous prie ; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos résolutions, que d'exiger de vous rien qui vous déplaise. Dans la démarche que j'aurais désiré de faire, j'avais plus pour objet notre entière et commune satisfaction, que de ramener ni le public ni vos messieurs aux sentimens de la justice et au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement aussi persuadé que

vous de l'innocence de *J. J.*, je n'en suis pas régulièrement convaincu, puisque, n'ayant pu l'instruire des choses qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par son silence, ni l'absoudre par ses réponses. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté sur l'homme sans prononcer sur les faits qui combattent ce jugement, puisqu'ils manquent du caractère qui peut seul les constater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas assez de confiance en mes propres lumières pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, et je resterais peut-être encore ici dans le doute, si le plus légitime et le plus fort des préjugés ne venait à l'appui de mes propres remarques, et ne me montrait le mensonge du côté qui se refuse à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une discussion contradictoire, *J. J.* n'a cessé de la rechercher, de provoquer à grands cris ses accusateurs, et de dire hautement ce qu'il avait à dire. Eux, au contraire, ont toujours esquivé, fait le plongeon, parlé toujours entre eux à voix basse, lui cachant avec le plus grand soin leurs accusations, leurs témoins, leurs preuves, sur-tout leurs personnes, et fuyant avec le plus évident effroi toute espèce

de confrontation. Donc ils ont de fortes raisons pour la craindre, celles qu'ils allèguent pour cela étant ineptes au point d'être même outrageantes pour ceux qu'ils en veulent payer, et qui, je ne sais comment, ne laissent pas de s'en contenter : mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, et dès-là toutes les preuves clandestines sont sans autorité sur moi. Vous voilà dans le même cas où je suis, mais avec un moindre degré de certitude sur l'innocence de l'accusé, puisque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux, vous ne jugez de lui que par ses écrits et sur mon témoignage. Donc vos scrupules devraient être plus grands que les miens, si les manœuvres de ses persécuteurs, que vous avez mieux suivies, ne fesaient pour vous une espèce de compensation. Dans cette position j'ai pensé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous assurer de la vérité, était de la mettre à sa dernière et plus sûre épreuve, celle précisément qu'éludent si soigneusement vos messieurs. Il me semblait que, sans trop nous compromettre, nous aurions pu leur dire : « Nous ne saurions approuver qu'aux « depens de la justice et de la sûreté publique, « vous fassiez à un scélérat une grâce tacite

« qu'il n'accepte point, et qu'il dit n'être « qu'une horrible barbarie que vous couvrez « d'un beau nom. Quand cette grâce en serait « une, étant faite par force, elle change de « nature; au-lieu d'être un bienfait, elle de- « vient un cruel outrage, et rien n'est plus « injuste et plus tyrannique que de forcer un « homme à nous être obligé malgré lui. C'est « sans doute un des crimes de *J. J.* de n'a- « voir, au-lieu de la reconnaissance qu'il « vous doit, qu'un dédain plus que mépri- « sant pour vous et pour vos manœuvres. « Cette impudence de sa part mérite en par- « ticulier une punition sortable, et cette pu- « nition que vous lui devez et à vous-mêmes « est de le confondre, afin que, forcé de « reconnaître enfin votre indulgence, il ne « jette plus des nuages sur les motifs qui vous « font agir. Que la confusion d'un hypocrite « aussi arrogant soit, si vous voulez, sa « seule peine, mais qu'il la sente pour l'édi- « fication, pour la sûreté publique, et pour « l'honneur de la génération présente qu'il « paraît dédaigner si fort. Alors seulement « on pourra, sans risque, le laisser errer par- « mi nous avec honte, quand il sera bien au- « thentiquement convaincu et démasqué.

« Jusques à quand souffrirez-vous cet odieux
« scandale, qu'avec la sécurité de l'inno-
« cence, le crime ose insolemment provo-
« quer la vertu qui gauchit devant lui et se
« cache dans l'obscurité ? C'est lui qu'il faut
« réduire à cet indigne silence que vous gar-
« dez lui présent : sans quoi l'avenir ne vou-
« dra jamais croire que celui qui se montre
« seul et sans crainte est le coupable, et que
« celui qui, bien escorté, n'ose l'attendre,
« est l'innocent ».

En leur parlant ainsi nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement, ou à convenir tacitement de leur imposture; et par la discussion contradictoire des faits, nous aurions pu porter un jugement certain sur les accusateurs et sur l'accusé, et prononcer définitivement entr'eux et lui. Vous dites que les juges et les témoins entrant tous dans la ligue auraient rendu la prévarication très-facile à exécuter, très-difficile à découvrir; et cela doit être : mais il n'est pas impossible aussi que l'accusé n'eût trouvé quelque réponse imprévue et péremptoire, qui eût démonté toutes leurs batteries et manifesté le complot. Tout est contre lui, je le sais, le pouvoir, la ruse, l'argent, l'intrigue, le temps, les pré-

jugés, son ineptie, ses distractions, son défaut de mémoire, son embarras de s'énoncer; tout enfin, hors l'innocence et la vérite qui seules lui ont donné l'assurance de rechercher, de demander, de provoquer avec ardeur ces explications qu'il aurait tant de raisons de craindre si sa conscience déposait contre lui. Mais ses désirs attiédis ne sont plus animés, ni par l'espoir d'un succès qu'il ne peut plus attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa place, et sentez ce qu'il doit penser de la génération présente et de sa conduite à son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourrait-il faire du retour de son estime, et de quel prix pourraient être à ses yeux les caresses sincères des mêmes gens qui lui en prodiguèrent de si fausses avec des cœurs pleins d'aversion pour lui? Leur duplicité, leur trahison, leur perfidie ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable; et ne serait-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté sincèrement, avec les mêmes démonstrations qu'ils employèrent si long-temps en dérision à faire de lui le jouet de la canaille?

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans et vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux et cruels à son égard, reviendraient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, et que réparant leur longue injustice, ils tâcheraient à force d'honneurs de lui faire oublier leur outrages, pourrait-il oublier la bassesse et l'indignité de leur conduite? pourrait-il cesser de se dire que quand même il eût été le scélérat qu'ils se plaisent à voir en lui, leur manière de procéder avec ce prétendu scélérat, moins inique, n'en serait que plus abjecte: et que s'avilir autour d'un monstre à tant de manéges insidieux était se mettre soi-même au-dessous de lui? Non, il n'est plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes, comment pourrait-il être touché de leurs éloges? Comment pourrait-il agréer le retour tardif et forcé de leur estime, ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux? Non, ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourrait plus lui donner aucun plaisir, ni lui rendre aucun honneur. Il en serait plus importuné, sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique et décisive qu'il

qu'il n'a pu jamais obtenir, et qu'il a cessé de désirer, était plus pour nous que pour lui. Elle ne pourrait plus, même avec la plus éclatante justification, jeter aucune véritable douceur dans sa vieillesse. Il est désormais trop étranger ici-bas pour prendre à ce qui s'y fait aucun intérêt qui lui soit personnel. N'ayant plus de suffisante raison pour agir, il reste tranquille, en attendant avec la mort la fin de ses peines, et ne voit plus qu'avec indifférence le sort du peu de jours qui lui restent à passer sur la terre.

Quelque consolation néanmoins est encore à sa portée; je consacre ma vie à la lui donner, et je vous exhorte d'y concourir. Nous ne sommes entrés ni l'un ni l'autre dans les secrets de la ligue dont il est l'objet; nous n'avons point partagé la fausseté de ceux qui la composent; nous n'avons point cherché à le surprendre par des caresses perfides. Tant que vous l'avez haï vous l'avez fui, et moi je ne l'ai recherché que dans l'espoir de le trouver digne de mon amitié; et l'épreuve nécessaire pour porter un jugement éclairé sur son compte, ayant été long-temps autant recherchée par lui qu'écartée par vos messieurs, forme un préjugé qui supplée autant qu'il

se peut à cette épreuve, et confirme ce que j'ai pensé de lui après un examen aussi long qu'impartial. Il m'a dit cent fois qu'il se serait consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un seul cœur d'homme qui s'ouvrît au sien, qui sentît ses peines et qui les plaignît : l'estime franche et pleine d'un seul l'eût dédommagé du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédommagement, et je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne œuvre, nous pouvons lui rendre dans ses vieux jours la douceur d'une société véritable qu'il a perdue depuis si long-temps, et qu'il n'espérait plus retrouver ici-bas. Laissons le public dans l'erreur où il se complaît et dont il est digne, et montrons seulement à celui qui en est la victime que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard, il ne s'y trompera point au vôtre; et si vous venez à lui avec les sentimens qui lui sont dus, vous le trouverez prêt à vous les rendre. Les nôtres lui seront d'autant plus sensibles qu'il ne les attendait plus de personne, et avec le cœur que je lui connais, il n'avait pas besoin d'une si longue privation pour lui en faire sentir le prix. Que ses persécuteurs continuent de triompher, il

verra leur prospérité sans peine : le désir de la vengeance ne le tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs succès il les plaint encore, et les croit bien plus malheureux que lui. En effet quand la triste jouissance des maux qu'ils lui ont fait pourrait remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts et démasqués ? Tant de soins qu'ils se donnent, tant de mesures qu'ils prennent sans relâche depuis tant d'années, ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris assez ? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de mensonges et d'impostures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe par quelque fissure. L'immense édifice de ténèbres qu'ils ont élevé autour de lui, ne suffit pas pour les rassurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur mystère et les exposer à se voir confondus. Sa mort même, loin de les tranquilliser, doit augmenter leurs alarmes. Qui sait s'il n'a point trouvé quelque confident discret qui, lorsque l'animosité du public cessera d'être attisée par la présence du condamné, saisira, pour se faire écouter, le moment où les yeux

commenceront à s'ouvrir? Qui sait si quelque dépositaire fidèle ne produira pas en temps et lieu de telles preuves de son innocence que le public, forcé de s'y rendre, sente et déplore sa longue erreur? Qui sait si dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir, que le remords fasse parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaisons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reste quelqu'une qu'on n'ait pas prévue, et qui fasse découvrir la vérité quand on y pensera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte est encore plus active; et les auteurs d'un pareil projet ont, sans y penser, sacrifié à leur haine le repos du reste de leurs jours.

Si leurs accusations étaient véritables et que *J. J.* fût tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démasqué pour l'acquit de leur conscience, et déposé leur secret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils se reposeraient sur eux du reste, cesseraient de s'occuper du coupable, et ne penseraient plus à lui. Mais l'œil inquiet et vigilant qu'ils ont sans cesse attaché sur lui, les émissaires dont ils l'entourent, les mesures qu'ils ne cessent de prendre pour lui fermer toute voie à toute

explication, pour qu'il ne puisse leur échapper en aucune sorte, décèlent avec leurs alarmes la cause qui les entretient et les perpétue : elles ne peuvent plus cesser quoi qu'ils fassent; vivant ou mort il les inquiétera toujours, et s'il aimait la vengeance, il en aurait une bien assurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entassées, ils ne cesseront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs succès et de toutes leurs prospérités. Ils ont employé toutes les ressources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres; à force d'ajouter moyens sur moyens il les ont tous épuisés, et loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à *J. J.* des ressources en lui-même qu'il ne connaîtrait pas sans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvaient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux, ni de personne, et de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte sensible à son ame qu'ils ne lui aient portée; mais en lui fesant tout le mal qu'ils lui pouvaient faire, ils l'ont forcé de se réfugier dans des asiles où il n'est plus en leur pouvoir de pé-

nétrer. Il peut maintenant les défier et se moquer de leur impuissance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage, en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur situation et adoucir la sienne. Leur rage devenue impuissante n'a fait que s'irriter en voulant s'assouvir.

Au reste il ne doute point que malgré tant d'efforts, le temps ne lève enfin le voile de l'imposture et ne découvre son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience contribue à la soutenir, et en lui tout ôtant ses persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance et l'espoir. « Si ma mé-« moire devait, dit-il, s'éteindre avec moi, « je me consolerais d'avoir été si mal connu « des hommes dont je serais bientôt oublié ; « mais puisque mon existence doit être con-« nue après moi par mes livres et bien plus « par malheurs, je ne me trouve point, je « l'avoue, assez de résignation pour penser « sans impatience, moi qui me sens meilleur « et plus juste qu'aucun homme qui me soit « connu, qu'on ne se souviendra de moi que « comme d'un monstre, et que mes écrits, « où le cœur qui les dicta est empreint à cha-

« que page, passeront pour les déclamations « d'un tartuffe qui ne cherchait qu'à tromper le public. Qu'auront donc servi mon « courage et mon zèle, si leurs monumens « loin d'être utiles aux bons (4) ne font « qu'aigrir et fomenter l'animosité des méchans, si tout ce que l'amour de la vertu « m'a fait dire sans crainte et sans intérêt ne « fait à l'avenir, comme aujourd'hui, qu'exciter contre moi la prévention et la haine, « et ne produit jamais aucun bien; si au-« lieu des bénédictions qui m'étaient dues, « mon nom que tout devait rendre honorable n'est prononcé dans l'avenir qu'avec « imprécation! Non, je ne supporterais jamais une si cruelle idée; elle absorberait « tout ce qui m'est resté de courage et de « constance. Je consentirais sans peine à ne « point exister dans la mémoire des hommes, « mais je ne puis consentir, je l'avoue, à

(4) Jamais les discours d'un homme qu'on croit parler contre sa pensée, ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui pensant mal de moi disent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent, et même très-sottement. Ce sont ceux-là qui sont vraiment des tartuffes.

« y rester diffamé ; non, le ciel ne le per-
« mettra point ; et dans quelque état que
« m'ait réduit la destinée, je ne désespére-
« rai jamais de la providence, sachant bien
« qu'elle choisit son heure et non pas la nôtre,
« et qu'elle aime à frapper son coup au mo-
« ment qu'on ne l'attend plus. Ce n'est pas
« que je donne encore aucune importance,
« et sur-tout par rapport à moi, au peu de
« jours qui me restent à vivre, quand même
« j'y pourrais voir renaître pour moi toutes
« les douceurs dont on a pris peine à tarir
« le cours. J'ai trop connu la misère des
« prospérités humaines pour être sensible à
« mon âge à leur tardif et vain retour ; et
« quelque peu croyable qu'il soit, il leur
« serait encore plus aisé de revenir qu'à moi
« d'en reprendre le goût. Je n'espère plus,
« et je désire très-peu, de voir de mon vi-
« vant la révolution qui doit désabuser le
« public sur mon compte. Que mes persé-
« cuteurs jouissent en paix, s'ils peuvent,
» toute leur vie, du bonheur qu'ils se sont
« fait des misères de la mienne. Je ne désire
« de les voir ni confondus, ni punis ; et
« pourvu qu'enfin la vérité soit connue, je
« ne demande point que ce soit à leurs dé-

« pens : mais je ne puis regarder comme une
« chose indifférente aux hommes le rétablis-
« sement de ma mémoire et le retour de l'es-
« time publique, qui m'était due. Ce serait
« un trop grand malheur pour le genre-
« humain que la manière dont on a procédé
« à mon égard servît de modèle et d'exemple,
« que l'honneur des particuliers dépendît
« de tout imposteur adroit, et que la société,
« foulant aux pieds les plus saintes lois de
« la justice, ne fût plus qu'un ténébreux bri-
« gandage de trahisons secrètes, et d'im-
« postures adoptées sans confrontation ;
« sans contradiction, sans vérification, et
« sans aucune défense laissée aux accusés.
« Bientôt les hommes à la merci les uns des
« autres n'auraient de force et d'action que
« pour s'entre-déchirer entre eux, sans en
« avoir aucune pour la résistance ; les bons,
« livrés tout-à-fait aux méchans, devien-
« draient d'abord leur proie, enfin leurs dis-
« ciples ; l'innocence n'aurait plus d'asile, et
« la terre devenue un enfer, ne serait cou-
« verte que de démons occupés à se tour-
« menter les uns les autres. Non, le ciel ne
« laissera point un exemple aussi funeste
« ouvrir au crime une route inconnue jus-

« qu'à ce jour ; il découvrira la noirceur « d'une trame aussi cruelle. Un jour viendra, « j'en ai la juste confiance, que les hon- « nêtes gens béniront ma mémoire et pleu- « reront sur mon sort. Je suis sûr de la chose, « quoique j'en ignore le temps. Voilà le fon- « dement de ma patience et de mes conso- « lations. L'ordre sera rétabli tôt ou tard, « même sur la terre, je n'en doute pas. Mes « oppresseurs peuvent reculer le moment de « ma justification, mais ils ne sauraient em- « pêcher qu'il ne vienne. Cela me suffit pour « être tranquille au milieu de leurs œuvres : « qu'ils continuent à disposer de moi durant « ma vie, mais qu'ils se pressent ; je vais « bientôt leur échapper ».

Tels sont sur ce point les sentimens de *J. J.* ; et tels sont aussi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient pas de sonder la profondeur, il doit passer le reste de ses jours dans le mépris et l'humiliation : mais j'ai le plus vif pressentiment qu'après sa mort et celle de ses persécuteurs, leurs trames seront découvertes et sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paraît si bien fondé, que pour peu qu'on y réfléchisse, je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'est un axiome générale-

ment admis que tôt ou tard la vérité se découvre, et tant d'exemples l'ont confirmé, que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du-moins il n'est pas concevable qu'une trame aussi compliquée reste cachée aux âges futurs; il n'est pas même à présumer qu'elle le soit long-temps dans le nôtre. Trop de signes la decelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, et cette volonté viendra sûrement à plusieurs si-tôt que *J. J.* aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du public, il n'est pas possible qu'un grand nombre n'apperçoive la mavaise foi de ceux qui les dirigent, et qu'ils ne sentent que si cet homme était réellement tel qu'ils le font, il serait superflu d'en imposer au public sur son compte, et d'employer tant d'impostures pour le charger de choses qu'il ne fait pas, et deguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt, l'animosité, la crainte les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres, un temps peut venir où leur passion calmée et leur intérêt changé leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sourdes dont ils sont aujourd'hui témoins et complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces

coopérateurs subalternes ne parlera confidemment à personne de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a fait faire, et de l'effet de tout cela pour abuser le public ? que, trouvant d'honnêtes gens empressés à la recherche de la vérité défigurée, ils ne seront point tentés de se rendre encore nécessaires en la découvrant comme ils le sont maintenant pour la cacher, de se donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confidence des grands et qu'ils savent des anecdotes ignorées du public ? Et pourquoi ne croirais-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-uns indiscrets ou véridiques, sur-tout à l'heure où près de sortir de cette vie, ils seront sollicités par leur conscience à ne pas emporter leur coulpe avec eux ? Enfin pourquoi les réflexions que vous et moi fesons aujourd'hui ne viendraient-elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes, quand elles examineront de sang-froid la conduite qu'on a tenue, et la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu ? On sentira qu'il est beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait existé réellement, qu'il ne l'est que la crédulité publique enhardissant les imposteurs, les ait portés

à

à le peindre ainsi successivement, et en enchérissant toujours, sans s'appercevoir qu'ils passaient même la mesure du possible. Cette marche très-naturelle à la passion, est un piége qui la décèle et dont elle se garantit rarement. Celui qui voudrait tenir un registre exact de ce que, selon vos messieurs, il a fait, dit, écrit, imprimé, depuis qu'ils se sont emparés de sa personne, joint à tout ce qu'il a fait réellement, trouverait qu'en cent ans il n'aurait pu suffire à tant de choses. Tous les livres qu'on lui attribue, tous les propos qu'on lui fait tenir sont aussi concordans et aussi naturels que les faits qu'on lui impute, et tout cela toujours si bien prouvé, qu'en admettant un seul de ces faits on n'a plus droit d'en rejeter aucun autre.

Cependant avec un peu de calcul et de bon sens, on verra que tant de choses sont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela, ni se trouver en tant de lieux différens en si peu de temps; qu'il y a par conséquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entassées, et qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des mensonges, ne sauraient établir que les autres sont des vérités. La force même et le

nombre de toutes ces preuves suffiront pour faire soupçonner le complot, et dès-lors toutes celles qui n'auront pas subi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront pas été confrontés à l'accusé perdront leur autorité, et il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues, et dont il n'aura pu se justifier; c'est-à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, et dont vos messieurs ont tiré un si grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'est dans cette persuasion qu'il me paraît raisonnable qu'il se console des outrages de ses contemporains et de leur injustice. Quoi qu'ils puissent faire, ses livres transmis à la postérité montreront que leur auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre; et sa vie réglée, simple, uniforme, et la même depuis tant d'années, ne s'accordera jamais avec le caractère affreux qu'on veut lui donner. Il en sera de ce ténébreux complot formé dans un si profond secret, développé avec de si grandes précautions et suivi avec tant de zèle, comme de tous les ouvrages des passions des hommes, qui sont passagers et périssables comme eux. Un temps viendra

qu'on aura pour le siècle où vécut *J. J.* la même horreur que ce siècle marque pour lui, et que ce complot, immortalisant son auteur comme *Erostrate*, passera pour un chef-d'œuvre de génie et plus encore de méchanceté.

LE FRANÇAIS.

Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accomplissement de cette prédiction ; mais j'avoue que je n'y ai pas autant de confiance ; et à voir le tour qu'a pris cette affaire, je jugerais que des multitudes de caractères et d'événemens décrits dans l'histoire n'ont, peut-être, d'autre fondement que l'invention de ceux qui se sont avisés de les affirmer. Que le tems fasse triompher la vérité, c'est ce qui doit arriver très-souvent; mais que cela arrive toujours, comment le sait-on, et sur quelle preuve peut-on l'assurer ? Des vérités long-tems cachées se découvrent enfin par quelques circonstances fortuites. Cent mille autres peut-être resteront à jamais offusquées par le mensonge, sans que nous ayons aucun moyen de les reconnaître et de les manifester ; car tant qu'elles restent cachées, elles sont pour nous

comme n'existant pas. Otez le hasard qui en fait découvrir quelqu'une, elle continuerait d'être cachée ; et qui sait combien il en reste pour qui ce hasard ne viendra jamais ? Ne disons donc pas que le temps fait toujours triompher la vérité, car c'est ce qu'il nous est impossible de savoir ; et il est bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ses traces, il fait plus souvent triompher le mensonge, sur-tout quand les hommes ont intérêt à le soutenir. Les conjectures sur lesquelles vous croyez que le mystère de ce complot sera dévoilé me paraissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte, trop nombreuse, trop bien liée pour pouvoir se dissoudre aisément : et tant qu'elle durera comme elle est, il est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hasarde sans autre intérêt que celui de la justice. De tant de fils divers qui composent cette trame, chacun de ceux qui la conduisent ne voit que celui qu'il doit gouverner et tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tout n'est apperçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens, les contradictions, et à

faire jouer le tout d'une manière uniforme. La multitude des choses incompatibles entre elles qu'on fait dire et faire à *J. J.* n'est, pour ainsi dire, que le magasin des matériaux dans lequel les entrepreneurs fesant un triage, choisiront à loisir les choses assortissantes qui peuvent s'accorder, et rejetant celles qui tranchent, répugnent, et se contredisent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit leur effet. *Inventez toujours*, disent-ils aux ligueurs subalternes, *nous nous chargeons de choisir et d'arranger après.* Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs satellites, et de les arranger en un corps d'histoire disposée avec tant d'art, et travaillée avec tant de soin, que tout ce qui est absurde et contradictoire, loin de paraître un tissu de fables grossières, paraîtra l'effet de l'inconséquence de l'homme, qui, avec des passions diverses et monstrueuses, voulait le blanc et le noir, et passait sa vie à faire et défaire, faute de pouvoir accomplir ses mauvais desseins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main, pour le publier d'abord après sa mort, doit,

par les pièces et les preuves dont il sera muni ; fixer si bien le jugement du public sur sa mémoire, que personne ne s'avise même de former là-dessus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt, la même affection, dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de son vivant ; et pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner, comme à regret, un caractère affreux, on y joindra les éloges les plus outrés de sa plume et de ses talens, mais tournés de façon à le rendre odieux encore par-là, comme si dire et prouver également le pour et le contre, tout persuader et ne rien croire, eût été le jeu favori de son esprit. En un mot, l'écrivain de cette vie, admirablement choisi pour cela, saura, comme l'Aletès du *Tasse* :

Menteur adroit, savant dans l'art de nuire,
Sous la forme d'éloge, habiller la satire.

Ses livres, dites-vous, transmis à la postérité, déposeront en faveur de leur auteur. Ce sera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penseront comme vous et moi sur ces livres. Mais savez-vous à quel point on peut les défigurer ? et tout ce qui a déjà été fait pour cela, avec le plus grand

succès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire sans que le public le croie, ou le trouve mauvais ? Cet argument tiré de ses livres a toujours inquiété nos messieurs. Ne pouvant les anéantir, et leurs plus malignes interprétations ne suffisant pas encore pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification ; et cette entreprise qui semblait d'abord presqu'impossible, est devenue, par la connivence du public, de la plus facile exécution. L'auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque pièce. Ces impressions éparses ont disparu depuis long-tems, et le peu d'exemplaires qui peuvent rester, cachés dans quelques cabinets, n'ont excité la curiosité de personne, pour les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils, grossis de critiques outrageantes, de libelles venimeux, et faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'auteur, d'en altérer les maximes, et d'en changer peu-à-peu l'esprit, ont été, dans cette vue, arrangés et falsifiés avec beaucoup d'art, d'abord seulement par des retranchemens qui, supprimant les éclaircissemens nécessaires, altéraient le sens de ce qu'on laissait, puis, par d'apparentes né-

gligences, qu'on pouvait faire passer pour des fautes d'impression, mais qui produisaient des contre-sens terribles, et qui, fidèlement transcrites à chaque impression nouvelle, ont enfin substitué par tradition ces fausses leçons aux véritables. Pour mieux réussir dans ce projet, on a imaginé de faire de belles éditions qui, par leur perfection typographique, fissent tomber les précédentes, et restassent dans les bibliothèques ; et pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéresser l'auteur même par l'appât du gain, et on lui a fait pour cela, par le libraire chargé de ces manœuvres, des propositions assez magnifiques, pour devoir naturellement le tenter. Le projet était d'établir ainsi la confiance du public, de ne faire passer sous les yeux de l'auteur que des épreuves correctes, et de tirer, à son insu, les feuilles destinées pour le public, et où le texte eût été accommodé selon les vues de nos messieurs. Rien n'eût été si facile, par la manière dont il est enlacé, que de lui cacher ce petit manège, et de le faire ainsi servir lui-même à autoriser la fraude dont il devait être la victime, et qu'il eût ignorée, croyant transmettre à la postérité une édition fidelle de ses écrits;

Mais soit dégoût, soit paresse, soit qu'il ait eu quelque vent du projet, non content de s'être refusé à la proposition, il a désavoué, dans une protestation signée, tout ce qui s'imprimerait désormais sous son nom : l'on a donc pris le parti de se passer de lui, et d'aller en avant comme s'il participait à l'entreprise. L'édition se fait par souscription, et s'imprime, dit-on, à Bruxelles, en beau papier, beau caractère, belles estampes. On n'épargnera rien pour la prôner dans toute l'Europe, et pour en vanter sur-tout l'exactitude et la fidélité, dont on ne doutera pas plus que de la ressemblance du portrait publié par l'ami *Hume*. Comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pièces refondues, ou fabriquées par nos messieurs, on aura grand soin de les munir de titres, plus que suffisans auprès d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire, et qui ne s'avisera pas si tard de faire le difficile sur leur authenticité.

ROUSSEAU.

Mais, comment! cette déclaration de *J. J.* dont vous venez de parler, ne lui servira donc de rien pour se garantir de toutes

ces fraudes ; et quoi qu'il puisse dire , vos messieurs feront passer sans obstacle tout ce qu'il leur plaira d'imprimer sous son nom ?

LE FRANÇAIS.

Bien plus ; ils ont su tourner contre lui jusqu'à son désaveu. En le fesant imprimer eux-mêmes , ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que , voyant ses mauvais principes mis à découvert, et consignés dans ses écrits , il tâchait de se disculper , en rendant leur fidélité suspecte. Passant habilement sous silence les falsifications réelles , ils ont fait entendre qu'il accusait d'être falsifiés des passages que tout le monde sait bien ne l'être pas ; et fixant toute l'attention du public sur ces passages , ils l'ont ainsi détourné de vérifier leurs infidélités. Supposez qu'un homme vous dise : *J. J.* dit qu'on lui a volé des poires , et il ment ; car il a son compte de pommes ; donc on ne lui a point volé de poires : ils ont exactement raisonné comme cet homme-là , et c'est sur ce raisonnement qu'ils ont persiflé sa déclaration. Ils étaient si sûrs de son peu d'effet, qu'en même-temps qu'ils la fesaient im-

primer, ils imprimaient aussi cette prétendue traduction du Tasse, tout exprès pour la lui attribuer, et qu'ils lui ont en effet attribuée, sans la moindre objection de la part du public ; comme si cette manière d'écrire aride et sautillante, sans liaison, sans harmonie et sans grace, était en effet la sienne. De sorte que, selon eux, tout en protestant contre tout ce qui paraîtrait désormais sous son nom, ou qui lui serait attribué, il publiait néanmoins ce barbouillage, non-seulement sans s'en cacher, mais ayant grand' peur de n'en être pas cru l'auteur, comme il paraît par la préface singeresse qu'ils ont mise à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdise aussi grossière, une aussi extravagante contradiction devait ouvrir les yeux à tout le monde, et révolter contre l'impudence de nos messieurs, poussée ici jusqu'à la bêtise ? point du tout : en réglant leurs manœuvres sur la disposition où ils ont mis le public, sur la crédulité qu'ils lui ont donnée, ils sont bien plus sûrs de réussir que s'ils agissaient avec plus de finesse. Dès qu'il s'agit de *J. J.*, il n'est besoin de mettre ni bon sens, ni vraisem-

blance dans les choses qu'on en débite ; plus elles sont absurdes et ridicules, plus on s'empresse à n'en pas douter. Si d'*Alembert* ou *Diderot* s'avisaient d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant passer demain dans la rue, tout le monde lui verrait deux têtes très-distinctement, et chacun serait très-surpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monstruosité.

Nos messieurs sentent si bien cet avantage, et savent si bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces ruses, d'employer des manœuvres pleines d'audace et d'impudence, au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend et s'en plaint, personne n'y veuille ajouter foi. Quand, par exemple, un honnête imprimeur *Simon* dira publiquement à tout le monde, que *J. J.* vient souvent chez lui voir et corriger les épreuves de ces éditions frauduleuses qu'ils font de ses écrits, qui est-ce qui croira que *J. J.* ne connaît pas l'imprimeur *Simon*, et n'avait pas même ouï parler de ces éditions, quand ce discours lui revint? Quand encore on verra son nom pompeusement étalé dans les listes des souscripteurs de livres de prix, qui est-

ce qui dès-à-présent, et dans l'avenir, ira s'imaginer que toutes ces souscriptions prétendues sont là mises à son insçu, ou malgré lui, seulement pour lui donner un air d'opulence et de prétention, qui démente le ton qu'il a pris. Et cependant.....

ROUSSEAU.

Je sais ce qu'il en est; car il m'a protesté n'avoir fait en sa vie qu'une seule souscription, savoir celle pour la statue de M. de *Voltaire* (*).

(*) *Lettre de M. Rousseau à M. de la Tourette.*

à Lyon, 2 juin 1770.

J'apprends, Monsieur, qu'on a formé le projet d'élever une statue à M. de *Voltaire*, et qu'on permet à tous ceux qui sont connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entreprise. J'ai payé assez cher le droit d'être admis à cet honneur, pour oser y prétendre, et je vous supplie de vouloir bien interposer vos bons offices pour me faire inscrire au nombre des souscrivans. J'espère, Monsieur, que les bontés dont vous m'honorez, et l'occasion pour laquelle je m'en prévaux ici, vous feront aisément pardonner la liberté que je prends. Je vous salue, Monsieur, très-humblement et de tout mon cœur.

Lettre de M. de Voltaire à M. de la Tourette, relative à la précédente, transcrite sur l'original.

23 juin 1770, à Ferney.

Vous savez peut-être, Monsieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que *Jean-Jacques Rousseau* vous avait écrit une lettre, par laquelle il souscrivait entre vos mains pour certaine statue. Je vous prie de me dire si la chose est vraie. J'ai peur que les gens-de-lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci est une galanterie toute française. Ceux qui l'ont imaginée sont tous ou artistes, ou amateurs. M. le duc de *Choiseul* est à la tête, et trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette se trouvât vrai.

Mme. *Denis* vous fait les plus sincères complimens. Agréez, Monsieur, les assurances de mon tendre attachement pour vous et pour toute votre famille.

LE FRANÇAIS.

Hé bien, Monsieur, cette seule souscription qu'il a faite est la seule dont on ne sait rien, car le discret d'*Alembert*, qui l'a reçue, n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette souscription est moins une générosité, qu'une vengeance; mais c'est une vengeance à la *Jean-*

Jacques, que *Voltaire* ne lui rendra pas.

Vous devez sentir par ces exemples, que de quelque façon qu'il s'y prenne, et dans aucun temps, il ne peut raisonnablement espérer que la vérité perce, à son égard, à travers les filets tendus autour de lui, et dans lesquels, en s'y débattant, il ne fait que s'enlacer davantage. Tout ce qui lui arrive est trop hors de l'ordre commun des choses, pour pouvoir jamais être cru; et ses protestations mêmes ne feront qu'attirer sur lui les reproches d'impudence et de mensonge que méritent ses ennemis.

Donnez à *J. J.* un conseil, le meilleur peut-être qui lui reste à suivre, environné comme il est d'embûches et de pièges, où chaque pas ne peut manquer de l'attirer ; c'est de rester, s'il se peut, immobile, de ne point agir du tout (5), de n'acquiescer à rien de ce qu'on

(5) Il ne m'est pas permis de suivre ce conseil en ce qui regarde la juste défense de mon honneur. Je dois jusqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, sinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du-moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me sont ôtés, je le sais ; mais sans aucun espoir de succès tous les efforts possibles, quoiqu'inutiles,

lui propose, sous quelque prétexte que ce soit, et de résister même à ses propres mouvemens, tant qu'il peut s'abstenir de les suivre. Sous quelque face avantageuse qu'une chose à faire, ou à dire, se présente à son esprit, il doit compter que dès qu'on lui laisse le pouvoir de l'exécuter, c'est qu'on est sûr d'en tourner l'effet contre lui, et de la lui rendre funeste. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falsifications de ses livres et contre tous les écrits pseudonymes qu'on fait courir journellement sous son nom, qu'y avait-il de meilleur en apparence, et dont on pût moins abuser pour lui nuire, que la déclaration dont nous venons de parler? et cependant vous seriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration, pour un effet tout contraire; et il a dû sentir cela de lui-même, par le soin qu'on a pris de la faire imprimer à son insçu : car il n'a sûrement pas pu croire qu'on ait pris ce soin pour lui faire plaisir. L'écrit sur le gouvernement de Pologne (6), qu'il n'a fait que

n'en sont pas moins dans mon devoir, et je ne cesserai de les faire jusqu'à mon dernier soupir. *J'ay ce que doy, arrive que pourra.*

(6) Cet écrit est tombé dans les mains de M.

sur les plus touchantes instances, avec le plus parfait désintéressement, et par les seuls motifs

d'*Alembert*, peut-être aussi-tôt qu'il est sorti des miennes, et Dieu sait quel usage il en a su faire. M. le comte *Wielhorski* m'apprit, en venant me dire adieu à son départ de Paris, qu'on avait mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air dont il me dit cela, j'ai jugé en y repensant qu'il me croyait l'auteur de l'article; et je ne doute pas qu'il n'y ait du d'*Alembert* dans cette affaire, aussi bien que dans celle d'un certain comte *Zanowisch Dalmate*, et d'un prêtre aventurier polonais qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'*Alembert* ne me surprennent plus, j'y suis tout accoutumé. Je ne puis assurément approuver la conduite du comte *Wielhorski* à mon égard. Mais cet article à part que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé et je regarde encore ce seigneur polonais comme un honnête homme et un bon patriote; et si j'avais la fantaisie et les moyens de faire insérer des articles dans les gazettes, j'aurais assurément des choses plus pressées à dire et plus importantes pour moi que des satires du comte *Wielhorski*. Le succès de toutes ces menées est un effet nécessaire du système de conduite que l'on suit à mon égard. Qu'est-ce qui pourrait empêcher de réussir tout ce qu'on entreprend contre moi, dont je ne sais rien, à quoi je ne peux rien, et que tout le monde favorise?

de la plus pure vertu, semblait ne pouvoir qu'honorer son auteur, et le rendre respectable, quand même cet écrit n'eût été qu'un tissu d'erreurs. Si vous saviez par qui, pour qui, pourquoi cet écrit était sollicité, l'usage qu'on s'est empressé d'en faire, et le tour qu'on a su lui donner, vous sentiriez parfaitement combien il eût été à désirer pour l'auteur que, résistant à toute cajolerie, il se refusât à l'appât de cette bonne œuvre qui, de la part de ceux qui la sollicitaient avec tant d'instance, n'avait pour but que de la rendre pernicieuse pour lui. En un mot, s'il connaît sa situation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchisse, que toute proposition qu'on lui fait, et quelque couleur qu'on y donne, a toujours un but qu'on lui cache, et qui l'empêcherait d'y consentir, si ce but lui était connu. Il doit sentir sur-tout, que le motif de faire du bien, ne peut être qu'un piége pour lui, de la part de ceux qui le lui proposent, et pour eux un moyen réel de faire du mal à lui, ou par lui, pour le lui imputer dans la suite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres, ni à lui-même, on ne peut plus lui présenter un pareil motif que pour le tromper; qu'enfin,

n'étant plus dans sa position en puissance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut désormais faire de mieux, est de s'abstenir tout-à-fait d'agir, de peur de mal faire sans le voir, ni le vouloir, comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux instances des gens qui l'environnent, et qui ont toujours leur leçon toute faite sur les choses qu'ils doivent lui proposer. Sur-tout qu'il ne se laisse point émouvoir par le reproche de se refuser à quelque bonne œuvre ; sûr au contraire, que si c'était réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout se réunirait pour l'en empêcher, de peur qu'il n'en eût le mérite, et qu'il n'en résultât quelque effet en sa faveur.

Par les mesures extraordinaires qu'on prend pour altérer et défigurer ses écrits, et pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais songé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne se borne pas à la génération présente, pour qui ces soins ne sont plus nécessaires; et puisqu'ayant sous les yeux ses livres, tels à-peu-près qu'il les a composés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paraît si forte à l'un et à l'autre, contre l'affreux caractère qu'on prête à l'auteur; puisqu'au contraire on les

a su mettre au rang de ses crimes, que la profession de foi du vicaire est devenue un écrit impie, l'Héloïse un roman obscène, le Contrat social un livre séditieux; puisqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui sur la scène, tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne, et dont nul n'a senti la comique absurdité; puisqu'enfin ces écrits tels qu'ils existent, n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de son vivant, l'en garantiront-ils mieux après sa mort, quand on les aura mis dans l'état projeté pour rendre sa mémoire odieuse, et quand les auteurs du complot auront eu tout le temps d'effacer toutes les traces de son innocence et de leur imposture? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyans et pourvoyans qui songent à tout, auraient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du-moins à l'heure de la mort, et les déclarations incommodes qui pourraient en résulter s'ils n'y mettaient ordre? Non, Monsieur, comptez que toutes leurs mesures sont si bien prises, qu'il leur reste peu de chose à craindre de ce côté-là.

Parmi les singularités qui distinguent le siècle où nous vivons de tous les autres, est

l'esprit méthodique et conséquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici ces opinions erraient sans suite et sans règle au gré des passions des hommes ; et ces passions s'entre-choquant sans cesse, fesaient flotter le public de l'une à l'autre, sans aucune direction constante. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leurs marches et leurs règles, et ces règles auxquelles le public est asservi, sans qu'il s'en doute, s'établissent uniquement sur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la secte philosophique s'est réunie en un corps sous des chefs, ces chefs, par l'art de l'intrigue, auquel ils se sont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le sont par elle de la réputation, même de la destinée des particuliers, et par eux de celle de l'Etat. Leur essai fut fait sur *J. J.*, et la grandeur du succès, qui dut les étonner eux-mêmes, leur fit sentir jusqu'où leur crédit pouvait s'étendre. Alors ils songèrent à s'associer des hommes puissans, pour devenir avec eux les arbitres de la société, ceux sur-tout, qui disposés comme eux aux secrètes intrigues et aux mines souterraines, ne pouvaient manquer de rencontrer et d'éventer souvent les leurs. Ils

leur firent sentir que, travaillant de concert, ils pouvaient étendre tellement leurs rameaux sous les pas des hommes, que nul ne trouvât plus d'assiette solide, et ne pût marcher que sur des terrains contreminés. Ils se donnèrent des chefs principaux qui, de leur côté, dirigeant sourdement toutes les forces publiques sur les plans convenus entre eux, rendent infaillible l'exécution de tous leurs projets. Ces chefs de la ligue philosophique la méprisent, et n'en sont pas estimés; mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns aux autres, parce que la haine ardente et cachée est la grande passion de tous, et que par une rencontre assez naturelle, cette haine commune est tombée sur les mêmes objets. Voilà comment le siècle où nous vivons est devenu le siècle de la haine et des secrets complots; siècle où tout agit de concert sans affection pour personne, où nul ne tient à son parti par attachement, mais par aversion pour le parti contraire, où, pourvu qu'on fasse le mal d'autrui, nul ne se soucie de son propre bien.

ROUSSEAU.

C'était pourtant chez tous ces gens si

haineux, que vous trouviez pour *J. J.* une affection si tendre.

LE FRANÇAIS.

Ne me rappelez pas mes torts ; ils étaient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'eussent fasciné l'esprit par un certain jargon papilloté, toutes ces ridicules vertus si pompeusement étalées, étaient presque aussi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y sentais une forfanterie que je ne savais pas démêler ; et mon jugement subjugué, mais non satisfait, cherchait les éclaircissemens que vous m'avez donnés, sans savoir les trouver de lui-même.

Les complots ainsi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution, par des moyens assortis à cet effet. Les oracles des grands ont toujours un grand crédit sur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de mystère pour les faire mieux circuler. Les philosophes, pour conserver une certaine gravité, se sont donné, en se fesant chefs de parti, des multitudes de petits élèves qu'ils ont initiés aux secrets de la secte, et dont ils ont fait autant d'émissaires et d'opérateurs de sourdes iniquités ; et répandant par

eux les noirceurs qu'ils inventaient, et qu'ils feignaient eux de vouloir cacher, ils étendaient ainsi leur cruelle influence dans tous les rangs sans excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme *Catilina* fit boire à ses conjurés le sang d'un homme, sûrs que par ce mal où ils les avaient fait tremper, ils les tenaient liés pour le reste de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que par des liens fragiles, au-lieu que les chaînes du crime sont impossibles à rompre. L'expérience en est sensible dans l'histoire de *J. J.* Tout ce qui tenait à lui par l'estime et la bienveillance que sa droiture et la douceur de son commerce devaient naturellement inspirer, s'est éparpillé sans retour à la première épreuve, ou n'est resté que pour le trahir. Mais les complices de nos messieurs n'oseront jamais, ni les démasquer, quoi qu'il arrive, de peur d'être démasqués eux-mêmes, ni se détacher d'eux, de peur de leur vengeance ; trop bien instruits de ce qu'ils savent faire pour l'exercer. Demeurant ainsi tous unis par la crainte, plus que les bons ne le sont par l'amour, ils forment un corps indissoluble,

indissoluble, dont chaque membre ne peut plus être séparé.

Dans l'objet de disposer, par leurs disciples, de l'opinion publique, et de la réputation des hommes, ils ont assorti leur doctrine à leurs vues, ils ont fait adopter à leurs sectateurs les principes les plus propres à se les tenir inviolablement attachés, quelque usage qu'ils en veuillent faire; et pour empêcher que les directeurs d'une importune morale ne vinssent contrarier les leurs, ils l'ont sapée par la base en détruisant toute religion, tout libre arbitre, par conséquent tout remords, d'abord avec quelque précaution, par la secrète prédication de leur doctrine, et ensuite tout ouvertement, lorsqu'ils n'ont plus eu de puissance réprimante à craindre. En paraissant prendre le contre-pied des Jésuites, ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées, en se fesant comme eux chefs de parti. Les Jésuites se rendaient tout-puissans en exerçant l'autorité divine sur les consciences, et se fesant, au nom de Dieu, les arbitres du bien et du mal. Les philosophes ne pouvant usurper la même autorité, se sont appliqués à la détruire;

et puis, en paraissant expliquer la nature (7) à leurs dociles sectateurs, et s'en fesant les suprêmes interprêtes, ils se sont établis en son nom une autorité non moins absolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paraisse libre et ne régner sur les volontés que par la raison. Cette haine mutuelle était au fond une rivalité de puissance, comme celle de Carthage et de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étaient par conséquent incompatibles, puisque le système fondamental de l'un et de l'autre était de régner despotiquement. Chacun voulant régner seul, ils ne pouvaient partager l'empire et régner ensemble, ils s'excluaient mutuellement. Le nouveau, suivant plus adroitement les erremens de l'autre, l'a supplanté en lui débauchant ses appuis, et par eux est venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà marcher sur ses traces avec autant d'audace et plus de succès, puisque

(7) Nos philosophes ne manquent pas d'étaler pompeusement ce mot de *Nature* à la tête de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre, et vous verrez quel jargon métaphysique ils ont décoré de ce beau nom.

l'autre a toujours éprouvé de la résistance, et que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée, et non moins cruelle ne paraît pas exercer la même rigueur, parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles ; mais s'il renaissait quelques vrais défenseurs du théïsme, de la tolérance, et de la morale, on verrait bientôt s'élever contre eux les plus terribles persécutions ; bientôt une inquisition philosophique, plus cauteleuse et non moins sanguinaire que l'autre, ferait brûler, sans miséricorde, quiconque oserait croire en DIEU. Je ne vous déguiserai point qu'au fond du cœur, je suis resté croyant moi-même aussi bien que vous. Je pense là-dessus, ainsi que *J. J.*, que chacun est porté naturellement à croire ce qu'il désire, et que celui qui se sent digne du prix des ames justes, ne peut s'empêcher de l'espérer. Mais sur ce point comme sur *J. J.* lui-même, je ne veux point professer hautement et inutilement des sentimens qui me perdraient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, et ne faire ma véritable profession de foi que quand j'y serai forcé sous peine de mensonge.

Or cette doctrine de matérialisme et d'athéisme prêchée et propagée avec toute l'ar-

deur des plus zélés missionnaires, n'a pas seulement pour objet de faire dominer les chefs sur leurs prosélytes, mais dans les mystères secrets où ils les emploient, de n'en craindre aucune indiscrétion durant leur vie, ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le succès meurent avec leurs complices, auxquels ils nont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrhò* des Persans, objecté par *J. J.* à ceux qui disent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie, a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, et les imposteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir qui souvent leur servit de frein. Mais notre philosophie en délivrant ses prédicateurs de cette crainte, et leurs disciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuses qu'inutiles? Si l'on meurt on ne risque rien, selon eux, à se taire, et l'on risque tout à parler si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis longtemps on n'entend plus parler de restitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort; que tous les mourans, sans repentir,

sans remord, emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui ; le mensonge et la fraude dont ils la chargèrent pendant leur vie ? Eh que servirait même à *J. J.* ce repentir supposé d'un mourant, dont les tardives déclarations, étouffées par ceux qui les entourent, ne transpireraient jamais au-dehors et ne parviendraient à la connaissance de personne ? Ignorez-vous que tous les ligueurs surveillans les uns des autres forcent et sont forcés de rester fidèles au complot, et qu'entourés, sur-tout à leur mort, aucun d'eux ne trouverait pour recevoir sa confession, au-moins à l'égard de *J. J.*, que de faux dépositaires qui ne s'en chargeraient que pour l'ensevelir dans un secret éternel ? Ainsi toutes les bouches sont ouvertes au mensonge, sans que parmi les vivans et les mourans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour triompher, même à force de temps, de l'imposture, et se manifester au public, quand tous les intérêts concourent à la tenir cachée, et qu'aucun ne porte à la révéler ?

ROUSSEAU.

Non, ce n'est pas à moi à vous dire cela; c'est à vous-même, et ma réponse est écrite dans votre cœur. Eh! dites-moi donc à votre tour quel intérêt, quel motif vous ramène de l'aversion, de l'animosité même qu'on vous inspira pour *J. J.* à des sentimens si différens? Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant et coupable, pourquoi le plaignez-vous si sincèrement aujourd'hui que vous le jugez innocent? Croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt? Non, Monsieur, il en est encore, et peut-être plus qu'on ne pense, qui sont plutôt abusés que séduits, qui font aujourd'hui par faiblesse et par imitation ce qu'ils voient faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiraient tout différemment. *J. J.* lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent; il les voit, trompés par ses soi-disans patrons, suivre sans le savoir les impressions de la haine, croyant de bonne foi suivre celles de la pitié. Il y a dans la disposition publique un prestige entretenu

par les chefs de la ligue. S'ils se relâchaient un moment de leur vigilance, les idées déployées par leurs artifices ne tarderaient pas à reprendre leur cours naturel; et la tourbe elle-même, ouvrant enfin les yeux, et voyant où l'on l'a conduite, s'étonnerait de son propre égarement. Cela, quoi que vous en disiez, arrivera tôt ou tard. La question si cavalièrement décidée dans notre siècle sera mieux discutée dans un autre, quand la haine dans laquelle on entretient le public cessera d'être fomentée; et quand dans des générations meilleures celle-ci aura été mise à son prix, ses jugemens formeront des préjugés contraires; ce sera une honte d'en avoir été loué, et une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut distinguer encore, et les auteurs du complot, et ses directeurs des deux sexes, et leurs confidens en très-petit nombre initiés peut-être dans le secret de l'imposture, d'avec le public qui, trompé par eux et le croyant réellement coupable, se prête sans scrupule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conscience éteinte dans les premiers n'y laisse plus de prise au repentir: mais l'égarement des autres est l'effet d'un

prestige qui peut s'évanouir; et leur conscience rendue à elle-même peut leur faire sentir cette vérité si pure et si simple, que la méchanceté qu'on emploie à diffamer un homme prouve que ce n'est point pour sa méchanceté qu'il est diffamé. Si-tôt que la passion et la prévention cesseront d'être entretenues, mille choses qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frauduleuses de ses écrits, dont vos messieurs attendent un si grand effet, en produiront alors un tout contraire, et serviront à les déceler, en manifestant aux plus stupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de son vivant par des traîtres, en se cachant très-soigneusement de lui, portera tous les caractères des plus noirs libelles: enfin tous les manèges dont il est l'objet paraîtront alors ce qu'ils sont; c'est tout dire.

Que les nouveaux philosophes aient voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mît leur conscience à son aise, de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'est de quoi je ne doute pas plus que vous, remarquant sur-tout que la prédication passionnée de cette doctrine a commencé préci-

sément avec l'exécution du complot, et paraît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engoument d'athéisme est un fanatisme éphémère, ouvrage de la mode, et qui se détruira par elle ; et l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre, que ce n'est qu'une mutinerie contre sa conscience dont il sent le murmure avec dépit. Cette commode philosophie des heureux et des riches qui font leur paradis en ce monde, ne saurait être longtemps celle de la multitude victime de leurs passions, et qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au-moins l'espérance et les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte et sans honte ; une jeunesse sans discipline, des femmes sans mœurs (8), des

(8) Je viens d'apprendre que la génération présente se vante singulièrement de bonnes mœurs. J'aurais dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne se vante aussi de désintéressement, de droiture, de franchise, et de loyauté. C'est être aussi loin des vertus qu'il est possible, que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices

peuples sans foi, des rois sans loi, sans supérieur qu'ils craignent, et délivrés de toute espèce de frein ; tous les devoirs de la conscience anéantis, l'amour de la patrie et l'attachement au prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien social que la force ; on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres instruits par leurs instituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs passions ; tantôt sourdement affamée, tantôt ouvertement dévastée, par-tout inondée de soldats (9), de comédiens, de filles publiques, de livres corrupteurs et de vices destructeurs, voyant naître et périr dans

contraires. Au reste il est très-naturel qu'à force de sourdes intrigues et de noirs complots, à force de se nourrir de bile et de fiel, on perde enfin le goût des vrais plaisirs. Celui de nuire une fois goûté rend insensible à tous les autres : c'est une des punitions des méchans.

(9) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un lecteur équitable, quoique français, j'espère qu'il pourra comprendre au-moins cette fois, qu'Europe et France ne sont pas pour moi des mots synonymes.

son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard dans ses calamités le fruit des nouvelles instructions, et jugeant d'elles par leurs funestes effets, prendra dans la même horreur et les professeurs, et les disciples, et toutes ces doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens, et bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siècle où elles règnent aussi méprisable que malheureux.

Ces sentimens innés que la nature à gravés dans tous les cœurs, pour consoler l'homme dans ses misères et l'encourager à la vertu, peuvent bien, à force d'art, d'intrigues et de sophismes, être étouffés dans les individus ; mais prompts à renaître dans les générations suivantes, ils ramèneront toujours l'homme à ses dispositions primitives, comme la semence d'un arbre greffé redonne toujours le sauvageon. Ce sentiment intérieur que nos philosophes admettent quand il leur est commode, et rejettent quand il leur est importun, perce à travers les écarts de la raison, et crie à tous les cœurs que la justice a une autre base que l'intérêt de cette vie, et que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée, a son siége dans un sys-

tême différent qu'on cherche en vain sur la terre, mais où tout doit être un jour ramené. (10) La voix de la conscience ne peut pas plus être étouffée dans le cœur humain que celle de la raison dans l'entendement, et l'insensibilité morale est tout aussi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrable puissent vivre et mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui dirigent n'attiseront plus la passion qui les anima ; quand cette passion se sera suffisamment assouvie ; quand ils en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire : ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son souvenir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper, mais sans la connaître, revenus de l'illusion qui les abuse, attesteront ce qu'ils

(10) *De l'utilité de la religion.* Titre d'un beau livre à faire, et bien nécessaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli, ni par un homme d'Église, ni par un auteur de profession. Il faudrait un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours, et qu'il n'en renaîtra de long-temps.

ont

ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, et rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir et empêcher ce retour : mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard ; et le premier qui soupçonnera que *J. J.* pourrait bien n'avoir pas été coupable, sera bien près de s'en convaincre, et d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains qui, le complot et ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes et de connaître la vérité. C'est alors que tous ses monumens seront précieux, et que, tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice et de la vérité peut, sans se compromettre, et doit consacrer tous les soins qui sont en son pouvoir. Transmettre à la postérité des éclaircissemens sur ce point, c'est préparer et remplir peut-être l'œuvre de la Providence. Le ciel bénira, n'en doutez pas, une si juste entreprise. Il en résultera pour le public deux grandes leçons et dont il avait grand besoin ; l'une, d'avoir, et surtout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir

humain ; l'autre, d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter en tout et toujours le droit naturel, et à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fausse qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi, et je vous exhorte à y concourir, puisque vous le pouvez faire sans risque et que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loisir et sans bruit faire nos recherches, les recueillir, y joindre nos réflexions ; et reprenant autant qu'il se peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà les vestiges, fournir à ceux qui viendront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec *J. J.* sur tout cela, je ne doute point que nous ne tirassions de lui beaucoup de lumières qui resteront à jamais éteintes, et que nous ne fussions surpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de sa part expliqueraient des énigmes qui sans cela demeureront peut-être impénétrables par l'adresse de ses ennemis.

Souvent dans mes entretiens avec lui, j'en ai reçu de son propre mouvement des éclaircissemens inattendus sur des objets que j'avais vus bien différens, faute d'une circonstance que je n'avais pu deviner et qui leur donnait un tout autre aspect. Mais, géné par mes engagemens et forcé de supprimer mes objections, je me suis souvent refusé malgré moi aux solutions qu'il semblait m'offrir, pour ne pas paraître instruit de ce que j'étais contraint de lui taire.

Si nous nous unissons pour former avec lui une société sincère et sans fraude, une fois sûr de notre droiture et d'être estimé de nous, il nous ouvrira son cœur sans peine; et recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il est naturellement si disposé, nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations sentiront la valeur, et qui du-moins les mettront à portée de discuter contradictoirement des questions aujourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'assure, où sa défense, aussi périlleuse aujourd'hui qu'inutile, honorera ceux qui s'en voudront charger, et les couvrira, sans aucun risque,

d'une gloire aussi belle, aussi pure que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

LE FRANÇAIS.

Cette proposition est tout-à-fait de mon goût, et j'y consens avec d'autant plus de plaisir que c'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent persécuté, sans risque de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout-à-fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent, même une seule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs erremens et à circonvenir comme eux un homme dont ils m'avaient fait de si affreux portraits, pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au-moins qu'ayant changé de langage à son égard, j'ai vraisemblablement aussi changé d'opinion. Depuis long-temps déjà, malgré vos précautions et les siennes, vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres; et je vous préviens que, de manière ou d'autre, vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous : ils sont trop attentifs à tout ce qui approche de *J. J.*

pour que personne leur puisse échapper; moi sur-tout qu'ils ont admis dans leur demi-confidence, je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet sans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de me conduire sans fausseté, de manière à leur donner le moins d'ombrage qu'il sera possible. S'ils ont quelque sujet de me craindre, ils en ont aussi de me ménager; et je me flatte qu'ils me connaissent trop d'honneur pour craindre des trahisons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuse donc pas de le voir quelquefois avec prudence et précaution : il ne tiendra qu'à lui de connaître que je partage vos sentimens à son égard, et que si je ne puis lui révéler les mystères de ses ennemis, il verra du-moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le tromper. Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance, et transmettre à de meilleurs temps les faits qu'on travaille à faire disparaître, et qui fourniront un jour de puissans indices pour parvenir à la connaissance de la vérité. Je sais que ses papiers déposés en divers temps, avec plus de confiance que de choix, en des mains qu'il crut fidelles,

sont tous passés dans celles de ses persécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvaient ne leur pas convenir et d'accommoder à leur gré les autres ; ce qu'ils ont pu faire à discrétion, ne craignant ni examen ni vérification de la part de qui que ce fût, ni sur-tout des gens intéressés à découvrir et manifester leur fraude. Si depuis lors il lui reste quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à sa mort : et par les mesures prises, il est bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commises pour tout saisir. Le seul moyen qu'il ait de les conserver est de les déposer secrètement, s'il est possible, en des mains vraiment fidelles et sûres. Je m'offre à partager avec vous les risques de ce dépôt, et je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il paraisse un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conscience, pour l'intérêt de la justice, et pour le service de la vérité.

ROUSSEAU.

Et c'est aussi tout ce qu'il désire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, et que ses livres deviennent utiles par l'estime due à leur auteur, est désormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes et vrais s'ouvrir au sien. Tempérons ainsi l'horreur de cette solitude où on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourraient causer de grands désordres, et dont le succès même ne le toucherait plus, ménageons-lui cette consolation pour sa dernière heure, que des mains amies lui ferment les yeux.

Fin du troisième Dialogue.

HISTOIRE
DU
PRÉCÉDENT ÉCRIT.

Je ne parlerai point ici du sujet, ni de l'objet, ni de la forme de cet écrit. C'est ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précède. Mais je dirai quelle était sa destination, quelle a été sa destinée, et pourquoi cette copie se trouve ici.

Je m'étais occupé durant quatre ans de ces dialogues, malgré le serrement de cœur qui ne me quittait point en y travaillant; et je touchais à la fin de cette douloureuse tâche, sans savoir, sans imaginer comment en pouvoir faire usage, et sans me résoudre sur ce que je tenterais du-moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avaient appris quelle droiture et quelle fidélité je pouvais attendre de ceux qui m'entouraient sous le nom d'amis. Frappé sur-tout de l'insigne duplicité de ***, que j'avais estimé au point de lui confier mes

Confessions, et qui du plus sacré dépôt de l'amitié n'avait fait qu'un instrument d'imposture et de trahison, que pouvais-je attendre des gens qu'on avait mis autour de moi depuis ce temps-là, et dont toutes les manœuvres m'annonçaient si clairement les intentions? Leur confier mon manuscrit n'était autre chose que vouloir le remettre moi-même à mes persécuteurs, et la manière dont j'étais enlacé ne me laissait plus le moyen d'aborder personne autre.

Dans cette situation, trompé dans tous mes choix, et ne trouvant plus que perfidie et fausseté parmi les hommes, mon ame exaltée par le sentiment de son innocence, et par celui de leur iniquité, s'éleva par un élan jusqu'au siége de tout ordre et de toute vérité, pour y chercher les ressources que je n'avais plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je résolus de me confier uniquement à la Providence, et de remettre à elle seule l'entière disposition du dépôt que je désirais laisser en de sûres mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit, et de la déposer dans une église sur un autel; et pour rendre cette démarche aussi solemnelle qu'il était possible,

je choisis le grand autel de l'église de Notre-Dame, jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt serait plus aisément caché ou détourné par les curés ou par les moines, et tomberait infailliblement dans les mains de mes ennemis, au-lieu qu'il pouvait arriver que le bruit de cette action fît parvenir mon manuscrit jusque sous les yeux du roi ; ce qui était tout ce que j'avais à désirer de plus favorable, et qui ne pouvait jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillais à transcrire au net mon écrit, je méditais sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'était pas fort facile, et sur-tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'autel de Notre-Dame un motet durant lequel le chœur reste vide, serait le jour où j'aurais le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'autel et d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus sûrement ma démarche, j'allai plusieurs fois de loin en loin examiner l'état des choses et la disposition du chœur et de ses avenues ; car ce que j'avais à redouter, c'était d'être retenu au passage, sûr que dès-lors mon projet était manqué. Enfin mon

manuscrit étant prêt, je l'enveloppai, et j'y mis la suscription suivante :

DÉPOT REMIS A LA PROVIDENCE.

« Protecteur des opprimés, Dieu de « justice et de vérité, reçois ce dépôt que « remet sur ton autel et confie à ta providence « un étranger infortuné, seul, sans appui, « sans défenseur sur la terre, outragé, mo- « qué, diffamé, trahi de toute une génération, « chargé depuis quinze ans à l'envi de traite- « mens pires que la mort, et d'indignités « inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans « avoir pu jamais en apprendre au-moins « la cause. Toute explication m'est refusée, « toute communication m'est ôtée ; je n'at- « tends plus des hommes, aigris par leur « propre injustice, qu'affronts, mensonges, « et trahisons. Providence éternelle, mon « seul espoir est en toi ; daigne prendre mon « dépôt sous ta garde et le faire tomber en « des mains jeunes et fidelles, qui le trans- « mettent exempt de fraude à une meilleure « génération ; qu'elle apprenne, en déplo- « rant mon sort, comment fut traité par celle-

« ci un homme sans fiel et sans fard, ennemi « de l'injustice, mais patient à l'endurer, et « qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de « mal à personne. Nul n'a droit, je le sais, « d'espérer un miracle, pas même l'inno- « cence opprimée et méconnue. Puisque tout « doit rentrer dans l'ordre un jour, il suffit « d'attendre. Si donc mon travail est perdu, « s'il doit être livré à mes ennemis, et par « eux détruit ou défiguré, comme cela paraît « inévitable, je n'en compterai pas moins sur « ton œuvre, quoique j'en ignore l'heure et « les moyens; et après avoir fait, comme « je l'ai dû, mes efforts pour y concourir, « j'attends avec confiance, je me repose sur « ta justice, et me résigne à ta volonté «.

Au verso du titre et avant la première page était écrit ce qui suit:

« Qui que vous soyez que le ciel a fait « l'arbitre de cet écrit, quelque usage que « vous ayez résolu d'en faire, et quelque « opinion que vous ayez de l'auteur, cet « auteur infortuné vous conjure par vos en- « trailles humaines et par les angoisses qu'il a « souffertes en l'écrivant, de n'en disposer « qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que « cette grâce que vous demande un cœur

« brisé de douleur, est un devoir d'équité « que le ciel vous impose «.

Tout cela fait, je pris sur moi mon paquet, et je me rendis le samedi 24 février 1776, sur les deux heures, à Notre-Dame, dans l'intention d'y présenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptais pénetrer dans le chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai passer plus bas par l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avais jamais remarquée, et qui séparait de la nef la partie des bas côtés qui entourent le chœur. Les portes de cette grille étaient fermées, de sorte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler était vide, et qu'il m'était impossible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille, je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie; et ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'église me parut avoir tellement changé de face, que doutant si j'étais bien dans Notre-Dame, je cherchais avec effort à me reconnaître et à mieux discerner ce que je voyais. Depuis

trente-six ans que je suis à Paris, j'étais venu fort souvent et en divers temps à Notre-Dame; j'avais toujours vu le passage autour du chœur ouvert et libre, et je n'y avais même jamais remarqué ni grille ni porte, autant qu'il pût m'en souvenir. D'autant plus frappé de cet obstacle imprévu que je n'avais dit mon projet à personne, je crus dans mon premier transport voir concourir le ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes; et le murmure d'indignation qui m'échappa, ne peut être conçu que par celui qui saurait se mettre à ma place, ni excusé que par celui qui sait lire au fond des cœurs.

Je sortis rapidement de l'église, résolu de n'y rentrer de mes jours; et me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reste du jour, errant de toutes parts, sans savoir ni où j'étais, ni où j'allais, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, la lassitude et la nuit me forcèrent de rentrer chez moi rendu de fatigue, et presque hébété de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier saisissement, je commençai à réfléchir plus posément à ce qui m'était arrivé; et par ce tour d'esprit qui m'est propre, aussi prompt à me consoler d'un malheur arrivé, qu'à m'ef-

frayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'envisager d'un autre œil le mauvais succès de ma tentative. J'avais dit dans ma suscription, que je n'attendais pas un miracle, et il était clair néanmoins, qu'il en aurait fallu un pour faire réussir mon projet; car l'idée que mon manuscrit parviendrait directement au roi, et que ce jeune prince prendrait lui-même la peine de lire ce long écrit; cette idée, dis-je, était si folle que je m'étonnais moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avais-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche aurait fait arriver mon dépôt jusqu'à la cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du roi, mais dans celles de mes plus malins persécuteurs, ou de leurs amis, et par conséquent pour être ou tout-à-fait supprimé, ou défiguré selon leurs vues, pour le rendre funeste à ma mémoire? Enfin le mauvais succès de mon projet, dont je m'étais si fort affecté, me parut, à force d'y réfléchir, un bienfait du ciel, qui m'avait empêché d'accomplir un dessein si contraire à mes intérêts; je trouvai que c'était un grand avantage que mon manuscrit me fût resté, pour en disposer

plus sagement ; et voici l'usage que je résolus d'en faire.

Je venais d'apprendre qu'un homme-de-lettres, de ma plus ancienne connaissance, avec lequel j'avais eu quelque liaison, que je n'avais point cessé d'estimer, et qui passait une grande partie de l'année à la campagne, était à Paris depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de son retour comme une direction de la Providence, qui m'indiquait le vrai dépositaire de mon manuscrit. Cet homme était, il est vrai, philosophe, auteur, académicien, et d'une province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture ; mais que fesaient tous ces préjugés contre un point aussi bien établi que sa probité l'était dans mon esprit ? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle était rare, ne fesait qu'augmenter ma confiance en lui ; et quel plus digne instrument le ciel pouvait-il choisir pour son œuvre, que la main d'un homme vertueux ?

Je me détermine donc, je cherche sa demeure ; enfin je la trouve, et non sans peine ; je lui porte mon manuscrit, et je le lui remets avec un transport de joie, avec un battement

de cœur qui fut peut-être le plus digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans savoir encore de quoi il s'agissait, il me dit en le recevant, qu'il ne ferait qu'un bon et honnête usage de mon dépôt. L'opinion que j'avais de lui, me rendait cette assurance très-superflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement persuadé que le moment était venu où le voile de ténèbres qu'on tient depuis vingt ans sur mes yeux allait tomber, et que de manière ou d'autre, j'aurais de mon dépositaire des éclaircissemens qui me paraissaient devoir nécessairement suivre de la lecture de mon manuscrit. Rien de ce que j'avais prévu n'arriva. Il me parla de cet écrit comme il m'aurait parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurais prié d'examiner, pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matières : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avait fait sur lui mon écrit, ni de ce qu'il pensait de l'auteur. Il me proposa seulement de faire une édition correcte de mes œuvres, en me demandant pour cela mes directions. Cette même proposition qui m'avait été faite, et même avec opiniâtreté par

tous ceux qui m'ont entouré, me fit penser que leurs dispositions et les siennes étaient les mêmes. Voyant ensuite que sa proposition ne me plaisait point, il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre, je le priai seulement de le remettre à quelqu'un plus jeune que lui, qui pût survivre assez, et à moi, et à mes persécuteurs pour pouvoir le publier un jour, sans crainte d'offenser personne. Il s'attacha singulièrement à cette dernière idée, et il m'a paru par la suscription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, et qu'il m'a communiquée, qu'il portait tous ses soins à faire ensorte, comme je l'en ai prié, que le manuscrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du siècle présent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui était qu'après ce terme, l'écrit fût fidèlement imprimé et publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai cessé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois visites, que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens ; moi, n'ayant plus rien à lui dire, et lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement décisif sur mon dépositaire, je sentis que j'avais manqué mon

but, et que vraisemblablement j'avais perdu mes peines et mon dépôt : mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais succès venait de mon mauvais choix ; qu'il fallait être bien aveugle et bien prévenu pour me confier à un français trop jaloux de l'honneur de sa nation, pour en manifester l'iniquité ; à un homme âgé trop prudent, trop circonspect pour s'échauffer pour la justice, et pour la défense d'un opprimé. Quand j'aurais cherché tout exprès le dépositaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurais pas pu mieux choisir. C'est donc ma faute si j'ai mal réussi ; mon succès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle espérance, je me remis à transcrire, et mettre au net, avec une nouvelle ardeur : tandis que je vaquais à ce travail, un jeune Anglais que j'avais eu pour voisin à Wootton, passa par Paris revenant d'Italie, et me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croient voir, dans tout ce qui leur arrive, une expresse direction du sort. Je me dis : voilà le dépositaire que la Providence m'a choisi ; c'est elle qui me l'envoie, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au sien. Comment

avais-je pu ne pas voir que c'était un jeune homme, un étranger qu'il me fallait, hors du tripôt des auteurs, loin des intrigans de ce pays, sans intérêt de me nuire, et sans passion contre moi ? Tout cela me parut si clair que, croyant voir le doigt de DIEU dans cette occasion fortuite, je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'était pas avancée ; mais je me hâtai de lui remettre ce qui était fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste si, comme je n'en doutais pas, l'amour de la vérité lui donnait le zèle de revenir le chercher.

Depuis son départ, de nouvelles réflexions ont jeté dans mon esprit des doutes sur la sagesse de tous ces choix ; je ne pouvais ignorer que depuis long-temps nul ne m'approche qui ne soit expressément envoyé, et que me confier aux gens qui m'entourent, c'est me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidèle, il aurait fallu l'aller chercher loin de moi, parmi ceux dont je ne pouvais approcher. Mon espérance était donc vaine, toutes mes mesures étaient fausses, tous mes soins étaient inutiles ; et je devais être sûr que l'usage le moins cri-

minel que feraient de mon dépôt ceux à qui je l'allais ainsi confiant, serait de l'anéantir.

Cette idée me suggéra une nouvelle tentative, dont j'attendis plus d'effet. Ce fut d'écrire une espece de billet circulaire adressé à la nation française, d'en faire plusieurs copies, et de les distribuer aux promenades, et dans les rues, aux inconnus dont la physionomie me plairait le plus. Je ne manquaî pas d'argumenter à ma manière ordinaire, en faveur de cette nouvelle résolution. On ne me laisse de communication, me disais-je, qu'avec des gens apostés par mes persécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche, n'est autre chose que me confier à eux. Du-moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui soient de bonne foi : mais quiconque vient chez moi, n'y vient qu'à mauvaise intention; je dois être sûr de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet, et j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la distribution, j'éprouvai un obstacle que je n'avais pas prévu, dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le présentais. La suscription était : *A tout français aimant encore la justice et la vérité.* Je n'imaginais pas que

sur cette adresse aucun l'osât refuser : presqu'aucun ne l'accepta. Tous, après avoir lu l'adresse, me déclarèrent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur, qu'il ne s'adressait pas à eux. Vous avez raison, leur disais-je en le reprenant, je vois bien que je m'étais trompé. Voilà la seule parole franche que depuis quinze ans j'aie obtenue d'aucune bouche française.

Econduit aussi par ce côté, je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponse à quelques lettres d'inconnus, qui voulaient à toute force venir chez moi; et je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponse décisive à ce même billet, l'acquiescement à leur fantaisie. J'en remis deux ou trois autres aux personnes qui m'accostaient, ou qui me venaient voir. Mais tout cela ne produisit que des réponses amphigouriques et normandes, qui m'attestaient dans leurs auteurs une fausseté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais succès, qui devait mettre le comble à mon désespoir, ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon sort était sans ressources, il m'apprit à ne plus lutter contre la nécessité. Un passage

de l'Emile que je me rappelai me fit rentrer en moi-même, et m'y fit trouver ce que j'avais cherché vainement au-dehors. Quel mal t'a fait ce complot ? Que t'a-t-il ôté de toi ? Quel membre t'a-t-il mutilé ? Quel crime t'a-t-il fait commettre ? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y substituer, moi vivant, celui d'un mal-honnête homme, en quoi pourront-ils altérer, changer, détériorer mon être ? Ils auront beau faire un *J. J.* à leur mode, *Rousseau* restera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre sous son joug, aux dépens de la paix de mon ame et du repos de mon cœur ? Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe ? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards ? S'ils abusent et trompent sur mon compte les générations suivantes, que m'importe encore ? Je n'y serai plus pour être victime de leur erreur. S'ils empoisonnent et tournent en mal tout ce que le désir de leur bonheur m'a fait dire et faire d'utile, c'est à leur dam, et non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma cons-

cience, je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étaient dans l'erreur de bonne foi, je pourrais en me plaignant les plaindre encore, et gémir sur eux et sur moi ; mais quelle erreur peut excuser un systême aussi exécrable que celui qu'ils suivent à mon égard avec un zèle impossible à qualifier ; quelle erreur peut faire traiter publiquement en scélérat convaincu le même homme qu'on empêche avec tant de soins d'apprendre au-moins de quoi on l'accuse ? Dans le rafinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire souffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux, il faut qu'ils aient des ames de fange ; s'ils le trouvent aussi cruel qu'il l'est, les *Phalaris*, les *Agatocle* ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'espérer les ramener en leur montrant qu'ils se trompent ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et quand ils se tromperaient sur mon compte, ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne sont pas injustes et méchans envers moi par erreur, mais par volonté : ils le sont parce qu'ils veulent l'être ; et ce n'est pas à leur raison qu'il faudrait parler, c'est à leurs cœurs dépravés

pravés par la haine. Toutes les preuves de leur injustice ne feront que l'augmenter; elle est un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'est encore plus à tort que je me suis affecté de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement, et presque dans le désespoir, comme s'il était au pouvoir des hommes de changer la nature des choses, et de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connaissent et me rendent justice? Le ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon ame heureuse, et de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains, saurai-je et m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre? A l'instant que la barrière de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui est en deçà disparaîtra pour jamais; et si je me souviens alors de l'existence du genre-humain, il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-à-fait; détaché de tout ce qui tient à la terre et des insensés jugemens des hommes, je me résigne

à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence et de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre; ce n'est plus chez eux que je dois la chercher, et il n'est pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connaître. Destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur et du mensonge, j'attends l'heure de ma délivrance et le triomphe de la vérité sans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terrestre, et délivré même de l'inquiétude de l'espérance ici-bas, je ne vois plus de prise par laquelle ils puissent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation, d'emportement, de colère, et même je n'y tâche plus; mais le calme qui succède à cette agitation passagère, est un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'espérance éteinte étouffe bien le désir, mais elle n'anéantit pas le devoir, et je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je suis dispensé désormais de vains efforts pour leur faire connaître la vérité qu'ils sont déterminés à rejeter toujours; mais je ne le suis pas de leur laisser les moyens d'y revenir autant

qu'il dépend de moi, et c'est le dernier usage qui me reste à faire de cet écrit. En multiplier incessamment les copies pour les déposer ainsi çà et là dans les mains des gens qui m'approchent, serait excéder inutilement mes forces ; et je ne puis raisonnablement espérer que de toutes ces copies ainsi dispersées, une seule parvienne entière à sa destination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connaissance que je croirai les moins injustes, les moins prévenus; ou qui, quoique liés avec mes persécuteurs, me paraîtront avoir néanmoins encore du ressort dans l'ame, et pouvoir être quelque chose par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, resteront sourds à mes raisons, insensibles à ma destinée, aussi cachés et faux qu'auparavant. C'est un parti pris universellement et sans retour, sur-tout par ceux qui m'approchent. Je sais tout cela d'avance, et je ne m'en tiens pas moins à cette dernière résolution, parce qu'elle est le seul moyen qui reste en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la Providence, et d'y mettre la possibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écoutera, l'expérience m'en avertit ; mais il n'est pas impossible qu'il s'en trouve un

qui m'écoute, et il est désormais impossible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en est assez pour m'imposer l'obligation de la tentative, sans en espérer aucun succès. Si je me contente de laisser cet écrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma dernière heure pour tout saisir et brûler ou falsifier. Mais si parmi ceux qui m'auront lu, il se trouvait un seul cœur d'homme, ou seulement un esprit vraiment sensé, mes persécuteurs auraient perdu leur peine, et bientôt la vérité percerait aux yeux du public. La certitude, si ce bonheur inespéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment, m'encourage à ce nouvel essai. Je sais d'avance quel ton tous prendront après m'avoir lu. Ce ton sera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, bénévole; ils me plaindront beaucoup de voir si noir ce qui est si blanc, car ils ont tous la candeur des cygnes : mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'instant, ne me surprendront point du tout, et me fâcheront très-peu. Mais si, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raisons frappent, et qui commence à soupçonner la

vérité, je ne resterai pas un moment en doute sur cet effet, et j'ai le signe assuré pour le distinguer des autres quand même il ne voudrait pas s'ouvrir à moi. C'est de celui-là que je ferai mon dépositaire, sans même examiner si je dois compter sur sa probité : car je n'ai besoin que de son jugement pour l'intéresser à m'être fidèle. Il sentira qu'en supprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage ; qu'en le livrant à mes ennemis, il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conséquent donner un grand prix à cette trahison, ni éviter tôt ou tard par elle le juste reproche d'avoir fait une vilaine action ; au-lieu qu'en gardant mon dépôt, il reste toujours le maître de le supprimer quand il voudra, et peut un jour, si des révolutions assez naturelles changent les dispositions du public, se faire un honneur infini, et tirer de ce même dépôt un grand avantage dont il se prive en le sacrifiant. S'il sait prévoir, et s'il peut attendre, il doit, en raisonnant bien, m'être fidèle. Je dis plus; quand même le public persisterait dans les mêmes dispositions où il est à mon égard, encore un mouvement très-naturel le portera-t-il tôt ou tard à désirer de savoir au-moins ce

que *J. J.* aurait pu dire si on lui eût laissé la liberté de parler. Que mon dépositaire se montrant leur dise alors : Vous voulez donc savoir ce qu'il aurait dit : eh bien, le voilà. Sans prendre mon parti, sans vouloir défendre ma cause en ma mémoire, il peut en se fesant mon simple rapporteur, et restant au surplus, s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jeter cependant un nouveau jour sur le caractère de l'homme jugé : car c'est toujours un trait de plus à son portrait de savoir comment un pareil homme osa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme sensé disposé pour son propre avantage à m'être fidèle, je suis déterminé à lui remettre, non-seulement cet écrit, mais aussi tous les papiers qui restent entre mes mains, et desquels on peut tirer un jour de grandes lumières sur ma destinée, puisqu'ils contiennent des anecdotes, des explications et des faits que nul autre que moi ne peut donner, et qui sont les seules clefs de beaucoup d'énigmes qui sans cela resteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne se trouve point, il est possible au-moins que la mémoire de cette

lecture, restée dans l'esprit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque sentiment de justice et de commisération, quand long-temps après sa mort, le délire public commencera à s'affaiblir. Alors ce souvenir peut produire en son ame quelque heureux effet que la passion qui les anime arrête de mon vivant, et il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la Providence. Je profiterai donc des occasions de faire connaître cet écrit si je les trouve, sans en attendre aucun succès. Si je trouve un dépositaire que j'en puisse raisonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu, et m'en consolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurais remis, jusqu'à ce qu'à ma mort, si ce n'est plutôt, mes persécuteurs s'en saisissent. Ce destin de mes papiers que je vois inévitable ne m'alarme plus. Quoi que fassent les hommes, le ciel a son tour fera son œuvre. J'en ignore le temps, les moyens, l'espèce. Ce que je sais, c'est que l'arbitre suprême est puissant et juste, que mon ame est innocente, et que je n'ai pas mérité mon sort. Cela me suffit. Céder désor-

mais à ma destinée, ne plus m'obstiner à lutter contre elle, laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie, rester leur jouet sans aucune résistance durant le reste de mes vieux et tristes jours, leur abandonner même l'honneur de mon nom et ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au ciel qu'ils en disposent, sans plus m'affecter de rien quoi qu'il arrive, c'est ma dernière résolution. Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront, après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.

COPIE

Du billet circulaire dont il est parlé dans l'écrit précédent.

A TOUT FRANÇAIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ.

FRANÇAIS ! nation jadis aimable et douce, qu'êtes-vous devenus ! que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à votre merci, sans appui, sans défenseur, mais qui n'en aurait pas besoin chez un peuple juste ; pour un homme sans fard et sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer ; qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne, et qui depuis quinze ans, plongé, traîné par vous dans la fange de l'opprobre et de la diffamation, se voit, se sent charger à l'envi d'indignités inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au-moins la cause ! C'est donc là votre franchise, votre douceur, votre hospitalité ! quittez ce vieux nom de *Francs* ; il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur

de *Job* aurait pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont persuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela est toujours facile en se cachant de l'accusé, que je méritais ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me résigner; car je n'attends, ni ne veux d'eux ni de vous aucune grace : mais ce que je veux, et qui m'est dû tout au-moins, après une condamnation si cruelle et si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, et comment et par qui j'ai été jugé.

Pourquoi faut-il qu'un scandale aussi public soit pour moi seul un mystère impénétrable ? A quoi bon tant de machines, de ruses, de trahisons, de mensonges, pour cacher au coupable ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis ? Que si, pour des raisons qui me passent, persistant à m'ôter un droit (1)

(1) Quel homme de bon sens croira jamais qu'une aussi criante violation de la loi naturelle et du droit des gens puisse avoir pour principe une vertu? S'il est permis de dépouiller un mortel de son état d'homme, ce ne peut être

dont on n'a privé jamais aucun criminel, vous avez résolu d'abreuver le reste de mes tristes jours d'angoisses, de dérision, d'opprobres, sans vouloir que je sache pourquoi, sans daigner écouter mes griefs, mes raisons, mes plaintes, sans me permettre même de parler; (1) j'éleverai au ciel, pour toute défense, un cœur sans fraude, et des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge et vous punisse, (ah! qu'il éloigne de vous tout malheur et toute erreur!) mais qu'il

qu'après l'avoir jugé, mais non pas pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point apperçu de juge. Si tels sont les préceptes d'équité de la philosophie moderne, malheur sous ses auspices au faible innocent et simple; honneur et gloire aux intrigans cruels et rusés.

(1) De bonnes raisons doivent toujours être écoutées, sur-tout de la part d'un accusé qui se défend ou d'un opprimé qui se plaint; et si je n'ai rien de solide à dire, que ne me laisse-t-on parler en liberté! C'est le plus sûr moyen de décrier tout-à-fait ma cause et justifier pleinement mes accusateurs. Mais tant qu'on m'empêchera de parler ou qu'on refusera de m'entendre, qui pourra jamais sans témérité prononcer que je n'avais rien à dire?

ouvre bientôt à ma vieillesse un meilleur asile, où vos outrages ne m'atteignent plus.

P. S. Français, on vous tient dans un délire qui ne cessera pas de mon vivant. Mais quand je n'y serai plus, que l'accès sera passé, et que votre animosité cessant d'être attisée, laissera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, j'espère, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue, en se cachant de moi très-soigneusement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractère, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous serez alors bien surpris! et, moins contens de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'ose vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéressante qu'elle ne peut vous paraître aujourd'hui. Quand enfin ces messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur, cette vie impartiale et fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de secret et de soin; avant que d'ajouter foi à leur dire et à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zèle, le motif de tant de peine, la conduite surtout

tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous voulez me juger sans m'entendre, que vous jugiez entre eux et moi sur leur production.

Fin du sixième volume des Mémoires.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES DES DIALOGUES, OU CINQ ET SIX DES MÉMOIRES.

Fin de la Table.

